

gilbert nencioli



**ils sont fous chez WESTERN HOUSE
ils vendent tous leurs t'shirts !
25 f ou 100 f les cinq
allez y vite,
ça ne durera pas**

13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16°
4, rue de l'Ancien Courier, MONTPELLIER
23, rue des Canettes, PARIS-6°

N° 55 AOÛT 71 3,50 F

MENSUEL

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHAMPAGNE

BOUQUIN RÉPOND



**WHO
GRATEFUL DEAD
JIM MORRISON
MAGMA
GRAND FUNK**

GRAND CONCOURS

COMPAGNIE AERIEENNE FRANÇAISE **UTA**
PATHE MARCONI

TAMLA IS HOT HOT HOT

TAMLA-MOTOWN=



PRIX SPECIAL
16,90

1^{er} PRIX 1 SAFARI-PHOTO en AFRIQUE
POUR 2 PERSONNES
Voyage en Jet Super DC 8 • COMPAGNIE AERIEENNE FRANÇAISE **UTA**

2^e PRIX UNE MOTO CB 125 S **HONDA**
OU
UNE GARDE-ROBE COMPLETE SIGNED **YVES SAINT LAURENT**

3^e PRIX 100 DISQUES 33 tours 30 cm
PATHE MARCONI
et 200 autres prix !!!

1 BULLETIN CONCOURS
dans chaque disque 33t., Cassette et Cartouche Stéréo 8
TAMLA IS HOT HOT HOT
et, dans chacun
des SIX disques 33 tours, Cassettes et Cartouches Stéréo 8
"NOUVEAUTES" CI-DESSOUS

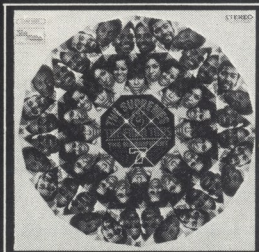
TAMLA MOTOWN
IS HOT, HOT, HOT
Album 33 tours
C 048-91457
Cassette
C 234-91457
Cartouche stéréo 8
C 344-91457

avec
THE TEMPTATIONS
DIANA ROSS
THE SUPREMES
JACKSON FIVE
MARVIN GAYE
EDWIN STARR
THE FOUR TOPS
SMOKEY
ROBINSON
STEVIE WONDER
THE SPINNERS
JR. WALKER &
THE ALL STARS
THE ORIGINALS

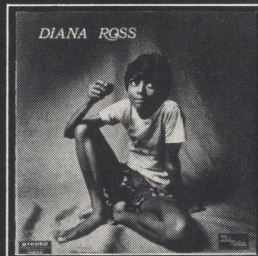
**RENSEIGNEZ
VOUS
CHEZ VOTRE
DISQUAIRE !!!!**



THE JACKSON 5
Disque 33 tours : C 062-92403
Cassette : C 244-92403
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92403



**THE SUPREMES
& FOUR TOPS**
Disque 33 tours : C 062-91930
Cassette : C 244-91930
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91930



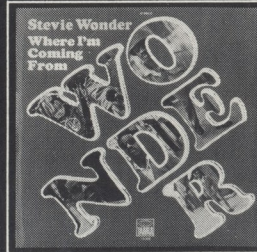
DIANA ROSS
Disque 33 tours : C 062-91576
Cassette : C 244-91576
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91576



EDWIN STARR
Disque 33 tours : C 062-92376
Cassette : C 244-92376
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92376



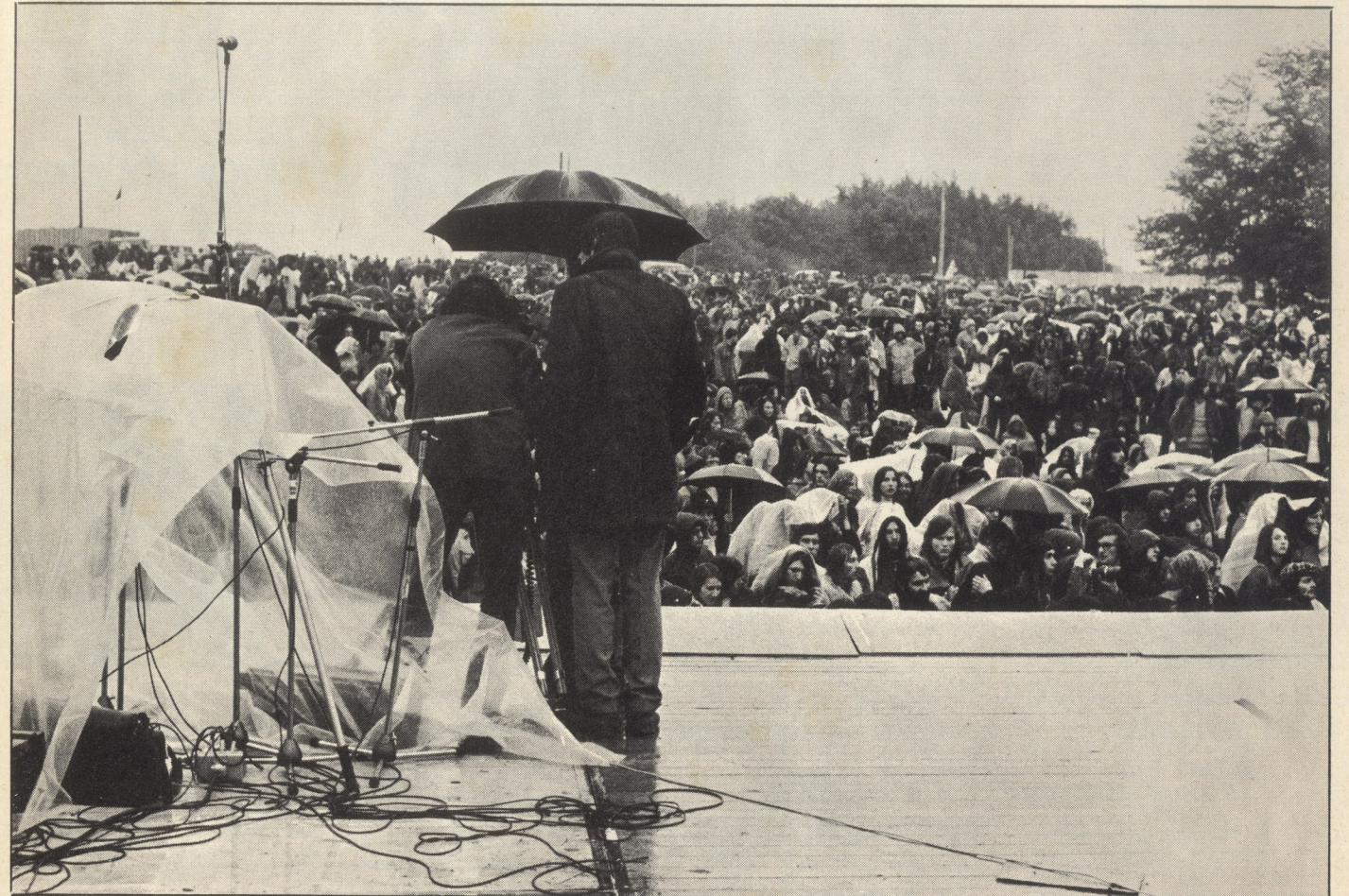
THE TEMPTATIONS
Disque 33 tours : C 062-91332
Cassette : C 244-91332
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91332



STEVIE WONDER
Disque 33 tours : C 062-92429
Cassette : C 244-92429
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92429

rock & folk

actualités



AUVERS-SUR-OISE, 18 JUIN.
Le jour des appels.

LE FESTIVAL MACHIN

Un festival gratuit de musique pop, de théâtre et de cinéma organisé par un nommé Machin devait se dérouler du 18 au 20 juin aux abords d'une petite localité de la région parisienne entrée dans l'histoire le jour où Van Gogh décida d'y planter son chevalet... Le festival ayant déjà été retardé de plusieurs semaines (pour des raisons quelque peu nébuleuses) et la personnalité de Machin n'étant pas totalement inconnue des milieux de l'information, nombreux étaient ceux qui s'attendaient à une affaire d'un caractère assez spécial. Dans les journaux du

soir, l'organisateur (un dilettante) annonçait qu'il avait pris la décision « d'offrir une grande fête aux jeunes » à l'occasion de la fermeture de sa boutique, que cette fête serait l'événement marquant d'une époque jusque-là synonyme de promesses trahies et que lui, Machin, désireux d'un rapprochement entre les générations antagonistes, allait tout reprendre en mains; à l'en croire, Woodstock n'avait été qu'un triste déjeuner sur l'herbe et une « New Golden Era » s'ouvrirait enfin, riche de toutes les certitudes de l'Aquarius... Personnage déjà fort contro-

versé, Machin allait le devenir plus encore: certains (les plus naïfs) voyaient en lui un saint, d'autres (ne me demandez pas lesquels) le considéraient tout simplement comme un mythe; à la rédaction de Rock & Folk où les observateurs plus ou moins attentifs/intéressés maintenaient un statu-quo prudent, les téléphones sonnaient sans discontinuer, des gens nous demandant d'une voix enfiévrée « s'il était vrai que les Stones allaient jouer prochainement lors d'un festival gratuit, bla, bla, bla »; nous leur répondions invariablement que nous l'ignorions, l'affiche officielle ne nous

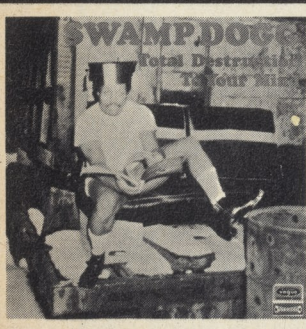
ayant pas été communiquée. Et puis soudain, mercredi soir (deux jours avant le début du festival), Machin se présenta au Pop Club avec ses contrats, télégrammes de confirmation, etc..., et nous annonça (ô miracle) son programme dans lequel figuraient entre autres le Dead, Country Joe, Magma, Edgar Broughton, Kevin Ayers, Third Ear Band et, « en principe », les Stones. Sérieux, avons-nous pensé, cela mérite un compte rendu détaillé; et de partir, vendredi après-midi, sur les lieux du festival... Des notre arrivée, nous sen-



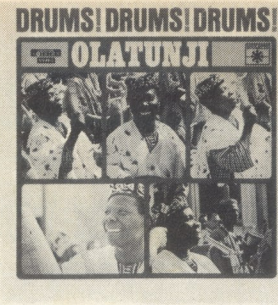
TRIFLE
"FIRST MEETING"
DEVIL COMIN'
33t 30cm SLDPY 803
Stéréo (Pye)



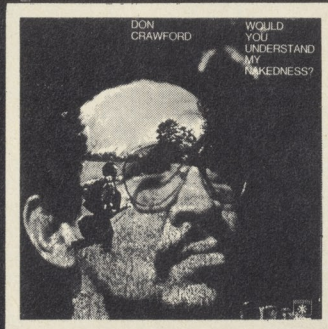
JOHN KONGOS
FLIM, FLAM PHARISEE
33t 30cm SLDPY 812
Stéréo (Pye)



SWAMP DOGG
TOTAL DESTRUCTION
TO YOUR MIND
33t 30cm SLDRK 780
Stéréo (Vogue)



OLATUNJI
DRUMS ! DRUMS ! DRUMS !
33t 30cm SLVLXR 565
Stéréo (Roulette)



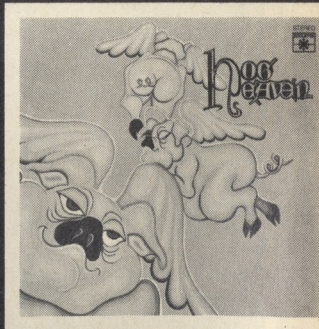
DON CRAWFORD
WOULD YOU UNDERSTAND
MY NAKEDNESS ?
33t 30cm SVR 56042
Stéréo (Roulette)



THE KINKS
Musique du film
"PERCY"
33t 30cm SLDPY 799
Stéréo (Pye)



RAW SPITT
Put a little love in your
heart - Call me nigger - etc..
33t 30cm SLDRK 793
Stéréo (Vogue)



HOG HEAVEN
Wilma mae - Glass room -
Prayer - Happy - etc...
33t 30cm SVR 56041
Stéréo (Roulette)

times que tout ne se passerait pas comme prévu... Tout d'abord il y avait eu, flottant tenacement dans la voiture qui nous conduisait vers où vous savez, ce sentiment que nous ne POURRIONS PAS voir le Dead ; il me devint encore plus difficile, en découvrant le décor sinistre dans lequel avait été installée la scène, d'imaginer que Jerry Garcia et ses amis allaient jouer sous ce ciel uniformément gris : le Dead, c'est la Californie, et quand ces gens là arrivent, il y a certaines vibrations qui passent ; cette fois-ci, elles n'y étaient pas... Et puis il y eut l'histoire des laissez-passer ; nous nous aperçûmes bien vite que ce ne serait pas chose aisée que de les retirer ; l'un des larbins de Machin auquel nous demandions comment procéder nous répondit qu'il fallait retourner à Paris, 11, rue Saint-Benoît : un autre déclara qu'ils étaient délivrés par un bus rouge (dont la particularité semblait être de ne jamais se trouver là où on vous avait envoyé le chercher) « mais que de toute façon Rock & Folk avait déjà parlé du festival » (il faisait certainement allusion au télégramme dans lequel J. Chabiron annonçait la fumeuse affiche-CSN and Y, l'Airplane, etc..., — qu'il taxait d'amusante). Ces premiers démêlés avec les membres du service d'ordre porteurs de maillots « Free, Freedom » (?) mais cependant pas très, très intelligents, nous donnèrent une juste idée de la mentalité de l'organisateur ; celui-ci, estimant que la presse ne l'avait pas aidé (comment aurait-elle pu, après la démesure de ses déclarations ?) avait décidé de lui rendre l'accès de l'enceinte (qui lui est naturellement réservé dans ce genre de manifestations) puante au possible... Vers 19 heures, les choses commençant à se gâter, Machin monta sur scène pour rassurer son public avec de grandes phrases démagogiques à en faire crever de jalousie l'actuel ministre dit « de l'information » ; il affirma une fois encore que les Stones joueraient (ce à quoi nous n'avons jamais cru) et ajouta qu'il n'était pas un spécialiste de la pop (ce que nous avons toujours su). Pourquoi d'ailleurs s'était-il donné la peine de payer le voyage avion en 1^{re} classe de la tribu du Dead si cette musique ne l'intéressait pas ? Quand on désire distribuer « gratuitement » de la nourriture et des boissons, c'est un banquet qu'il faut organiser, pas un festival de musique pop... Un festival avec le Dead crée inévitablement un besoin chez les amateurs de



AUVERS-SUR-OISE, 19 JUIN.
The dream is over.

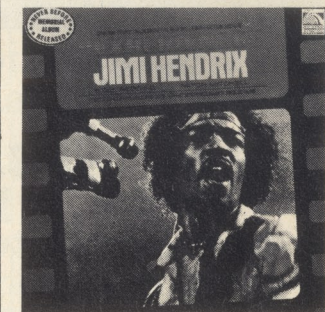
bonne musique qui, à la différence des quelques milliers de moutons parqués par Machin dans la boue, s'avèrèrent capables de lutter pour cette liberté dont l'organisateur bidon s'est imaginé (s'imaginer encore ?) être le détenteur. C'est après ce grand appel démagogique de 19 heures (le 18 juin est un jour idéal pour les grands appels) qu'échoué, je décidai de m'en aller : ma femme était fatiguée et j'avais déjà trop envie de mettre mon poing dans la figure de Machin... La suite et la fin de ce ratage minable que fût le festival « Free, Freedom, Three Days » vous les connaissez certainement : LA PLUIE TOMBA ; Machin, cet innocent, n'avait pas pris les précautions nécessaires pour couvrir le podium et abriter le public ; quelques formations françaises inconnues dont les membres n'avaient QUE leur vie à perdre s'aventurèrent sur scène au risque de se faire électrocuter. LA PLUIE TOMBA, donc ; Machin, clown jusqu'au bout, distribua trois (3) tonnes de riz chaud, jeta sa veste dans la boue et téléphona aux services de ministères compétents (en admettant qu'il en existe) pour demander des secours : les enfants spirituels de Dylan furent sauvés de la noyade par les flics et les pompiers qui, « au prix d'un courage et d'un dévouement inouïs » organisèrent le rapatriement des sinistrés ; le lendemain les journaux firent état de « situations dramatiques » et évoquèrent : le passage d'un fleuve fatal à l'Empereur lors de la retraite de Russie, le naufrage du Titanic, les inondations de 1920 et je ne sais plus quelles autres drôleries de cette fresque dérisoire qu'est l'histoire de l'humanité. Annulé pour « raisons de sécurité », le festival Machin avait fait bien rire tous ceux qui n'y étaient pas...

Le dernier acte de la farce allait se jouer dans les trois jours suivants ; dès le samedi soir, Machin annonçait qu'il avait de nouveaux projets : un concert gratuit au Gaumont Palace ou à la Mutualité avec le Dead et un autre festival : en fait le concert eut lieu à Herouville, aux studios de Michel Magne, devant les privilégiés de la bande à Machin ; quant au festival, on l'attend encore... Le mercredi matin, nous apprîmes que Jean Georgakarakos (Byg, Amougies, Biot) se rendant à un rendez-vous fixé par Machin se serait fait corriger vers 2 heures du matin, en plein quartier latin, par le commerçant venu accompagné de trois de ses tuteurs (voir plus loin l'interview réalisée par P. Kœchlin). Il y a quelque chose de vraiment pourri au royaume de la pop (« The dream is over », comme dirait Lennon), espérons que plus personne aujourd'hui n'en doute ; l'ère des grands rassemblements pacifiques s'était terminée dans une certaine confusion, cette musique semble maintenant devoir être étouffée par les récupérateurs de toutes tendances. Alors, petits enfants, si vous ne voulez pas que la musique que vous aimez devienne un jour le poison que les commerçants comme Machin vous préparent, il va falloir vous battre, contre lui et contre les autres. LE ROCK C'EST VOUS ; votre présence aux concerts, le courrier que vous nous adressez, votre pouvoir d'achat (mais oui !) font de vous les artisans et les gardiens de cette musique... Eddie Cochran, Brian Jones, Jimi Hendrix... Il a fallu trop de trips, de sueur, d'amour et de fatigue (de morts aussi) pour qu'elle se fasse entendre, cette musique ; ne laissez personne l'acheter pour trois (3) tonnes de riz chaud. LOVE AND WAR ! — YVES ADRIEN.

sac à pop

AFFAIRE VOGUE, Nième ÉPISODE :

Vogue ayant entamé le procès que vous savez à la rédaction de Rock & Folk, le magazine lui a renvoyé la politesse en le menaçant de le poursuivre pour rupture abusive du contrat de publicité précédemment passé entre les deux parties.



Voilà pourquoi des pages de publicité Vogue vont désormais réapparaître dans notre magazine. Quand on disait que rédaction et publicité sont des services indépendants chez nous, on avait bien raison...

CINZANO POP

Cinzano organise cet été un Super-Tremplin destiné aux amateurs et néo-professionnels, qui auront la possibilité de remporter des sommes très importantes (pour s'acheter du matériel...). Ce Super-Tremplin est présidé honorifiquement par Henri Leproux, patroné par Radio Monte-Carlo et le journal Pop-Music Superhebdo. Il s'agit d'un Super-Tremplin itinérant qui visitera les lieux suivants : La Ciotat, Casino des Flots Blues, le 5 août ; Menton, Grand Casino Villarey, le 6 ; Hyères, Grand Casino, le 7 ; Cuges-les-Pins, le 8 ; Bando, Théâtre du Casino, le 9. Deux groupes professionnels participeront hors concours à tous ces galas : Kiss, groupe anglais et Quo Vadis, groupe de hard-rock parisien. Si Cinzano se met à la pop, cela risque de donner un sérieux coup de pouce aux bonnes volontés qui ont besoin de quelques billets pour monter le concert de leurs rêves ! « Rock et Folk » était le premier à vous l'annoncer !

JAZZ JAZZ JAZZ JAZZ JAZZ JAZZ JAZZ JAZZ JAZZ JAZZ

Sous la direction de Henri Renaud

EN FICHES... Une histoire du jazz enfin complète

- des premiers orchestres de parade de Louisiane aux recherches les plus récentes.
- des tableaux d'ensemble consacrés à l'illustration de chaque instrument,
- des portraits des principaux stylistes,
- une sélection discographique par fiche,
- un instrument de référence

RECUEIL "JAZZ CLASSIQUE"

un volume de 260 pages, comprenant 46 FICHES 28 F

RECUEIL "JAZZ MODERNE"

un volume de 256 pages, comprenant 54 FICHES 28 F

CASTERMAN
66, rue Bonaparte Paris 6^e

équipement musical professionnel



victor flore

CENTRAL MUSIQUE



PUBLICITE VOLK

des prix comme partout... un choix comme nulle part!

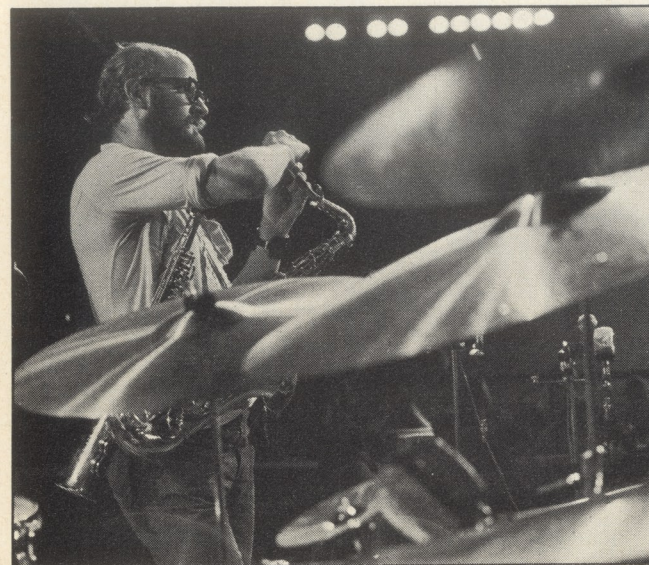
LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR
LES SUPERKUSTOM U.S.A.
LES AMPLIS ET SONOS M.I.
LES SOUND CITY

LES AMPLIS AMPEG, SIMMS-WATTS ET WEM
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE - EFFETS SPÉCIAUX
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9^e
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85

POP 2 IMPORT



DICK HECKSTALL SMITH (COLOSSEUM).
Très dommage.

Il est difficile de rester plus d'une heure devant son poste de télévision sans le refermer avec rage, tant les émissions qui nous sont proposées atteignent un niveau d'indifférence ou de bêtise qui n'a d'égal que la prétention avec laquelle elles sont réalisées. Une des seules émissions à échapper à cette règle : Pop 2. Bouffée d'air pur que ces quelques dizaines de minutes, le samedi après-midi, où les réalisateurs essaient de s'écarter des sentiers battus de guimauve que l'ORTF a l'habitude de nous présenter. Loin des structures traditionnelles de présentation et de visualisation des émissions musicales ordinaires, Pop 2 offre le charme d'évoluer dans un cadre naturel. Une ambiance décontractée, à l'image de Patrice Blanc-Francard, ses cheveux longs, ses tee-shirts et son écharpe. On est loin des complets-veston-comme-guy-lux, et c'est pourquoi Pop 2 voit actuellement son existence sérieusement compromise : c'est une émission de gauche, disent les directeurs de l'Office ! Après la suppression évitée du Pop Club en août, on peut donc craindre celle de Pop 2 à la fin de l'année. La pop music est subversive, il faut donc l'éliminer. Cela Maurice Dumay et Claude Ventura le savent, ils continuent pourtant à travailler et c'est ainsi qu'ils ont fait

venir ces derniers temps trois groupes anglais : Ian Matthews, Colosseum et Mick Abrahams, qui ont joué à la Taverne de l'Olympia. Les séquences enregistrées passeront à l'antenne à la rentrée et vont alterner avec des enregistrements de musiciens (ils ont tous été enregistrés). L'ambiance qui règne dans l'émission, on la retrouve ici à la Taverne, dans cet endroit où le soir on peut venir danser la java et boire de la bière. Les esprits sont toujours à la bonne humeur et le peu d'espace n'offrant pas la possibilité d'une assistance nombreuse, cela donne aux concerts un caractère intime qu'il est difficile de retrouver ailleurs. Le 30 juin est venu, sa guitare à la main, Ian Matthews accompagné par Tim Rewick et Andrew Roberts, tous deux jouant également de la guitare sèche et assurant les « background vocals ». Une silhouette fragile, un visage d'adolescent tout juste vieilli par une maigre barbe. Les musiciens sont assis sur de grands tabourets de bar. Tous trois commencent donc à chanter accompagnés par le son métallique des guitares. Les chansons sont belles, les mélodies sont pures mais ont le défaut d'apparaître aseptisées, gommées de toute véritable sensibilité. Ian chante bien, mais sa voix n'a pas la chaleur

ni la personnalité qu'une telle musique requiert pour pouvoir accrocher vraiment. Que dire de plus ? Que l'on a passé une heure agréable. Le répertoire de Ian Matthews est trop juste pour pouvoir dépasser cette limite sans ennuyer. Il part cet été aux States et pense y demeurer si tout va bien. Puisse l'atmosphère de là-bas lui ouvrir les portes d'une inspiration plus originale et plus réelle. Le 3 juin, la même salle a accueilli Colosseum, et l'on ne trouvait plus un mètre carré de libre. L'imposant matériel du groupe de Hiseman avait encore réduit l'espace déjà petit. Ils ont joué pendant une heure et pas une minute de cette période n'a vu les musiciens trouver leur entente. Petit fiasco, et l'on avait du mal à réaliser que cette formation était la même qui pouvait donner cette formidable impression quand elle jouait « Valentyne Suite ». Heckstall-Smith, méconnaissable, n'a pratiquement pas aligné deux notes de suite et s'est contenté d'un rôle d'accompagnateur ; Chris Farlowe, nouveau venu au sein du groupe, semble s'y ennuyer prodigieusement et passe son temps à se promener entre les musiciens et les amplis. La machine de John Hiseman n'a jamais tourné rond et les instruments qui composent la formation, au lieu de se compléter, contribuaient tous un peu plus à créer un embrouillamini de sons tout juste sauvé de la cacophonie par les baguettes (magiques) de Hiseman. Le choix des compositions

fut lui aussi peu heureux et seul le morceau de Heckstall Smith, « Tanglewood '63 », échappa à la mauvaise impression que nous laissa le concert qui se termina par « Butty's Blues » ou du moins les premiers accords de ce morceau, qui n'était qu'un prétexte à un solo de batterie. Pas même là, Hiseman n'a fourni ce que sa grande classe pouvait lui permettre de faire. S'apaisant trop sur chaque tempo, faisant traîner ce qui devait être « enlevé », il a fait oublier ainsi l'intérêt que l'on peut avoir à écouter son jeu fin et souple. Très dommage... peut-être est-ce un peu sévère, mais la déception a été grande. Mick Abrahams, le 6 juin, présente sa nouvelle formation après son départ de Blodwyn Pig : Bob Sargeant à l'orgue, Walt Managhan à la basse et Ritchie Dharma à la batterie. Tous de très bons musiciens à la technique éprouvée. Seul obstacle à la réalisation de choses intéressantes : un manque flagrant de personnalité. Mick Abrahams se cherche visiblement, et ses partenaires, pour bons qu'ils soient, ne sont pas assez solides pour donner au groupe une assise suffisante. Le répertoire de la formation est un véritable patchwork de tout ce qu'il est possible actuellement de trouver comme genres musicaux. Bien sûr, tout cela est d'une tenue très honnête, mais on arrive à se demander si l'on n'a pas devant soi des musiciens de séance qui s'amusent à jouer ce qui leur passe par la tête. — MICHEL MARCHON.

LES NUITS DE SPA

Rares sont les Festivals de chansons qui peuvent échapper à l'atmosphère chansons-concours, avec ce que cela inclut le plus souvent de roulinier et de décevant. Bien que pris en main depuis deux ans par la Communauté radiophonique des Programmes de langue française, celui de Spa, en Belgique, ne pouvait guère se désolidariser des autres. Et pourtant, surprise, la chanson gagnante fut celle qui ressemblait le moins aux autres, et qui s'est imposée par sa seule originalité. « Le pays de ton corps » est une géographie amoureuse où l'érotisme se

dilue parfaitement dans la pudeur et la délicatesse du ton. Son auteur-compositeur-interprète, Catherine Le Forestier, tranche également du lot des concurrents : elle n'a pas choisi de tenue de scène, mais un jean et une chemise vague ; elle ne se fait pas accompagner par l'orchestre du Festival, mais lui préfère la guitare à douze cordes de son frère Maxime. Elle a donc remporté le Grand Prix à la quasi-unanimité du jury (7 voix sur 8). Peut-être ira-t-elle à San Francisco, avec l'argent de son prix. En tout cas, avec elle, la chanson française se rince les poutons.

BINSON

FRANCE

SES ENSEMBLES DE SONORISATIONS
T M 600 — T 600 — T 600 D — T 700 — T 700 D etc...
SA PRESTIGIEUSE CHAMBRE D'ÉCHOS
DE RENOMMÉE INTERNATIONALE

MARIUS DAVID
Bureaux et Dépôts
53, Avenue de la Gare
74 - ANNEMASSE
Tél. : (50) 38.08.01

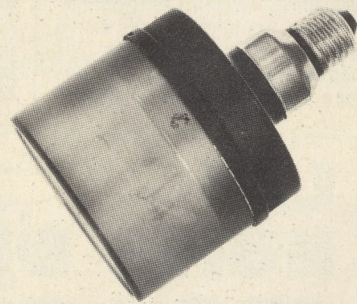
Renseignements :
Dépositaires de
Votre Région ou à
BINSON - FRANCE

PAUL ROUSTAN
AGENT GÉNÉRAL
13, Rue Maréchal-Foch
13 - AIX-en-PROVENCE
B.P. 88 - Tél. : 27.52.08

REGLEZ VOUS-MEME LA CADENCE DE VOS ECLAIRS

MINI FLASH MODÈLE 70

144 F. T.T.C.



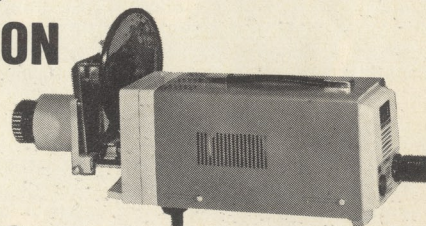
LE PLUS... PUISSANT 3 w/sec... ECONOMIQUE — de 3 w... ATTRACTIF
vu la forme de sa lentille il "flash" sous 360°... LE MOINS CHER.

NOUVEAU LIQUATRON

De 1.600 F. T.T.C.
à 3.000 F. T.T.C.

5 MODÈLES

projecteur de grande puissance, réussit pour la première fois
une lumière liquide automatique.



PROJECTEUR L.S.D. 150 w. durée 2.000 h.

600 F. T.T.C.

projecteur mobile produisant des
formes mouvantes lumineuses et
fantastiques.



STROBOSCOPE - SUR FRÉQUENCES MUSICALES

l'ensemble avec
1 projecteur.
2.500 F. T.T.C.



de 1 à 6 projecteurs.

COLOURGRAM

Réglage manuel des 4 circuits. Appareil
livré avec micro pour commande directe.



3.000 F. T.T.C.
4 fréquences régulant chacune 2.000 w. de
lumière.

SCENILUX-LOCAMAT



9, 9 bis, 11, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS-14 - TÉL. : 331-13-94, 23-95 et 588-72-13



CHARLEBOIS.
Le bougre.

Marie, qui obtient le Prix de la Ville de Spa, est avant tout un tempérament et une voix. Une voix qui donne la chair de poule quand, libérée des contraintes festalières ou discographiques, elle s'élève librement, à l'occasion d'un bœuf, par exemple, dans un répertoire qui lui convient: « Whe shall overcome », « Let it be », « Rue Saint-Vincent » (de Bruant), « When the Saints go marchin' in », etc... Voix d'oiseau brûlant, de ferveur tendue, oiseau à qui il ne faudra pas, sous peu, de cage plus petite que le monde, rien moins... Autre révélation des marges et des nuits de Spa, la chanson « Le parachutiste », de Maxime Le Forestier. On sait que Joan Baez a décidé de l'enregistrer, ce qui n'est pas un mince honneur. La chanson dit à peu près: « Pauvre parachutiste, tu as appris à bien torturer pendant ton service, hein? Alors, maintenant que ton temps est terminé, pourquoi n'entrerais-tu pas dans la police? ». Ce qu'un raccourci comme celui-ci ne peut exprimer, c'est la justesse des mots, la mise en place des idées, la délicatesse classique du ton, et cet humour dépouillé qui relève le piquant du propos...

Charlebois a beaucoup aimé cette chanson, car Charlebois était à Spa, le bougre, comme vedette d'une des soirées (autres vedettes: Julien Clerc, Aufray, Polnareff). Royal Charlebois debout comme un chêne au début des soirées, et que peu à peu la nuit déprave. Quand le matin est blanc sur la ville endormie, Charlebois titube derrière ses musiciens, Marcel Beauchamps, Guy Rhéaume, Gilbert Bourgeois et Richard Toupin, derrière Mouffe, sa femme et parolière de « Ordinaire », tous regagnant l'hôtel, lui bourré de hasch et de vin, faisant les gestes d'un oiseau qui plane. Il est fils d'alcoolique et veut le rester: une nuit, à dix-huit, nous avons bu 45 bouteilles de Beaujolais (et plusieurs ne buvaient pas). Il est aussi fils de la terre et du progrès, c'est-à-dire du Canada et des États-Unis. Il amalgame prodigieusement la durée, l'espace, le rythme, l'humour, textes et musiques comme les branches d'un chêne, la sève de vie liant et pulsant le tout. Il est quelqu'un qui est, comme disait l'autre. Sans doute aussi est-il quelqu'un qui se détruit. Ses mots, ses idées, sa conversation sont beaucoup plus

riches le soir qu'au petit matin. Je connais un excellent guitariste qui, après avoir fumé, éprouva la sensation de jouer prodigieusement. Or les musiciens qu'il entouraient, étonnés, lui demandèrent après le concert pourquoi il n'avait pas accordé sa guitare... Charlebois prétend qu'il a baissé la dose et qu'il ne fume plus que deux cigarettes par jour. Son vrai génie n'a pas besoin non plus de ce qu'il reste d'alcool... Si la réputation mondiale de Charlebois n'est pas encore au niveau de sa valeur, ce n'est que pour une simple raison de promotion et de distribution phonographique. Son précédent contrat se terminant bientôt, il est à prévoir que la marque qui va s'occuper de lui (probablement Atlantic) saura rétablir rapidement l'équilibre. Polnareff clôturait la soirée de gala consacrée à la finale: désorienté par un problème de sono, il a fini par jeter son micro sur la scène. Entre Charlebois qui est force, invention, parfaite intégration de la chanson et de la musique de

groupe, et Polnareff qui est finesse, délicatesse, subtil équilibre de la couleur musicale et de la recherche technico-sonore, la chanson française n'a pas à chercher longtemps un modèle de rénovation. Jeanne d'Arc est née cette fois à Montréal. Face aux robustes Canadiens, Polnareff fait un peu figure d'avant-gardiste décadent. Il s'appuie trop sur la technique et travaille trop son expression dans le sens extérieur. Les Canadiens sont puissants jaillissement intérieur (Vigneault, Charlebois, Claude Simon), et usent de la technique et du son sans dépendre d'eux. Charlebois n'est pas venu à Spa avec sa sono. Il y a triomphé par la force d'un talent naturel. Canada terre sainte? C'est au Québec en tout cas que se sont mariés la plus pure tradition française et le meilleur de la civilisation américaine, et c'est un peu en Québécois que devraient penser nos auteurs-compositeurs modernes de chansons... — LUCIEN NICOLAS.

LES FOUS DU FOLK

LA FETE A BUGHEY

Fournier:

JE
RECONNAÎTRAI
TOUS LES
ENFANTS
CONÇUS
PENDANT
LA FÊTE



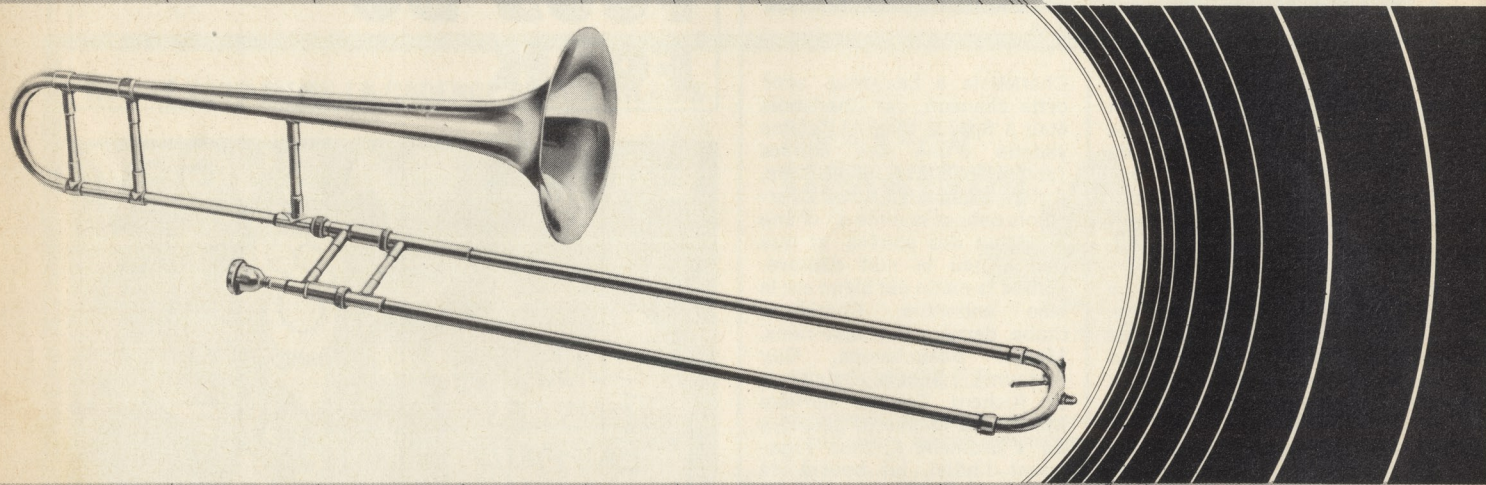
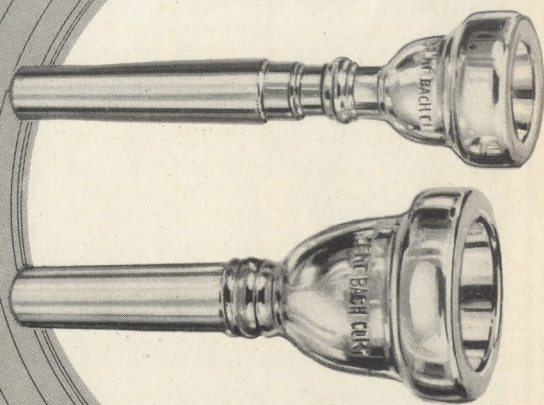
LA COUVERTURE DE CHARLIE-HEBDO.
Sur cette foutue terre.

La fête à Bughey? J'y étais, moi, Monsieur! s'écria l'ancien combattant de l'anti-pollution. Évidemment, je sais, ce n'est pas « du folk », mais je vais vous en parler quand même: d'abord parce que si nous devenons tous radioactifs demain, il ne pourra plus non plus y avoir de musique, ensuite parce

que je suis été à Bughey et qu'il faut bien qu'on vous en cause quelque part dans Rock & Folk, ça fait vendre, c'est dans le coup, « Elle » le sait bien, surtout que Fournier nous avait envoyé à la rédaction toute une pape-rasserie pour vous expliquer l'histoire dans le dernier numéro, mais c'était trop tard,



trompettes, trombones
embouchures



distribution exclusive en France par : HENRI SELMER



SAGAL Publicité - Printed in France - 248

déjà bouclé. Alors voilà : depuis plusieurs semaines, il nous en avait rebattu les oreilles dans Charlie-Hebdo, il fallait que l'on vienne à des milliers pour faire la fête au bord de l'Ain, près de Meximieux, et puis faire une longue marche silencieuse, non-violente, pacifique, etc... vers et de protestation contre la grande centrale nucléaire dont la construction vient de s'achever (c'est une tour impressionnante, toute blanche, et dont la masse d'une petite centaine de mètres défigure complètement un paysage avec des falaises splendides — ne me demandez pas pourquoi la Commission des Sites ne s'est pas manifestée), et qui « doit » si on ne l'en empêche pas être mise en service vers la mi-novembre. La lutte contre la pollution et le gaspillage criminel de nos ressources naturelles, et pour la sauvegarde de la vie humaine sur cette foutue terre, est en train de prendre des proportions — quantitatives mais aussi, bien mieux, qualitatives — gigantesques : complètement en dehors de la mode et des récupérations idéologiques — le ridicule d'un Robert Poujade n'échappe à personne, pas même aux bourgeois, tandis que les gauchistes « révolutionnaires » préfèrent discuter de la reconsidération dialectique du marxisme-léninisme-maoïsme dans nos sociétés fortement industrialisées que de la vie —, cette lutte, donc, se propage et va devenir LE thème mobilisateur numéro un ; un thème qui, cela va de soi, devra bientôt être dépassé et englobé immédiatement dans une lutte politique globale, dénonçant les mécanismes économiques qui rendent possible une aussi grande folie. Il faut des révolutionnaires de la vie quotidienne, et quelques milliers d'entre eux, répondant à l'appel de Fournier égosillé, sont venus à Bugey (malheureusement, ils n'étaient pas les seuls, quelques cons s'étant glissés dans les rangs des susdits). On s'est baigné à poil dans l'Ain, sous les yeux incrédules de quelques poignées de vacanciers perdus dans la foule des seins flottants et des pénis bronzés, et c'était très drôle à voir. La manif aux portes de la centrale a un peu tourné court : il y avait une armée de CRS cachés dans l'enceinte de l'usine, et aux premiers mecs à cheveux pas courts qui ont tenté d'escalader les murs, les lacrymos ont répondu et ils n'ont pas insisté.

D'autre part les quelques bons-hommes qui devaient prendre la parole à ce moment ne purent le faire, en raison d'une sono

portative totalement inefficace et de l'excitation dans l'assemblée, depuis le type qui hurlait sans arrêt « Des noms ! Des chiffres ! » à celui qui demandait « Mensuel ? », en passant par ceux qui questionnaient : « Alors, Fournier lequel c'est ? Celui avec la barbe ? Ah bon, je ne le voyais pas comme ça ! » Beaucoup des participants, en effet, semblaient aiguillonnés par l'espoir de voir enfin « quelle tête ils ont ». Ils furent comblés le soir même, revenus pour la fête près du pont de Chazey, où sur une grande scène avec une sono cette fois potable, vinrent jouer et chanter toute une pléiade d'artistes, du médiocre au chouette en passant par le sympa. Parmi eux, Catherine et Maxime Leforestier, Henri Gougoud, Evariste, le Free Jazz Workshop, le Dharma Quintet qui ne put presque pas jouer. Les participants, brisant les barrières du spectacle, refusant le programme tout cuit d'avance, envahissaient la scène et, après une intervention désopilante du Professeur Choron, on coupa la sono, puis les projos, de crainte qu'ils ne fussent saccagés. Le dialogue en tous sens s'installa de lui-même entre ceux qui ne dormaient pas, et cela continua jusqu'au petit matin. Voilà : cela ne fait que commencer, les pessimistes disent déjà que c'est un demi-échec, mais la preuve est tout de même faite à mon sens qu'une grande fête où chacun s'exprime, sans le secours d'aucun circuit d'information traditionnel — la presse bourgeoise fut on ne peut plus discrète sur Bugey — est possible. Continuez, Fournier et les autres, on est avec vous — pas à côté du truc, dedans. On a tous envie de vivre, merde.

Pour ce qui est maintenant du folk plus strictement parlant, ce mois a été nettement plus calme que le précédent. On annonce pour ce mois-ci quelques activités intéressantes : en Bretagne, le 3 août sur les grèves de Saint-Michel-en-Plouguerneau (29 N), le Club des Jeunes de cette ville organise une « Nuit du Folk » à laquelle participeront de très nombreux groupes et auteurs-compositeurs de l'« underground » breton et même d'ailleurs. Spectacle entièrement gratuit, précisent les responsables.

Aubenas (Ardèche) : stage de folk du 8 au 17 août : dans la journée, ateliers instrumentaux (guitare, banjo, violon, dulcimer, épinette, guimbarde, vielle à roue...) et initiation aux musiques populaires (États-Unis, Irlande, France...) avec

enregistrements et collectage à la clé. Et tous les soirs, petits concerts dans la ville ou les villages des environs (c'est très beau et plein d'endroits faciles pour camper). Ce sont principalement des musiciens de Paris, du TMS et du Bourdon, qui ont mis sur pied ce stage qui ne coûte que 30 (trente) Francs pour toute la semaine. Que ceux qui connaissent moins cher m'écrivent, ils ont gagné. Renseignements-inscriptions : Jean-Marc Chitry, Centre Culturel et des Loisirs, Boulevard de Provence, 07 - Aubenas. Tél. 8-62 même ville.

Dinan (encore la Bretagne !) : samedi 11 et dimanche 12 septembre (retenez votre week-end) : journées de folk et autres musiques. Renseignements : Alain Métrope, 22, rue de la Lainerie à Dinan. Pas de rubrique « Fous du Folk » le mois prochain, because voyage aux États-Unis de votre serviteur, mais si d'autres fous traînent du côté de la rue Chaptal avec des informations au début août, ils peuvent s'adresser à la rédaction, on ne les mangera pas. So long, Marianne. Salut aux autres. — JACQUES VASSAL.

LA VICTOIRE D'ANGE



ANGE.
En plus, l'attrait du show.

Pendant deux mois, tous les vendredis, le célèbre Tremplin du Golf Drouot se sera déroulé dans une atmosphère encore plus fiévreuse qu'à l'ordinaire. L'enjeu était en effet de première importance pour les groupes : un contrat avec une

firme phonographique telle que Philips est suffisamment intéressant pour exciter les groupes pop de la France entière. Disons tout de suite que de tous les concurrents que nous eûmes l'occasion d'entendre, bien peu pouvaient raisonnablement pré-

OFFRE SPÉCIALE



rock & folk

**JUSQU'AU 1^{ER} SEPTEMBRE,
PROFITEZ DU MAINTIEN DE
L'ANCIEN TARIF
D'ABONNEMENT**

Pour 30 F. (40 F. pour l'Étranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six numéros anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970 et de l'index publié dans le n° 48 de janvier 1971.

Bulletin d'abonnement page 17.

tendre enregistrer un disque. Il y a en effet un immense fossé à franchir lorsque l'on passe de la scène au studio, on ne le dira jamais assez. Néanmoins, et malgré ces quelques réserves, nous avons pu voir que les groupes de province faisaient d'immenses progrès au fil des mois. Nombre de ces formations de second ordre se valent, et sont parfois bien difficiles à départager. Les jeunes musiciens français en sont encore bien souvent au stade de l'imitation, et tentent de reproduire ce que les disques anglais et américains leur apprennent. Mais c'est une absurdité de penser que des jeunes gens pratiquant leur instrument depuis quelques mois peuvent se permettre d'interpréter des morceaux signés Cream ou Led Zeppelin, ou même Rolling Stones, sans sombrer dans le ridicule, face à des spectateurs qui passent leur temps à écouter les susdits.

Remarques valables pour quelques groupes vus lors des éliminatoires. Restent les compositions. Là encore, c'est bien souvent la « faillite ». Les textes sont pauvres ou puérils, l'accompagnement trop ambitieux, ou, au contraire, totalement dépourvu d'intérêt. Néanmoins, il ne faudrait pas prendre ces avis pour totalement négatifs, ce qu'ils ne sont pas, loin s'en faut. Répétons-le, les progrès de l'ensemble des groupes sont suffisamment nets pour nous permettre d'espérer bientôt de la bonne musique... Il ne faut pour tous ces groupes que quelques mois d'apprentissage et de travail assidu. Ceux qui sont depuis quelques années sur les planches se retrouvaient lors de la finale de ce super Tremplin, le 2 juillet. La sélection avait été sévère. Lors des éliminatoires, il arriva que plusieurs groupes soient déclarés ex-aequo. Seuls furent retenus ceux pour qui l'enregistrement d'un disque ne poserait, à priori, aucun problème de compétence. A un degré différent intervenait la commercialisation de cette musique. Les quelques groupes « d'avant-garde » n'étaient cependant pas systématiquement rejetés, tant s'en faut, mais ceux qui se présentèrent jouaient une musique bien souvent trop artificielle.

Ange a finalement été retenu, et ce n'est que justice. Formé en 1969, ce groupe originaire de Besançon a fait des progrès considérables, tout en restant fidèle à des conceptions musicales très originales, qui, au départ, étaient bel et bien une cause d'insuccès. Leur « Opéra du Général Machin », qu'ils

jouaient alors, mettait en évidence tous les défauts des jeunes musiciens pop français, s'il prouvait que le groupe avait malgré tout quelque chose à dire. Les paroles étaient maladroites, la musique trop ambitieuse. Il a fallu plus d'un an à Ange pour équilibrer mots et musique. Il lui a fallu tout ce temps pour se forger un langage qui lui soit propre et qui ne doive rien à personne. Professionnel authentique, le groupe l'est devenu, grâce aux heures de répétition et aux passages en face de publics aussi variés que difficiles. Gérard Jelsh est à la batterie, Daniel Haas à la basse; Jean-Michel Brezouar est le guitariste du groupe et joue également de la flûte; Francis Decamps et son frère Claude sont tous deux organistes et, sur scène, placés l'un en face de l'autre, catalysent le groupe et le font monter vers des sommets symphoniques qui frôlent le grandiose. Lorsque Christian chante, c'est un spectacle qu'on a bien rarement l'occasion de voir; lui, si calme d'ordinaire, se révèle complètement possédé par sa musique, vit intensément les mots qu'il hurle, roulant des yeux, grimaçant. Un véritable phénomène, et le show n'est pas le moindre attrait du groupe. Il est bien rare de voir un groupe français aussi à l'aise sur une scène, et je suis certain qu'Ange peut faire un très bon disque.

Classés seconds, les Moonlights, de Roubaix, on fait leurs classes dans tous les bals de la région du Nord; il leur fallait faire danser les gens, se forger une réputation d'animateurs. Leur cote prouve qu'ils y sont parvenus. Le second stade: enregistrer. Pour ce qui est des musiciens, cela ne pose aucun problème. Ils se connaissent parfaitement, jouent remarquablement ensemble et chantent tous, bien en harmonie. Leur musique est de la pop assez traditionnelle (orgue, guitare, basse, batterie), et il semble que les premières compositions de Moonlight laissent heureusement augurer de l'avenir: très fraîches, très spontanées, « carrées ». Toutes ces caractéristiques ont bâti la réputation des Moonlights et leur permettront certainement de dépasser le cadre régional.

L'Arbre (Côtes-du-Nord) est lui aussi un groupe très intéressant, mystérieux et insolite, qui doit persister et parviendra certainement à se faire entendre. Substance, de Nancy, ne parvint pas à donner une aussi bonne impression que lors des éliminatoires. Methaqualone (Orléans), Deluge (Paris)

furent encore moins convainçants. En résumé une confrontation du plus haut intérêt, qui nous permit de découvrir des groupes qui, sans l'enjeu, ne se seraient peut-être jamais dé-

placés. Ils auraient eu bien tort d'ailleurs. Il ne nous reste plus qu'à espérer d'autres initiatives de ce genre de la part des maisons de disques. — JACQUES CHABIRON.

GROS ROUGE A LOUDÉAC



LOUDÉAC.

On boit, on se bat, on est malade,

Après Courbevoie, Seloncourt, Loudéac, Pregoutte et quelques autres festivals, il est évident qu'une musique pop d'expression française existe. Il est important de constater qu'un peu partout en France, ce genre de réunion attire des milliers de spectateurs, alors qu'aucune grande vedette ne tient le haut de l'affiche. Le jeune public se déplace pour entendre des groupes français et n'en a plus honte. Les musiciens français, se sentant suivis, font des progrès étonnants. Ils ne se contentent plus d'imiter leurs aînés anglo-saxons. Et comme tous ont derrière eux des années de « galères », ils finissent par devenir de bons solistes. Il ne serait pas étonnant qu'éclate, un jour proche dans une ville de province, un groupe dont la renommée atteindra le monde entier. Qui aurait cru en Liverpool et aux Beatles avant 1962-63? A Loudéac, au cœur de la Bretagne, entre Rennes et Saint-Brieuc, un amoureux de la pop music, Xavier Tex, avait décidé la municipalité à lui louer l'hippodrome. Les 2, 3 et 4 juillet, les Bretons ont appris à connaître et à aimer les « freaks ». Et là aussi, c'est intéressant de noter, après chaque petit festival, comme le Français moyen finit par changer d'avis sur les

légendes alimentées par la grande presse. A Loudéac, Tex a perdu de l'argent (5 millions anciens) car, encore une fois, la resquille était monnaie courante. Mais l'ambiance était à la détente. Ceux qui ne voulaient pas payer n'avaient pas à braver des chiens ou à escalader des barbelés. Le terrain n'était bordé que de buissons naturels. Sur le podium se sont d'abord succédés une vingtaine de groupes régionaux. Ils n'étaient pas fameux, mais le fait que la Bretagne soit riche de tant de formations est, encore une fois, encourageant pour l'avenir de la pop française. Un seul, Kookie Rhinoceros, qui donne dans la folie à la Zappa, a été une petite révélation. Les grands prêtres ont bien sûr été Triangle, qui possède maintenant un répertoire solide, et Martin Circus dont le nouveau jeu de scène, les masques et l'humour, redonnent au pop une dimension poétique que le hard-rock avait fait oublier. Loudéac, ce fut la consécration de deux groupes de Byg Records. D'abord Cœur Magique, avec Claude Olmos (ex-Alice), qui, aux rythmes de l'Afrique, ne laissèrent pas les spectateurs dans le calme, malgré un vent froid tenace. Puis Tribu avec Richard Fontaine (ex-Cédric et Cléo, ex-

SOUNDLIGHT

ASBA DRUMS REVOLUTION

Lumière électronique puissante modulée par la frappe
Fûts translucides conçus dans un matériau de synthèse à
la sonorité percutante.



Herbe Tendre, ex-Alan Jack Civilization) qui a remporté en Bretagne un succès partisan. Car Tribu s'est installé dans la région, dans une ferme, pour travailler et le groupe est ouvert, c'est-à-dire que tout le monde peut joindre la communauté. A Loudéac, Gil Now et Paul Semama faisaient partie de la bande. Le folk est redécouvert par la France. Aussi la pop bleu blanc rouge retrouve des accents qui avaient fait ses preuves dans la variété. Wild Beauty of Sadness s'est également illustré dans cette voie en transposant du C, S, N et Y. Nous n'avons pas pu goûter au son des étrangers, la sono ayant été défectueuse pour le nouveau groupe de Gary Wright (ex-Spooky Tooth) et celui de Demis Roussos (ex Aphrodite's Child). Mais ce sont les classiques du rock and roll qui ont, avec Mark Robson, réellement fait vibrer la prairie. Sorte de pseudo Vince Taylor, Robson chante le rock avec la passion d'un pionnier. Il faut

dire qu'à Loudéac, l'atmosphère était à la saoulerie. Car en Bretagne, s'il y a un manque sur l'herbe orientale, le gros rouge qui tache est abondamment absorbé. Ce fut le festival de l'ivrognerie. La plupart des jeunes Bretons étaient venus prendre une cuite. Mais finalement, un festival est un lieu de rencontre où côtoyer son prochain est presque aussi important qu'écouter la musique. En Bretagne, quand on veut s'amuser, on boit. Puis on se bat; on est malade aussi. Des débuts de delirium tremens se sont manifestés sur scène, quand des spectateurs exhibitionnistes sont venus montrer leurs culs. C'est une façon de communiquer comme une autre. Pour Alain Stivell, le barde pop celtique, c'est une des conséquences de l'aliénation de la Bretagne. Ses chansons en langue bretonne et sa harpe ont clôturé ce festival, dans un délire fanatique. — FRANÇOIS JOUFFA.

QUELQUES IMAGES DE PLUS...



TAKING OFF.
Une critique des deux générations.

« The dream is over », c'est une citation de John Lennon (conclusion de la chanson « God », 1970) qui ouvre l'étude de Gérard Lenne (25 ans) sur « la mort du cinéma-film/révolution » (Éditions du Cerf). Soixante-quinze ans après sa naissance, il faut reconsidérer le cinéma et n'en plus parler en terme de 7^e art. Il ne faut plus jouer au ciné-

phile contemplatif, fétichiste. Et de citer Mao Tsé Toung: « Dans le monde d'aujourd'hui, toute culture, toute littérature et tout art appartient à une classe déterminée... Il n'existe pas, dans la réalité d'art pour l'art, d'art au-dessus des classes, ni d'art qui se développe en dehors de la politique ou indépendamment d'elle ». Au passage, Lenne

évoque Godard, qui est entré dans la semi-clandestinité d'un cinéma parallèle qui se veut cinéma militant. L'autre cinéma est bien entendu récupération commerciale. Et les films tirés des festivals de pop music sont des exemples frappants (Monterey, Woodstock...). Mais ce qui est intéressant et passionnant dans le cinéma d'aujourd'hui, et principalement dans les films américains, c'est que la récupération devient document: « Phénomène collectif aliénant manipulé par la classe dominante, le cinéma façonne et reflète une conscience collective aliénée ». Prenons le cas de Milos Forman. Ce Tchèque récupéré par Hollywood, obtient beaucoup d'argent non pas pour glorifier, avec son talent, les merveilles de la société de consommation, mais bien pour ironiser sur ses contradictions. « Taking off », est une critique sévère de deux générations d'Américains, et ce film aurait pu être financé comme film de propagande anti-capitaliste, par un pays communiste. Mais comme le cinéma doit brasser de l'argent et que ces thèmes rapportent, le système se pourrit par lui-même. Ce cinéma étant avant tout un commerce, on devine quels avantages financiers on peut tirer des films actuels qui jouent sur plusieurs tableaux, sur plusieurs idées à travers la même trame. Lenne illustre ceci par la chanson « Revolution » (68) des Beatles, qui ont repris à dessein sans les modifier, les discours réactionnaires pour mieux les tourner en dérision. Au premier degré, la majorité silencieuse achète le disque car « ils sont bien ces petits, sages et tout », et les jeunes l'achètent aussi mais pour des raisons au 2^e degré. Récemment « Joe c'est aussi l'Amérique », de John Avildsen, a joué sur le même malentendu. Il s'agit de l'histoire d'un bourgeois réac et d'un ouvrier fasciste qui se lient d'amitié dans la même haine des jeunes et des hippies et qui iront jusqu'à « s'en faire quelques-uns ». Les radicaux aux États-Unis, comme les gauchistes en France, ont adoré ce film qui montre enfin la connexité du visage de l'Américain (ou du Français) moyen. Mais si l'on regarde de plus près, ce film est une apologie de la chasse aux jeunes et le personnage de l'ouvrier (admirablement joué), par la sympathie qu'il irradie, plaît beaucoup aux réactionnaires du monde entier. J'ai rencontré des Français qui donnaient raison aux personnages et les événements récents qui nous ont montré combien

les commerçants avaient la gachette facile face à des chevelus, peuvent permettre de suspecter ce genre de film de laisser volontairement planer l'ambiguïté. Sans compter la malhonnêteté des images qui nous montrent des « freaks », aux mouvements toujours teintés de drogue, de sexe et de scandales. L'interprétation d'un film est diverse. Pour Lenne, un film — fleuve comme « Woodstock » nous fait comprendre vers quoi tend le mouvement de la jeunesse américaine qu'on prétend nous y montrer: « Lorsque la foule de ces futurs électeurs des futurs Nixon (n'exceptons qu'une infinie minorité) reprend en chœur le refrain du fameux « fuck » de Country Joe, toute une mythologie hippie s'effondre. D'un seul coup, ce qu'on voudrait nous faire prendre pour dérision subversive apparaît comme l'exorcisme d'une angoisse viscérale, et la haine du « pig » découle de la peur du Vietnam. » Et Lenne recherche les nouvelles bases d'une « science du cinéma », où serait analysée la fonction idéologique qui est conférée aux films. Plus que la forme, c'est le fond qui compte. La caméra étant une sorte de mitrailleuse à tuer les idées reçues. Visconti (Mort à Venise) et Losey (Le messager) qui ont été des maîtres pour tous ceux qui ont hanté les cinémathèques et les salles d'Art et d'Essai, doivent être oubliés tant qu'ils se complaisent dans une masturbation d'images esthétiques. Le cinéma d'aujourd'hui doit être une recherche de sujet (je suis injuste avec Losey qui s'est toujours battu, même dans son dernier film, pour défendre un certain humanisme). Et curieusement, la critique d'avant-garde, pop ou gauchiste, rejoint les plus mauvais porteurs de stylo qui, dans les grands quotidiens, se sont toujours contentés de « raconter le scénario ». Oui, l'important d'un film comme « Sacco et Vanzetti » n'est pas dans sa forme. Guilano Montaldo n'est pas un grand réalisateur. Il faut aussi réviser la notion d'auteur chère à notre enfance cartésienne et à nos tendances manichéistes. « Sacco et Vanzetti », cela aurait été meilleur, tourné aux États-Unis, en anglais (dans ce film tout le monde parle italien et au procès des deux anarchistes, on fait semblant de traduire l'italien en ... italien) avec de plus grands moyens et une plus grande audace de mise en scène. Mais ce n'est pas grave. Ce qui compte c'est (suite page 74)

PREFECTURE DE PARIS

CIMETIERE PARISIEN
DE L'EST - PERE-LACHAISE

SITUATION DE SEPULTURE

Nom : DOUBLAS MORRISON JULIENDate de l'inhumation : 7-7-1971• Division 9• ligne 5N° 47 93 1971

2° Lot OF - Adj. du 11-5-66 - SITECMO, Dieppe

Bricoles

Je me souviens de lui debout derrière la vitrine de l'hôtel qui porte son nom ce n'est pas un nom très rare chemise blanche et mains sur les hanches et il avait l'air plus solide que le bâtiment lui-même on aurait dit que toute la charpente et les personnages fluets placés en retrait s'appuyaient sur lui dépendaient de lui c'était un hôtel américain au bord d'une autoroute pleine de lumières et de choses brillantes très grandes et les adorns merveilleux du petit Rob et maintenant c'est ailleurs très loin une bien pauvre tombe pour un homme si grand de la glaise trop sèche retournée et un bouquet de fleurs qui vont vite se faner avec le temps qu'il fait et puis c'est tout il n'y a pas de nom pas de pierre et ça n'est pas beaucoup mais quelle importance on ne juge pas de la grandeur d'un homme à la taille de son tombeau il semble même que ce soit le contraire qui est vrai il y a tant de minus enfouis sous des tonnes de marbre livide on suit des allées bien pavées sans fantaisie mais ce n'est pas l'endroit pour ça on voit des gens avec encore du chagrin sur leurs figures qui errent là dedans pas très habitués comme s'ils cherchaient un numéro dans une rue inconnue et d'autres qui vont droit où ils doivent aller avec une mine seulement de circonstance qu'ils quitteront à la sortie ils vont sans faire un pas de trop ça n'est pas très triste cet endroit à première vue les gens ont des fleurs aux mains qu'ils ont achetées devant l'entrée c'est le pays des fleurs comme un grand jardin ombreux au cœur de la grisaille enfiévrée croit-on en entrant mais on s'aperçoit bien vite que les fleurs d'ici sont d'une teinte blême de chair molle que leurs tiges coupées ne plongent pas dans la terre et qu'il leur manque ce parfum qui fait le charme des vraies fleurs que l'on porte à son

nez elle sont fonctionnelles les fleurs ici elles doivent tenir jusqu'à la semaine prochaine et c'est malgré tout une plus grande preuve d'affection que ces horribles corolles en matière plastique crieurde que l'on change une fois tous les cinq ans les vraies fleurs doivent être changées régulièrement et elles forcent à revenir car si l'on rate un rendez-vous alors on ne peut s'empêcher de songer à son bouquet fané qui doit faire si moche et si pauvre et on se sent terriblement coupable sec ingrat mais ça n'arrivera pas dans une semaine à la même heure je reviendrai voilà des années que cela dure attends moi sagement oui mais cela n'a pas d'importance et rien n'en a plus oui mais lui n'est pas de par ici et quand ils seront tous partis ses amis il restera tout seul dans cette terre blanche abreuvée du sang de quelques communards trop rouges tombés par là avec leurs poings liés et du plomb plein leur cœur quel destin étrange que celui de ce jeune homme que des foules immenses adoraient et que les petites filles essayaient de toucher à travers le monde entier et qui se retrouve allongé là comme un loqueteux sans nom et sans pays qu'on aurait jeté dans un trou parce qu'on ne savait qu'en faire ça ne s'est pas passé comme cela exactement mais c'est tout de même l'impression qui demeure une mort clandestine un enterrement à la sauvette je te dis au revoir baby on ne se reverra plus jamais et je n'aurais jamais pensé que cela me ferait autant de peine peut-être parce que si j'avais été quelqu'un j'aurais aimé être toi peut-être pour d'autres raisons qui ont du mal à sortir ces chemins-là ne sont pas aussi droits que ceux qui filent au bord des tombes écrasées de chaleur ça me fait infiniment plus de peine pour toi que pour les autres pourquoi ne pas le dire peut-être les circonstances je ne sais pas très bien dans ton pays

aussi on doit payer la terre où l'on se fait enfouir et cela coûte cher de redevenir poussière par les temps qui courent n'est-ce pas je disais oui je peux bien te le dire maintenant que tu entends te dire que tu m'impressionnais plus que quiconque là dedans pas tellement au début car alors il n'y avait que de l'admiration et pas de pitié du tout ni de tendresse mais plus tard quand tu as entamé cette descente infernale quand tu étais pitoyable et que ta déchéance me fascinait tellement parce que je ne pouvais lui trouver aucune explication tu avais tout ce que les autres désirent et même plus mais c'est sans doute là l'explication on dira le contraire exactement mais moi je sais que c'était du courage que de chercher ainsi comme une grosse bête obstinée qui se déchire au piège invisible qui la retient c'était énormément de courage et de désespoir car tu savais bien ce que tu finirais par trouver un jour surprise provoquée es-tu venu ici en le sachant en ayant déjà décidé ça je ne le pense pas ce n'est pas aussi simple et ce n'est pas une chose dont on décide comme ça du jour et de l'endroit auxquels elle surviendra pas dans ton cas mais cette chose on la sent forcément venir irrémédiablement dans sa chair mortifiée et en même temps on refuse d'en prendre conscience et de s'y opposer en somme on sait sans savoir et on ne s'arrête pas parce que s'arrêter ce serait s'avouer que l'on sait et l'exploration finirait tu comprends ce que je veux dire bien sûr et moi j'admire cette attitude même s'il ne faut pas ça m'est égal un prince noir qui tombe dans sa vomissure se relève et tombe encore un visage d'ange qui enfle des yeux qui disparaissent et une barbe où tremble l'alcool de tant de nuits frelatées abominables et que l'on ne prend même plus la peine d'essuyer d'un revers tu devrais savoir toi que les autres n'ont aucune importance que ce n'est pas de la littérature et qu'en aucun cas tu ne seras prétexte à en faire j'ai retrouvé hier ce petit recueil de poèmes à couverture brune que tu avais écrit il y a quelque temps cela s'appelle une prière américaine et tu y parles souvent de la mort parle encore de la mort.

Death makes angels of us all
and gives us wings
where we had shoulders
smooth as raven's
claws (...)
They are waiting to take us
into the severed garden
Do you know how pale and wantom
[thrillfull
comes death on a strange hour
unannounced, unplanned for
like scaring-over friendly guest you've
brought to bed



Jim

A vous spécialement, parce que vos allusions à Morrison m'ont toujours paru attirantes, encore que d'une rareté lamentable. Il paraît que Jim est mort. Tout ça me semble parfaitement irréel. Pourtant, on se doutait un peu — sans jouer les prophètes du passé, et je suis certaine que vous voyez ce que je veux dire — que l'échéance n'était pas lointaine. Je n'entends pas par là qu'il était fini, ce qui est bête et faux, mille choses le prouvent, mais que l'aura destructrice qui l'entourait, s'épaississait de plus en plus. Et merde pour ceux que ce genre d'effusions dérange, je vais y aller de mon bla-bla nécrologique, tout en sachant que ce sont des mots, des mots, du vent, trois fois rien etc... Simplement par égoïsme, parce que j'ai, comme pas mal d'autres sûrement, sa voix dans la tête depuis huit jours et un grand trou à côté de moi. All right, all right, all right... D'abord une chose : pour tous les inquisiteurs à vue basse, les châteurs du culte de la personnalité, qui croient que TOUTES les superstars sont comme vous et moi (ah ! ah !), qu'il faut déboulonner toutes les statues, foutre en l'air chaque piédestal, même s'il a des racines à trois mètres sous terre, j'aimerais demander, pourquoi pas douze Morrison au lieu d'un ? Pourquoi ici et pas ailleurs ce pouvoir phénoménal d'incarnation, cette projection focale de tout ce qui grouille, jaillit, rampe ou explose à l'intérieur de nous ? Dieu (?) sait pourtant si ce genre d'allégorie ou de raccourci vivant devrait nous être précieux, car il nous économise de la salive et du temps. Qui d'autres porterait sur ses épaules des qualificatifs comme « sorcier rampant », « ange déchu », « King lizard » sans que des milliers de personnes n'en meurent pas de rire pour autant ? Il existait (existe) à tous les niveaux, les plus paradoxaux qui soient : mythique, humain, subconscient, moral, intellectuel. Tous ses gestes étaient symboliques et spontanés. Il était d'une théâtralité naturelle, d'une sauvagerie emphatique. Ange barbare (il faut bien en passer par là)

et voyou hypercivilisé, il se disait primitif, mais vivait sa propre décadence, célébrait l'Apocalypse et nous envoyait des bateaux de cristal, des nefs de fous et des motos-centaures pour le nouveau déluge et l'énorme défonce finale. Pas un de nous qui le voie ou se souvienne de lui de la même façon, mais pourtant il était évident. Pauvre Jim, il ne devait plus savoir où il en était. Appétit et dégoût. Force naturelle et élan à sa fin. Et puis il devait y avoir un type pas très heureux. Pourquoi est-ce qu'il l'aurait été, lui surtout ? Je SAIS que je dilue ma mauvaise littérature, mais est-ce une raison pour se taire ? Je ne parlerai jamais de moi en parlant de Morrison. Il aura les honneurs de la couverture — ce n'est pas à vous que j'en veux, c'est comme ça — « L.A. Woman » aura un disque d'or posthume et j'espère dans l'immédiat, que ça serve au moins à quelque chose, qu'il perdra cette étiquette grotesque de Mick Jagger américain. Mick Jagger est une illusion d'optique : sous certains angles il n'existe pas. Jim existait. La preuve c'est qu'il est mort. We must, go on one step more. Mais c'est tellement dur, Jim, de plus en plus dur maintenant. Très sincèrement à vous.

Maël Piaux,
1, boulevard Serrurier,
Paris-19^e.

Trop loin

Rien ne va plus. Rien ne va plus à R & F. Les bavardages les plus pessimistes circulent dans les couloirs : la pop ne subversive plus, l'underground est récupéré ! La moitié des fans pop sont des cons, et pour cette moitié l'autre est pire. Les festivals tombent à l'eau et il n'y en a pas assez pour faire pousser la révolution (avec qui ?) Tout est récupéré, votre bouquin en premier (ça rapporte hein ?), et puis il est récupéré par l'extrême gauche et l'action politique vaseuse. Elle-même récupérée par le gouvernement afin de faire monter son fascisme dans la « majorité silencieuse », les gauchistes s'y emploient activement, ils disent qu'ils y verront plus clair (pauvres cons !). Le fric est roi dans ce système (comme partout ailleurs) mais il est totalement anodin, c'est l'utilisation qu'on en fait qui peut tout pourrir ou tout reconstruire. Enfin, je dis des banalités, passons aux choses sérieuses : quelques lettres ou articles paraissent dans R & F depuis quelque temps qui disent tous à peu près ceci : la pop se dégonfle, se gomme, s'endort, bref, c'est la chienlit. L'offensive du country, du folk (incroyable) et des musiciens solistes dénote quoi ? Que des groupes sont fatigués (Dead), que le rock devenait de plus en plus mauvais, pour arriver au pire (je ne cite rien pour ne vexer personne). Que de mauvais

BULLETIN
D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à l'ancien tarif (France : 30 F Étranger : 40 F) pendant an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens (liste des n°s disponibles page 72) :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.



GRATUITEMENT
un super 33 T. "POP"
commenté par
PATRICK TOPALOFF

méthode audio visuelle SOLFÈGE ET GUITARE

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur
l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la
chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

SOLFÈGE. lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : **EFFETS SPÉCIAUX**

Chansons

**FOLK SONG . BEUES . RYTHM' BEUES . JAZZ
DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenço**

RECEVEZ

sans engagements, notre documentation complète et le
DISQUE ESSAI GRATUIT

DESTINATAIRE

LABAT EDITIONS NOUVELLES

7, rue Labat - 75 - PARIS 18^e (Service R E F)

Je possède ou ne possède pas de guitare

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque
ESSAI GRATUIT

Nom
Prénom Age
Profession
N° Rue
Ville N° du Dépt.

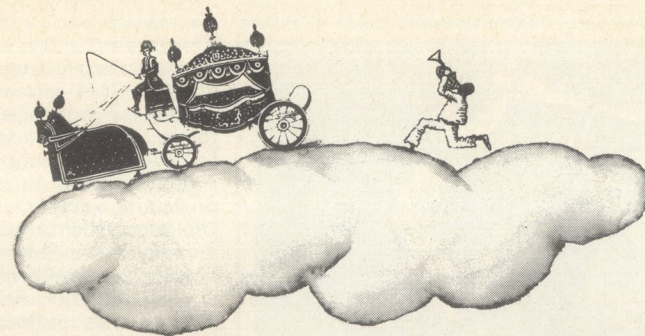
musiciens ont été idolâtrés, que les bons sont (volontairement) relégués dans l'ombre (Amon Düül et autres Red Noise). Enfin que le rock anglais ne vaut pas grand chose, que le rock français encore moins (qui plagie, copie, etc...). Cela me fait beaucoup de peine de dire que le Grateful Dead que je considérais comme le meilleur groupe du monde, dans « Anthem of Sun » (That's it for the one/Alligator) Aoxomoxoa (Mountain of the moon, Cosmic Charlie, What becomes...) et dans le prodigieux « Live » (Turn on your love light, Eleven) est tombé bien bas dans « Workingman's Dead » et « American Beauty ». Deux albums superbes, les meilleurs du genre, certes, mais où est cette prodigieuse folie du rock, cette extase de jouer des trois (quatre ?) premiers albums. Hélas ! Réécoutez ces disques, Paringaux, vous verrez ce que le Dead a perdu, Ungrateful Dead. Mais il n'y a pas de quoi se tirer une balle dans la tête, parce que Magma II est un chef-d'œuvre, le Soft s'envole très haut, comme l'Airplane, les Doors et Steppenwolf ragent et hurlent toujours plus fort et mieux, Pink Floyd nous reviendra peut-être comme Traffic ? Et puis surtout, par-dessus, voguant dans un mémorial dédié à Marilyn Monroe où se passe une étrange danse des lutins autour d'un yéti qui contemple le dieu Phallus, il y a ceux dont on ne parle jamais, sauf pour dire que leur matériel a brûlé ou que leurs albums sont de plus en plus géniaux et anti-commerciaux. Ils sont trop loin de tout le reste, un jour leur astronef rencontrera Kobaia le Starship, tonton Zappa et ses mamans. Et alors là... Non, je rêve. Pitié, ne serait-ce que quelques lignes sur Amon Düül II, avec une petite photo. Merci. Patrick Naegelen, Le stade, 83-Carqueiranne.

Grand Funk Power !

Je lis « Rock and Folk » depuis plus de deux ans et je le classe toujours parmi les meilleurs. Le lisant avec plaisir et en entier, j'ai vu qu'actuellement, Grand Funk Railroad est le groupe dont on parle de plus en plus. C'est déjà un bon point pour ce groupe qui soulève une très grande polémique et ne laisse personne indifférent.

Vous avez voulu le « démonter morceau par morceau pour le démystifier » (N° 49), je vais en faire de même avec vos articles sur lui pour défendre sa cause.

S' j'ai bien compris, vos articles à 99 % anti-G.F.R. lui reprochent de jouer des thèmes trop simples et ayant servi. De suite, un nouveau point pour Grand Funk : malgré les barrages élevés par les critiques (« c'est con, c'est truqué, (suite page 67)



55

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Pete Townshend (Who)	1		Jean-Pierre Leloir
R & F Actualités	3		
Auvers-sur-Oise	3	Yves Adrien	Jean-Pierre Leloir
Pop 2	7	Michel Marchon	Stephen
Festival de Spa	7	Lucien Nicolas	Ronald Labelle
Fous du Folk	9	Jacques Vassal	Reiser
Ange	11	Jacques Chabiron	Roger Habert
Festival de Loudéac	13	François Jouffa	François Jouffa
Cinéma	15	François Jouffa	
Bricoles	16	Philippe Paringaux	
Courrier	17		Gilbert Nencioli
	19		Lionel
Louis Armstrong	20	Alain Gerber	Oaki/Leloir
Aretha Franklin	22	Philippe Bas-Rabérin	Jean-Pierre Leloir
Devoirs de vacances	24	Alain Dister	Gilbert Nencioli
Grand Funk	26	Philippe Paringaux	Scoarnec/Leloir
Who	28	Bruno Ducourant	28 à 31 : Leloir ; 32 : Rancurel ; 33 : Ducourant
Magma	34	Yves Adrien	Jean-Pierre Leloir
Festival annulé	38	Philippe Kœchlin	Jean-Pierre Leloir ; Dessins : Gibo
Grateful Dead	44	Jacques Chabiron	Jean-Louis Ravoux
James Morrison	50	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Andy Warhol	53	Michel Maingois	Cramer (Zoom)
Disques	57		Alain Leray
Hit Parade	69		
Télégrammes	70	Jacques Chabiron	

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-82 et 71-37. Revue mensuelle. Numéro 55, août 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 17.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général : Jean Tronhot. Comité de rédaction Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



GRAND LOUIS

Satch est vivant...
Chut! N'entendez-vous rien?
Ces notes triomphantes
et ce rire d'ivoire,
cette voix brûlante..?

« Voyez, entendez — écrivait Leopold Sedar Senghor — le voilà qui lève sa trompette et en tire les grondements de la foudre, les cataractes de la tornade ou le murmure des sources ». Mais on regarde et on écoute, et il n'y a plus rien. Un grand silence pèse sur le monde du jazz. Satchmo, le roi Louis, s'en est allé voir là-haut si l'ange Gabriel, avec qui les copains, les poètes et les gosses d'Harlem l'avaient si souvent comparé, était capable d'atteindre le contre-sol avec autant d'aisance que lui. Il est parti par un jour brûlant. Le macadam d'Amérique cuisait et fondait au soleil, comme dans les meilleurs romans d'Amérique. Le verre et le béton se renvoyaient des mirages. Il est parti et il a rejoint, halleluyah! les verts pâturages du seigneur. « Accueille-le, Seigneur — ont chanté les grandes voix rocailleuses des ghettos noirs — car il a bien roulé sa bosse! »

C'est vrai, il avait bien roulé sa bosse, le roi Louis. Un peu météore, un peu touriste, un peu commis voyageur, il avait été, pendant près d'un demi-siècle, l'ambassadeur de la grande musique nègre. Un diplomate qui n'était pas à cheval sur le protocole, pour ça non! Plutôt débonnaire, plutôt brave bougre. Ce n'était pas sa faute: le terreau du vieux Sud, où l'on apprend aux Nègres à être bien polis et bien rigolos en les pendant un peu aux arbres, quand ils s'écartent du droit chemin, le terreau du vieux Sud lui collait encore aux talons. Il était né là-bas, Daniel-Louis Armstrong, le 4 juillet 1900, à la Nouvelle-Orléans. Ce qui fit dire à Boris Vian: « Louis Armstrong a visé juste: il est né en 1900, avec le jazz, et depuis, il a si bien travaillé que la situation s'est retournée: maintenant, on dit non sans raison, chez les amateurs, que c'est le jazz qui est né avec Louis ». Avec lui en effet, le jazz sortait de la réserve culturelle où il avait été parqué depuis sa naissance; il cessait d'être un accident, un exotisme dans l'histoire de la musique, pour devenir l'une de ses plus riches manifestations.

Dans la rue

Comme toujours avec les pauvres, tout avait commencé dans la rue. C'est dans la rue qu'il entendit les premiers orchestres de musique syncope, à l'occasion des défilés, des enterrements, ou du célèbre Mardi-Gras. C'est dans la rue qu'il forma avec d'autres gamins son premier groupe: un quar-

tette vocal qui s'accompagnait sur des instruments de fortune. Et c'est encore dans la rue que, le premier janvier 1913, il tira avec une vieille pétroire volée à son grand-père quelques joyeux coups de feu qui lui valurent, on ne sait pas trop pourquoi, d'être placé en maison de redressement pendant un an. L'établissement s'appelait le « Waif's Home For Coloured Boys ». Par miracle, on y traitait pas trop mal les jeunes détenus. Un surveillant s'aperçut même de son intérêt pour la musique et lui donna des cours de solfège, de clairon, puis de cornet. A sa libération, Louis put commencer de se mêler de temps à autre à des orchestres professionnels comme celui du trombone Kid Ory. Il gagnait sa vie comme marchand de charbon: avec sa petite charrette, il se rendait à Storyville, le quartier des plaisirs et livrait sa marchandise aux respectueuses. « C'était — a-t-il raconté — la seule façon qu'on avait, nous les gosses, d'entendre les grands champions de la musique « hot »: Freddie Keppard, Bunk Johnson, Manuel Perez, Buddy Petit, Papa Celestin et Joe Oliver, couronné roi du jazz après Buddy Bolden et qui devait devenir le maître puis, à partir de 1922, l'employeur d'Armstrong. Car c'était là que se créait, dans les bordels du quartier réservé, le jazz sauvage des premières heures, le jazz brutal, épicé, fauve, passionné, ivre. (On l'oublie trop souvent, il fut l'« underground music » de la première moitié du siècle — une musique de marginaux et d'hommes qui savaient dire non). Et « Pops », comme on le surnommait bientôt, après qu'il ait conquis Chicago, New York, l'Amérique tout entière et bientôt le monde, allait en devenir le rédempteur et le vivant symbole. Dès 1925, c'était fait: il avait définitivement fait basculer le jazz du côté des choses avec lesquelles l'avenir doit compter. Sans lui, il n'aurait peut-être été qu'une mode passagère, une passade folklorique à peine digne d'être citées dans les livres bien informés, à titre de parenthèse. Après lui, ceux qui parlaient encore de « musique de sauvages » et de « musique de casseroles » se condamnaient irrémédiablement au ridicule.

Un tube de métal

Si sa musique, aujourd'hui encore, parvient à bouleverser et à séduire ceux qui l'écoutent sans préjugés, c'est parce qu'elle se trouve elle-même en

perpétuel état d'émerveillement devant le monde et devant la vie. Ce sont d'impériales naïvetés que nous dévoile le bonhomme Armstrong, touchantes et graves comme des confidences, communicatives comme des éclats de rire... Son lyrisme naturel et généreux, ses dons physiques, la pureté de son phrasé et la netteté de son exécution, la majesté de son vibrato et les pouvoirs envoûtants de sa sonorité, l'une des plus radieuses, l'une des plus bouleversantes, l'une des plus humaines qu'un homme ait jamais tiré d'un tube de métal recourbé, tout cela a fait de lui, pour toute une génération de trompettistes, un insurpassable modèle. Il eut plus de disciples qu'aucun autre artiste, en quelque domaine que ce soit. Et ceux-là mêmes — Roy Eldridge, Dizzy Gillespie plus tard, Miles Davis — qui, les premiers, firent dissidence, se sont plus à lui rendre hommage. « Il représentait tout, ou presque, à lui seul, déclarera par exemple Gillespie. Prononcer son nom, c'est évoquer notre monde, sans phrases, et ce nom suffit. » Premier trompettiste, Louis fut aussi le premier chanteur de jazz. On a tout dit sur cette voix sereine, profonde et grommelieuse dont les défauts (au regard des critères classiques) font justement le prix. Louis n'avait jamais appris à chanter. Il lui suffisait de se mettre tout entier dans son chant. Déjà, sa parole était musique: les rythmes, les timbres, les sonorités, les architectures, l'irremplaçable chaleur du jazz étaient présentes dans la moindre de ses phrases. L'un des plus parfaits qui fussent, son art était aussi l'un des plus naturels. Il chantait n'importe quoi — chou-ba-di-boop-poo-dah — mais, quand il voulait, il savait aussi ce qu'il disait. Par exemple lorsqu'il détaillait « Black and Blue », cette chanson où il est dit: « My only sin is in my skin » — mon seul péché est dans ma peau. Et lorsqu'il fut trop malade et trop las pour souffler encore dans sa trompette, il continua de chanter, plus merveilleusement que jamais, comme s'il avait voulu rassembler en cet unique aspect la totalité de son génie.

Satch lives!

Et maintenant, Louis a rangé sa trompette. Pendant que le batteur empile son matériel dans les grandes valises cylindriques, on coupe les micros et l'on éteint les lumières de scène. Dans cette pénombre apaisante, et cruelle puisqu'elle

arrache aux bateleurs et aux musiciens nègres le masque hilare du funambule, Louis tâte sa lèvres blessée par la pression de l'embouchure, allume une cigarette et laisse son regard errer sur les rangées de fauteuils vides. C'était un beau concert. C'était une belle musique. C'était une belle vie, yeah! man, et bien remplie... Vous pouvez éteindre toutes les lumières, maintenant, et nous pouvons rentrer dans le noir — un peu plus seuls puisque Louis nous a quittés. Mais nous a-t-il vraiment quittés? Avec un bout de craie, un gamin a tracé sur le mur d'une maison de redressement, à New Orleans, une petite phrase: « Satch Lives »: Satch est vivant.

Satch est vivant... Chut! n'entendez-vous rien? Ces notes qui montent, triomphantes, à l'assaut de la beauté, et ce rire d'ivoire, et la tendresse grailonneuse de cette voix brûlante... Ne dirait-on pas...? Chut! « Voyez, écoutez, le voilà qui lève sa trompette et en tire les grondements de la foudre, les cataractes de la tornade ou le murmure des sources... » Lui, Satchmo, Pops, notre homme, — un peu de notre âme, un peu de notre jour et de notre nuit, un peu de notre tumulte et de notre silence. — ALAIN GERBER.



De façon moins tapageuse qu'à la première heure du succès mondial de James Brown, on proclame actuellement le renouveau du rhythm'n'blues. A l'appui de cette déclaration, les noms d'Isaac Hayes, des Jackson Five, de Donny Hathaway, voire de Jerry Butler dont la carrière connaît depuis quelque deux ans une phase de redressement. S'il est tentant, devant leur seul nombre, d'adhérer à l'idée d'une « renaissance », le tort serait toutefois de refuser son attention aux artistes de la vague précédente, dont l'audition permet justement de mesurer ce en quoi d'autres ont pu les supplanter. Le récent passage d'Aretha Franklin à Paris nous en donne l'occasion.

Sur le plan de la présentation, la nature de son show relève d'un certain conformisme. Première partie consacrée à une mise en condition du public que l'orchestre assume sans la vedette, promise au terme de ce préambule. Le principe reste en vigueur dans divers spectacles illustrant le même domaine musical, et ne constitue pas en soi un inconvénient majeur : Ray Charles a pu y succomber pour des raisons qui ne tiennent du reste peut-être pas qu'à cela, Ike et Tina Turner en tirent le meilleur parti et réaffirment ses vertus fondamentales quant à « l'entertainment ». Des formules moins rigides sont possibles, bien sûr, et par exemple celle d'un regroupement de plusieurs artistes, comme ce fut le cas avec les troupes de chez Tamla Motown et Stax voici quelques années. Mais pour la plupart, les tournées organisées à l'intention de l'Europe ne ressemblent guère à celles qui se déroulent aux États-Unis, et l'on doit compter avec cet état de fait. King Curtis et les King Pins (Truman Thomas : orgue ; Gerry Jemmott : chant, basse ; Danny Moore : trompette ; Cornell Dupree : guitare ; Bernard « Pretty » Purdie : batterie ; K. Curtis : sax ténor, alto, soprano et chant) forment un ensemble dont la cohésion ne saurait être contestée, certes, mais qui montre précisément quelque peine à offrir



King Curtis

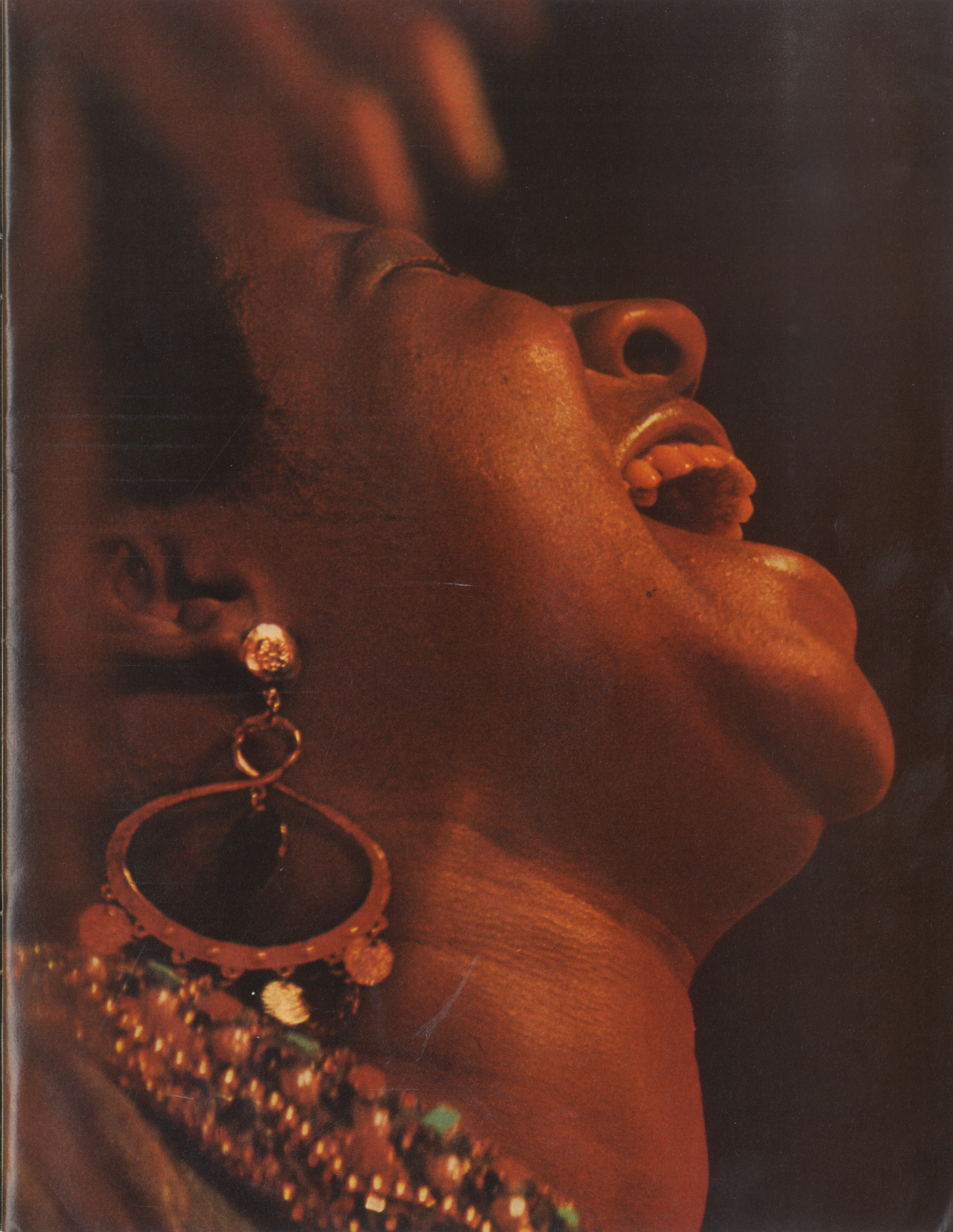
d'avantage de lui-même. La position de leader n'inspire pas à Curtis une attitude très originale : saxophoniste imbu d'un savoir-faire de spécialiste qui le pousse à l'ostentation « digne » des musiciens parvenus, il en vient à faire oublier l'importance qu'on est en devoir de lui reconnaître d'un point de vue historique ; ce n'est qu'en accompagnateur qu'il se rachète, et même alors son inspiration semble-t-elle plus limitée que par le passé — comme s'il choisissait au gré

LA REINE AFRICAINE

du moment dans une collection de phrases instrumentales toutes faites. Cela n'entraîne, cependant, aucune limitation notable pour Aretha Franklin, qui ne manque pas d'autorité musicale et, en outre, sait s'accommoder d'un certain polissage orchestral. (La présence à ses côtés du chœur des Sweethearts Of Soul lui étant néanmoins d'un précieux secours). Sa longue expérience de la scène lui permet d'étendre son prestige au-delà des aspects un peu clinquants de son répertoire le plus neuf ; à ce niveau, ce sont d'ailleurs les premiers morceaux qu'elle grava chez Atlantic (« Natural woman », « Respect », « Dr Feelgood ») qui la présentent sous son meilleur jour, animée d'une urgence que seule autorise une pleine scierce de l'intensité vocale. Plus directement que Nina Simone, plus authentiquement qu'une Roberta Flack en qui certains ont vu trop vite sa « rivale », Aretha communique à son auditoire le sentiment essentiel qu'en regard des rapports humains, peu de choses ont un poids réel. A cet égard, il est significatif de voir s'agrandir la proportion de spectateurs noirs — africains ou américains — lors des concerts de Sly Stone, de James Brown ou d'Aretha Franklin. A la différence des deux premiers, la chanteuse reste attachée aux formes premières du blues et du gospel, qui réapparaissent par intermittence dans son style avec une force que la proximité d'une pièce plus légère, « Say a little prayer » par exemple, ne fait qu'accroître :

« Oh, listen to the blues, to the blues and what they're sayin' Oh, they tell me, they tell me that life is just an empty scene, Older than the oldest broken hearts, newer than the newest broken dreams ».

— PHILIPPE BAS-RABÉRIN.



DEVOIRS DE VACANCES

En ce moment, à Hérouville, dans l'Oise, le Gong termine son album « Camembert électrique ». Ensuite, il ira se produire gratuitement pendant plusieurs semaines dans une commune de la région parisienne. Gratuitement, vous dis-je. Mais alors qui paie, me rétorquez-vous. Sur quoi je vous réponds : « La mu-ni-ci-pa-li-té ». Voilà, c'est très simple. En principe, chaque Commune entretient une personne chargée des affaires culturelles. Ça ne se remarque pas toujours, surtout à Paris — ou à Tours — mais elle existe, elle est là. Elle a des crédits. Elle est parfois jeune, porte cheveux longs et barbe, aime la musique pop et voudrait bien en faire profiter ses concitoyens. De son côté, le conseil municipal est particulièrement désireux de plaire à ses administrés. La fête de la rosière qu'on célébrait jusqu'à l'an dernier n'attirait plus grand monde. Au kiosque du coin Rock et Folk se vend mieux que la Veillée des Chaumières. Là-dessus, notre attaché culturel démontre qu'un bon groupe de pop music coûte moins cher que l'élection de Miss Camembert et rassemble plus de monde. Alors, il y en a qui ont compris, mais oui, et ont inscrit notre musique au programme des festivités pour cette saison. Gentilly, en septembre, accueillera le Gong et lui

permettra de se produire où bon lui semblera : places publiques, cours d'écoles, salles des fêtes. Avec un maximum de concerts en plein air.

En principe, de telles actions doivent se produire partout. Il suffit peut-être que les administrés des communes intéressées — dont vous êtes — en fassent la demande auprès de leur chargé des affaires culturelles local. Cet été, il y a des tas de bons groupes qui ne demandent pas mieux que de jouer au grand air.

Certains ont carrément pris eux-mêmes l'initiative, tel le Cohelmec, à Paris. Il joue dans les kiosques à musique de la capitale. La chose ne devrait rien avoir d'extraordinaire. Un kiosque à musique, c'est fait pour qu'on y joue de la musique. Alors pourquoi ne voit-on pas d'avantage de folk-singers, free-jazzmen, pop artistes divers égayer nos jardins publics ? Paris n'est-il qu'un triste Pepperland ? C'eût été difficile à croire samedi dernier au square du Temple : le Cohelmec jouait, et tout le monde était parfaitement heureux, les enfants, les vieilles dames, les officiers en retraite et les freaks du coin. Le gardien du square souriait avec béatitude : personne ne cassait de chaises, ni n'arrachait les fleurs des parterres. La musique était très contente de se promener dans

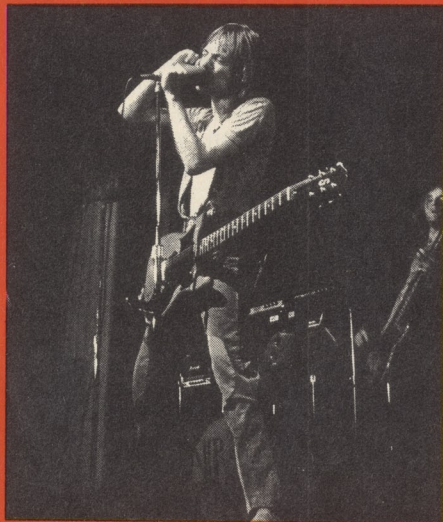
l'air. Oh, chez nous, cela paraît extraordinaire de jouer dans la nature. Pourtant, c'est chose fort courante dans la plupart des pays du monde. A Stockholm, tous les jours, des groupes pop se produisent dans l'un des parcs de la ville. Aux frais d'icelle. A Lenigrad, de petits orchestres jouent sous les ombrages, dans les jardins du Palais d'Été. A New York, Washington Square est plein de chanteurs et de guitaristes, et les rues de Harlem sont animées par les magasins qui diffusent de la soul-music toute la journée. A Londres chaque week-end, Black-Hill Enterprises organise des concerts gratuits, avec l'appui financier des grandes compagnies de disques. Etc... Etc... En France ? C'est peut-être aux musiciens eux-mêmes qu'il appartient de faire l'effort de rechercher les occasions de prendre leur pied tranquillement, au grand air. Et à ceux qui veulent en profiter de les aider sur un plan local, en leur facilitant les conditions de passage.

Enfin, et tant qu'on y est, ne pas se limiter à la musique, mais explorer tous les domaines, théâtre, light-show, cinéma. Ah ! on trouvera bien le moyen de faire revivre partout cet esprit qui était né spontanément aux Halles de Baltard. — ALAIN DISTER.

PETIT FUNK

Vous souvenez-vous de Steve Marriott ? Le petit chanteur des petits Small Faces. C'était plus qu'un bon groupe, les Faces, certainement l'un des très importants (influent) de l'histoire de la pop anglaise. On ne se souvient plus d'eux, généralement, que comme de minets frénétiques qui fabriquaient pendant deux ans ou trois des tubes à la chaîne et faisaient se pâmer les petites filles à chaque fois qu'ils apparaissaient sur une scène. Ils étaient beaucoup plus que cela, pourtant, comme en témoigne un disque assez étonnant, importé en son temps par Pathé Marconi et intitulé « The Autumn Stone » (Immediate. Si vous le rencontrez...). Double-album témoin d'une époque qui fut la plus heureuse et la plus féconde de la jeune musique britannique, consacré entièrement aux Small Faces qui furent une bonne illustration de cet épisode. Le rock and roll américain devenait sous les doigts anglais quelque chose de totalement différent, plus habile et outrageusement sophistiqué sans pour autant perdre de son indispensable virulence. Les Small Faces, issus, comme les Who ou les Kinks, du courant Mod qui ravageait alors l'Angleterre, durèrent moins longtemps que les deux groupes précités ; grisés par leurs succès fracassants puis affolés par leurs premiers semi-échecs, ils se dépêchèrent de se séparer. Leur leader, Steve Marriott, estimait sans doute qu'il n'avait rien à perdre dans cette affaire puisqu'il était les Faces pour une large part. Compositeur, instrumentiste, chanteur, il possédait tous les atouts pour réussir une carrière sans le groupe. C'était ignorer ce subtil équilibre des compétences musicales et surtout des affinités humaines qui entre pour une part extrêmement importante dans la réussite d'une formation. Il s'est vite avéré, malheureusement, que si Steve Marriott et les Small Faces étaient grands, Steve Marriott sans les Faces est médiocre et les Faces sans Steve Marriott sont simplement moyens. Ni Humble Pie ni les Faces de Rod Stewart (qui n'a rien à voir là-dedans, lui qui enregistre de si bons albums sous son propre nom) ne sont un seul instant comparables aux Small Faces. Dommage. Car le public a perdu dans l'histoire un excellent groupe, et il n'y en a pas des millions... Ce fut un Musicorama d'une effrayante médiocrité. Des mauvais groupes, on en a déjà vu beaucoup, mais on s'arrangeait toujours pour repêcher par-ci par-là un petit moment agréable, pour tirer quelques conclusions « générales ». Ce

soir-là, à l'Olympia, il n'y eut aucun moment agréable. Pas un seul. Quant aux conclusions, elles sont plutôt désespérantes. Humble Pie a déjà enregistré quatre albums, dont aucun n'est réussi. On peut, cependant, repérer en cherchant bien quelques bons moments dans ces quatre ronds de cire, bons moments généralement dus à Steve Marriott. On pouvait donc espérer que le groupe offrirait sur scène quelques-uns de ces fragments de bonne musique, et que la soirée ne serait pas entièrement perdue. Vain espoir, anéanti par Steve Marriott lui-même, qui reconnut d'emblée que ses copains et lui étaient là pour chauffer



Steve Marriott (Humble Pie)

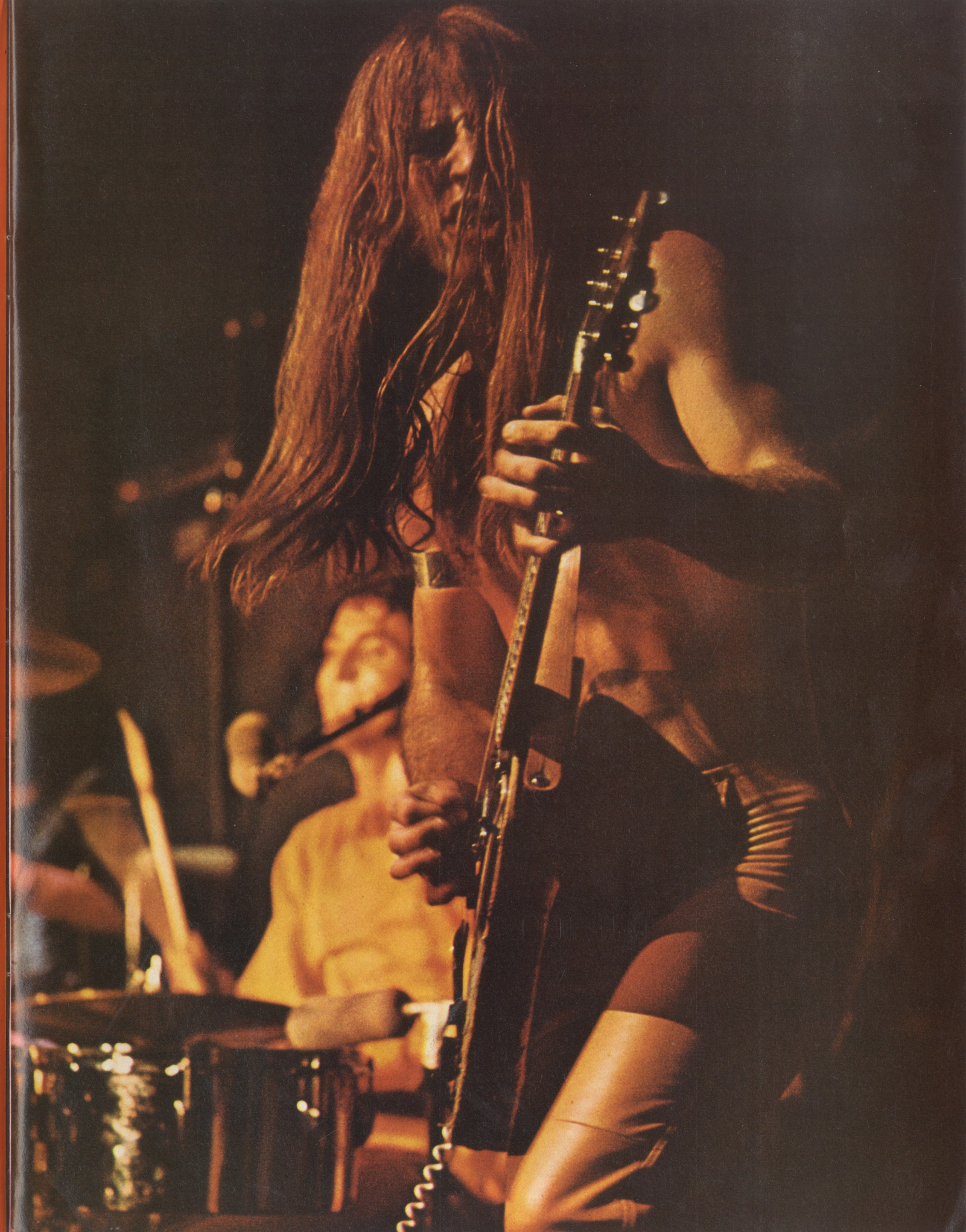
la salle et qu'ils allaient jouer du « bon rock bien excitant », et que « tout le monde allait taper dans ses mains et avoir du bon temps ». Il y avait déjà de quoi s'inquiéter. Humble Pie n'est pas autre chose que le faire-valoir de Grand Funk et choisit son répertoire de scène en fonction de ce rôle peu brillant. Hard-rock à tout va, donc, et pas du meilleur. Steve Marriott et Peter Frampton ne sont pas des musiciens de hard-rock, c'est aussi simple que cela. Il ne suffit pas, pour jouer cette musique particulière de régler les amplis au maximum de leur puissance et de hurler dans les micros, le visage crispé par une souffrance intolérable : il faut préparer son coup avec énormément de minutie et avoir l'intelligence suffisante pour atteindre à l'efficacité maximum. Le hard-rock réussi, celui de Led Zeppelin par exemple, ne laisse absolument rien au hasard, ne souffre aucun à-peu-près,

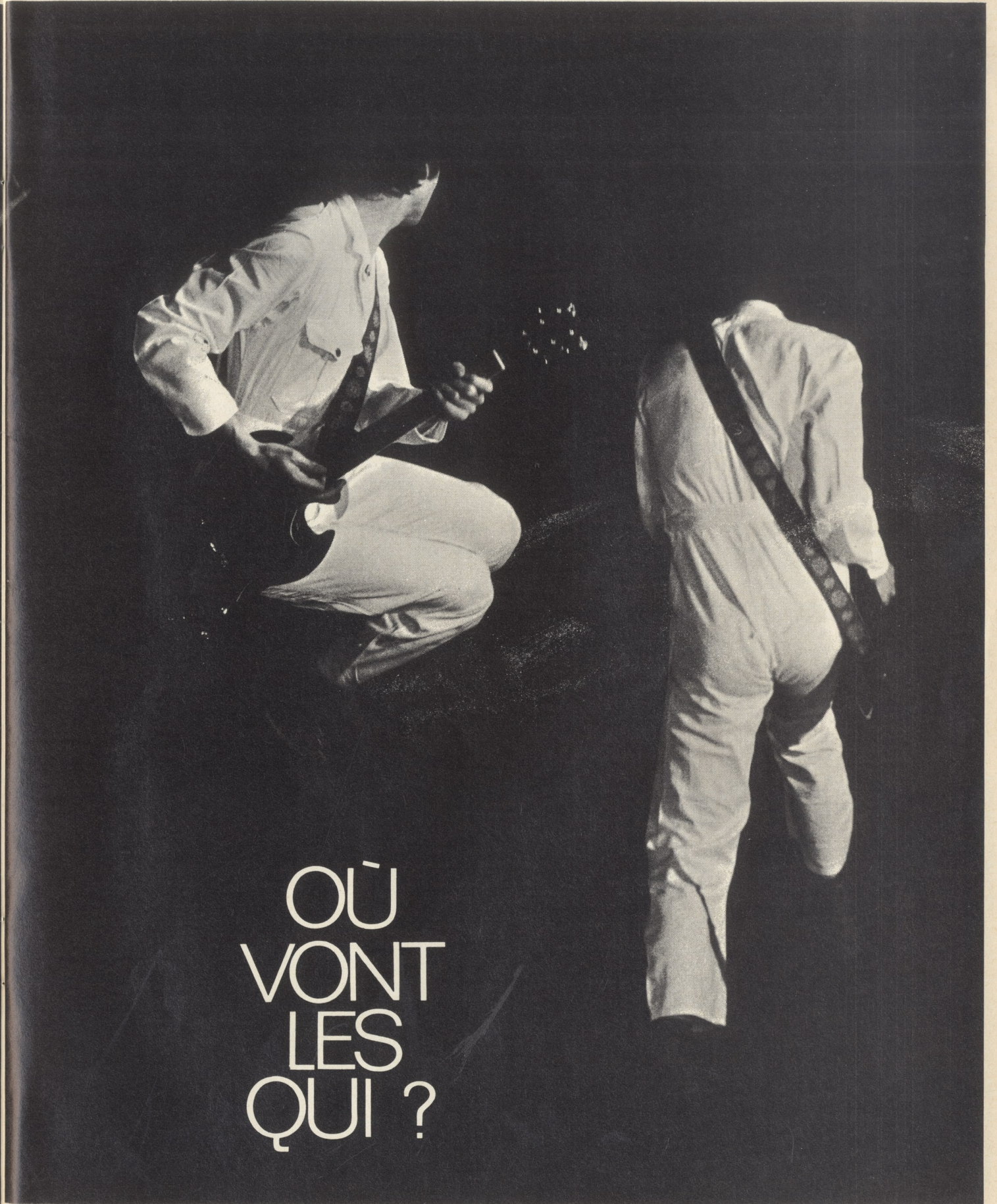
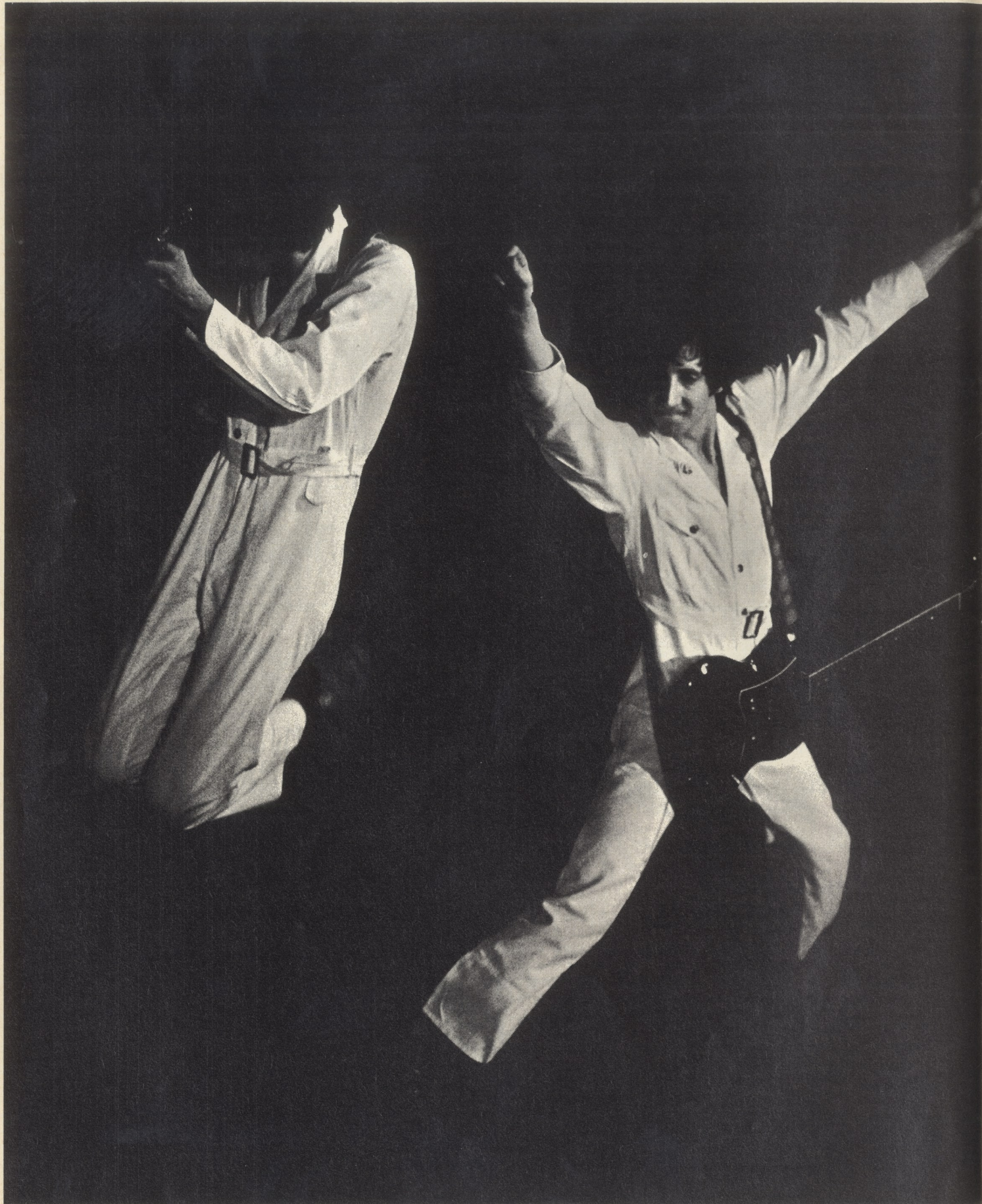
dose ses effets avec beaucoup d'habileté et sait utiliser avec énormément d'à-propos le vieux cycle tension-détente. Humble Pie, comme Grand Funk d'ailleurs, a choisi la saturation sonore du début à la fin ; on démarre au maximum de puissance et on tient une heure comme ça. C'est, d'un simple point de vue tactique, une erreur considérable, l'ennui s'installant rapidement chez le spectateur. Sans parler du malaise purement physique occasionné par l'effrayant volume sonore.

Humble Pie est en pleine confusion, et sa musique est le reflet grotesque de cette confusion. Peter Frampton est un guitariste médiocre. Steve Marriott en est un autre. La section rythmique souffre d'un manque considérable d'organisation. Le répertoire de scène est pratiquement nul (et, quand le groupe s'attaque à « Alleluia I love her so », on ne peut que penser à Ray Charles et rire). Seul surnage le talent de chanteur de Marriott, mais si mal employé que c'en est une pitié. Enfin, il est seul responsable de ce qui lui arrive.

Grand Funk, lui, est au-delà du grotesque. Parce que cette extraordinaire médiocrité qui est sienne est réellement inquiétante, tant elle soulève d'enthousiasmes, et en fait véritablement un cas. D'un point de vue strictement musical, on ne fut pas déçu : ce fut exactement ce que l'on attendait, et l'on n'attendait rien. Grand Funk n'a même pas un fantôme de Steve Marriott en son sein. Mark Farner et ses compagnons sont de très mauvais musiciens, le batteur détenant le record, et de loin, qui, sans le moindre complexe, joua un solo de dix minutes qui aurait fait rougir de honte un débutant. Tout est artifice dans la musique de Grand Funk, nullité flagrante que l'on tente de dissimuler derrière une puissance sonore insoutenable ; les notes ne sont plus audibles, seuls subsistent les harmoniques, noyées. Désolant fatras, froideur totale, inhumaine. Musique de robots mal réglés. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de continuer cet article plus longtemps : les amateurs de Grand Funk, ceux qui clamaient leur enthousiasme (on n'ose pas appeler cela joie ou même plaisir), ce soir-là, n'y trouveraient que quelques motifs de plus d'indignation, les autres ne sont pas intéressés et ne comprendraient pas que l'on consacre trop de pages à des gens qui, à en croire celui qui écrit, n'en valent pas une. Laissons de l'espace à ceux qui parlent du Dead ou des Who... — PHILIPPE PARINGAUX.

Mark Farner (Grand Funk), le 28 juin à l'Olympia





OÙ
VONT
LES
QUI ?

« You can have a magic bus for one hundred english pounds ; too much... » Délire insensé et diabolique, montagne de notes et de vibrations, monstre inébranlable : the WHO. Très durs, très chers, très trop : the WHO ; quatre diables d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui, the WHO toujours, the WHO encore. WHO-hommes, WHO-musique, WHO-spectacle, WHO-tout. Les images peuvent se succéder ainsi, des lignes durant, sans que rien vienne rappeler la réalité des mots et du temps. « Sick-ness will surely take the mind/Where minds can't usually go/Come on the amazing journey/And learn all you should know ».

Décibels gloutons

Tout, dans la musique des Who, est transparence, éclats de lumière, jeu d'étincelles, éblouissement. Rien n'est grâce et chaque mouvement est fluide d'acier. Musique réseau de virages, détails massifs, sorte de labyrinthe d'explosions, l'expression des Who paraît s'inscrire dans les lois mouvantes d'une force nouvelle. Guitare-masse, batterie-mitrailleuse, tout est piège et puissance. Parfois, timide et fugace s'installe pour l'espace d'un instant la douceur duvetueuse d'un passage léger... See me, feel me, touch me, hear me... Des entrailles de Who monte une incantation indistincte, comme une informe purée de sons dans laquelle on aurait mixturé une multitude de plaintes et d'éclats, plus forts les uns que les autres, et où les décibels gloutons, ancêtres de ceux de Grand Funk, tiennent chacun pour cible. Alors on est atteint, et l'on se surprend à apprécier. Show parfait et inquiétant par la minutie de sa construction, un spectacle des

Who comble les yeux et les oreilles avec une espèce d'insistance mystérieuse, doublée d'envoûtement. Des cercles décrits par la main droite de Townshend à ceux produits par le sorcier Daltrey, il n'est jamais possible de quitter le jeu. Tout est trop bien calculé. Groupe maudit que jamais le public n'a voulu admirer à sa juste valeur, du « pop'art » mod au rock-opera, les Who n'ont cessé un seul instant de violer leur public ; seulement voilà, on ne viole pas une putain... People try to put us down...

Depuis huit ans

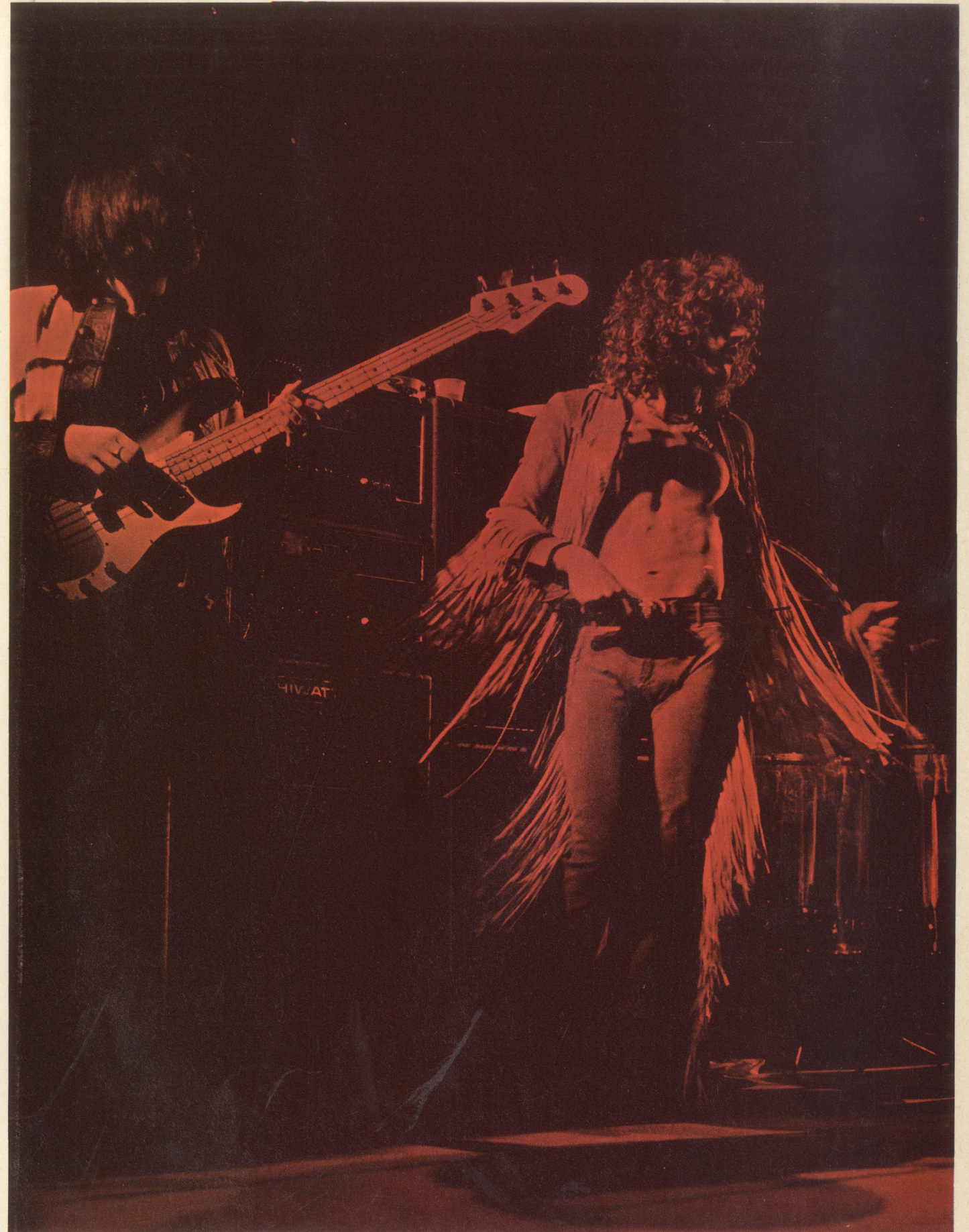
Soliste et élément majeur du groupe, Pete Townshend en est aussi le moteur. C'est sur lui que semble reposer chaque impulsion ou chaque démarche. Non pas qu'il soit en fait le leader, comme pourrait le laisser supposer son rôle même de soliste, mais plus exactement le technicien, le tacticien. Who, comme beaucoup d'autres groupes, est une machine énorme mais discrète à qui il faut plus qu'un ou deux managers pour tourner bien rond. Ce travail de surveillance permanente, c'est bel et bien Peter qui semble l'effectuer. De plus, par sa particularité unique dans le genre de n'avoir jamais modifié la composition de ses musiciens, Who se doit désormais de ne rien changer à l'esprit qui anime l'ensemble. Il n'y a jamais eu il n'y aura jamais, au regard du groupe entier, un musicien mis plus en valeur qu'un autre ; il est curieux de constater avec quelle facilité ils sont parvenus à éviter le piège du vedettariat individuel, à fortiori avec des éléments comme Townshend et Moon, dont les qualités respectives leur auraient certainement

permis de voler de leurs propres ailes. Enfin, et paradoxalement, Who est parmi les groupes les plus hétéroclites de la scène anglaise : d'une part on trouve la folie réfléchie de Townshend et d'Entwistle, et de l'autre la folie furieuse de Moon et de Daltrey. D'une manière logique, de structure de groupe : basse/batterie, guitare/chant, l'on s'aperçoit de ce qui fait peut-être la véritable force des Who : une étroite complémentarité. Ainsi équilibrée, la machine peut tourner au meilleur d'elle-même ; c'est ce qu'elle fait depuis huit ans, merci pour elle. Anyhow, anyway, anywhere... Bourreau des guitares, ces guitares qu'il torture et donne parfois en pâture au parterre avide et soumis, Townshend déchaine et déchire. « Aux États-Unis, un type me donnait des guitares uniquement pour que je les casse ». (Pete Townshend, oct. 67.) Violence ? Influences ? « Nous avons été beaucoup influencés, et nous ne le cachons pas. J'ai personnellement été très influencé par « Satisfaction » et « The Last Time », et beaucoup plus que par n'importe quel disque des Beatles ; je suis loin d'accuser tel ou tel groupe d'avoir été très influencé par les Who. Dieu sait pourtant si certains d'entre eux sont en vogue. Peu m'importe que tel ou tel chanteur parodie involontairement Roger Daltrey, chacun peut et doit être influencé. Ainsi, lorsque nous avons débuté avec nos idées toutes fraîches, musicales et vestimentaires (pop art), il nous aurait été impossible de commencer à confectionner des vestes taillées dans le drapeau anglais. Quelqu'un d'autre l'a fait et a gagné beaucoup d'argent ; notre influence lui aura été bénéfique. Rien ne se perd, rien ne se crée, en quelque sorte. » (Pete Townshend.)

Raquel Welch

On a beaucoup parlé des Who se détestant entre eux, des Who gagmem... et l'on n'a pas eu tort. Y aura-t-il bientôt un nouvel album des Who ? Keith Moon : « Nous sommes en train d'y travailler. » John Entwistle : « Oui, c'est un album de photos. » Non, je pense que c'est un disque. Ne faites-vous pas de disques ? Keith Moon : « Non, nous ne faisons pas de disques. Nous sommes un groupe de joueurs de tennis professionnels. » Bon, alors parlez-moi de tennis... Keith Moon : « Mais nous ne jouons jamais au tennis. » Cet album est-il différent du précédent ? Keith Moon : « C'est-à-dire que nous avons essayé de ressortir le même album, avec les mêmes chansons, mais les gens râlent... » Quels sont les batteurs que vous aimez ? Keith Moon : « Ginger « Twins » Baker,

Keith Moon



John Entwistle et Roger Daltrey.



Les Who en 1965 : Roger Daltrey, Keith Moon, Pete Townshend, John Entwistle.

Buddy Rich et beaucoup d'autres... mais Sophia Loren et Raquel Welch sont mes préférés. »

J. Entwistle : « Oui, ce sont de très mauvais batteurs, mais elles ont un jeu de scène formidable ». (Propos recueillis par Hervé Muller, « Best ».)

Keith Moon, démon et merveille ; Keith Moon, dynamite et tireur d'élite ; Keith Moon, le batteur pas comme les autres, celui qui convainc et qui fait peur, l'artilleur de classe. Moon l'ancien fermier spécialisé dans la traite des vaches, Moon l'incarnation du diable. Retour à l'état sauvage, machine sans pudeur, il explose et fait exploser ; c'est l'extase, le grain de folie, l'impulsion génératrice, la baguette qui tue. Complexe et sagace, c'est aussi la mise en accusation du verbiage, le procès de l'établi, l'assassinat des digressions : la grosse et grande bouffée d'air frais entre deux tranches de jouissance. Perché derrière sa double batterie transparente, construite spécialement pour lui par Drumtown de Kansas City (1 500 Livres Sterling...), Moon joue autant qu'il frappe et impressionne : vite, fort et beaucoup, très vite, très fort et souvent plus que tout cela. Les coups tombent, précis et pensés, et l'auditeur, très rapidement, se sent pris au piège. Les baguettes s'envolent légères et meurtrières, et le spectateur se surprend à apprécier le piège.

Timide

Bassiste discret comme il en fourmille, John Entwistle a vingt-sept ans ; il aime Lennon et McCartney, ainsi que les Everly Brothers. Aussi discrète que lui, la petite histoire n'en dit pas plus. Figure de pierre, John est, comme dans bon nombre d'autres groupes, l'élément mystérieux. Entwistle, c'est un peu le Bill Wyman des Who. Ancien employé

de bureau, il est celui qui ne fera jamais le moindre éclat, le moindre écart. Timide, il est aussi celui qui, sur scène, se tient dans le coin le plus sombre. John, il fait penser à l'étudiant emprunté, nouveau dans sa classe, pour qui le plus petit geste paraît risqué et voué à la réprimande. S'il est discret, John n'en est pas moins efficace, et son premier enregistrement en solo tenterait à prouver l'existence chez lui d'un désir de mieux ; désir d'autant plus notable que ce premier album marque aussi un pas dans la carrière même des Who. C'est en effet la première fois dans l'histoire du groupe qu'un élément se dégage de l'ensemble pour goûter un instant les fastes ou les déboires de la carrière de soliste.

Mais John demeure John Entwistle « du groupe the Who », et il semble bien improbable d'assister un jour à un « Who split », quand bien même pareille décision ne serait pas sans créer un certain bouleversement dans la musique pop tout entière. D'un autre côté, il resterait à savoir si Moon sans les Who demeurerait réellement Moon, de même pour Townshend ou Daltrey, moins pour Entwistle. Depuis leurs débuts, en 1963, époque où ils se nommaient encore les High Numbers, aucune modification de personnel n'est survenue dans la composition du groupe, c'est l'unique trait dans lequel personne ne les a imité.

Des tubes ?

Décembre 65 : « My Generation » ; mars 66 : « Substitute » ; septembre 66 : « I'm a Boy » ; décembre 66 : « Happy Jack ».

Tommy

Les faits d'éclat des Who ne sont guère nombreux : le premier, celui-là même qui les fit connaître, fut d'ordre vesti-

mentaire (groupe mod, style pop'art) et matériel (destruction quasi systématique des amplis) ; c'est l'époque de leur passage à la Locomotive, devant 1 800 personnes, le 13 novembre 1965. En même temps sort leur premier 30 cm, avec « My Generation », « La la la lies », « Please, please, please » et « I'm a man ». En Angleterre, « My Generation » est classé n° 7 au Top 10, n° 4 au Top 100 en France. Deuxième éclat, l'année qui les verra triompher à Monterey : leur appui aux Rolling Stones. Le 27 juin, condamnés pour usage de drogue, Mick Jagger et Keith Richard voient l'opinion publique s'indigner de la peine infligée : Keith, un an de prison ferme, Mick, trois mois. Le soir même, les Who décident d'enregistrer « The Last Time » et « Under my Thumb », composés par Mick et Keith. L'enregistrement s'effectuera sans John, alors en pleine lune de miel, et c'est Pete qui, en re-recording, jouera la partie de la basse. Le lendemain le disque est en vente chez la plupart des disquaires de la capitale. Troisième étape : « Tommy », rock-opéra composé en majeure partie par Pete Townshend, et que le public parisien a pu applaudir voilà deux ans. Conscieusement élaboré, Tommy marque une étape très importante dans la carrière du groupe. Depuis longtemps déjà, Pete souhaitait composer et enregistrer un opéra. L'idée en elle-même n'est pas très nouvelle si l'on en juge par « A quick one while he's away », opéra miniature à trois personnages, qui remonte à 1966. L'avenir des Who demeurera, qu'on le veuille ou non, une éternelle ligne droite, sûre et puissante, dont la régularité n'interdit pas d'attendre l'explosion la plus folle. Prochain LP : septembre, le suivant : décembre. D'ici là, y'a toujours le nouveau 45 t. Listening to you, I get the music... — BRUNO DUCOURANT.

Les Who en 1968



UN GROUPE D'AILLEURS



TEXTE RÊVÉ PAR ADRIEN DANS LA NUIT DU 12 AU 13 JUILLET 1971... et plus particulièrement destiné à ceux qui n'ont pas encore compris que Magma était le meilleur groupe de ce système solaire.

1) A tous les rêveurs passés, présents... et à venir.

Par une lucarne ouvrant sa petite gueule affamée de lumière vers l'immensité glacée du Ciel, l'aube grisâtre prenait lentement possession de la pièce sans âme dans laquelle se terminait un trip qui s'était avéré fort éprouvant pour ses participants. L'ombre était peu à peu délogée de chacun des recoins où elle s'était imaginée pouvoir se réfugier et une fille pleurait de ne plus voir (« Something is happening here, and you don't know what it is... ») le visage de celui qui fit fortune en giflant l'Amérique se détacher sur les milliers de kilomètres de pylônes télégraphiques baignés de rosée.

« Aux fourmis-souvenirs
Qui font parfois frémir
Les murs roses et noirs
Et nus de ma mémoire... »
Le mauvais poète baudelairien s'était soudainement arrêté, prenant conscience que la peau blanche et parfumée de la femme blonde à laquelle il dédiait sa douleur bien ordonnée n'était plus en répit que pour quelques cinquante années: dans un rire déchiré de sanglots de dégoût, il se jura tout à coup, chassant de son esprit l'image de la charogne putréfiée que serait dans cinquante années la peau blanche et parfumée de la femme blonde (et maintenant presque enterrée) à laquelle il avait dédié sa douleur bien ordonnée, de ne plus jamais aimer.

Dans cette pièce où gisaient effondrés quelques grands clowns tristes de l'underground parisien, un jeune homme à cheveux plus longs que les autres se morfondait, lassé par la sarabande que dansaient autour de lui les pantins et les putains « psychédéliques »; le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic (ainsi s'appelait le jeune homme à cheveux plus longs que les autres) voyait décroître son énergie qui n'était déjà plus que le vain mot qu'utilisent parfois pour se faire remarquer les freaks sans imagination; il évoqua certaines images susceptibles de le ramener vers la pulsion originelle... Les immenses cités de pierre qu'H. P. Lovecraft avait imaginées au-delà de l'Au-Delà polaire; la tâche rousse de cet écureuil trempé de soleil et de pluie le fixant étrangement dans les yeux (et dans le cœur)

l'après-midi d'avril où l'orage avait agressé la forêt; la nuit pendant laquelle, lors d'un trip aquatique, le gentil visage de Christelle s'était rapidement décomposé en une abominable outre suintante. Mais rien de tout cela ne pouvait arriver à le libérer de la torpeur qui le tenait cloué à ce vieux fauteuil de cuir; il repassa longtemps dans son esprit les instantanés démoniaques ou merveilleux de ses expéditions vers ce qui avait jadis été l'Inconnu mais il dut bien se rendre à l'évidence qu'il était prisonnier de l'apathie régnant parmi les ombres censées constituer son entourage... LA TRAGÉDIE DES SOLITUDES PARALLÈLES, pensa-t-il un instant, en refusant de caresser le pied qu'avait posé sur l'accoudoir du fauteuil, EleKtric Prune, une fillette de douze ans très, très envahissante; c'est à ce moment qu'il s'aperçut qu'un sang plus vif battait à ses tempes: loin dans sa tête, un rythme sourd avait pris naissance et s'amplifiait de seconde en seconde... C'était un roulement sauvage, comme celui d'une armée en marche, entrecoupé de rafales de cuivres cinglantes et de cris haineux éclatant dans un langage qu'il lui était impossible de traduire, bien que familier; les coups heurtés redoublaient maintenant d'intensité et l'impression fugitive qu'avait éprouvée le jeune homme aux cheveux plus longs que les autres se changeait rapidement en certitude: cette violence sans appel, ce ne pouvait être que son ami VANDER, et ce morceau... RIAH SAIHL-TAAHK, la plus belle de ses compositions. Le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic quitta sans même s'en apercevoir le vieux fauteuil de cuir qui chuta mollement sur un grand plateau de fruits tropicaux; les visages des gens dont il avait partagé l'intimité lui semblèrent plus dérisoires encore: la petite EleKtric Prune s'était couchée près d'un vieil opiomane suédois et elle serrait contre son ventre la pochette de « Chelsea Girls »... La violence électrique déjà déchirait l'air épais; le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic se planta au milieu de la pièce et, de la musique de MAGMA plein la tête, hurla:

« ÉTERNITÉ »

L'opiomane eut un spasme, deux filles déchirèrent le satin noir de leurs longues robes et, les yeux révulsés, s'en fouettèrent sauvagement; EleKtric Prune plaça le ventilateur entre ses cuisses et, reins cambrés, tête renversée elle se mit à pleurer doucement, la gorge tendue vers le lustre de cristal qui

oscillait déjà de manière menaçante au plafond. Le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic sortit définitivement de LEUR trip qu'il avait cassé.

2) Qui n'est là que pour permettre au Smart-Ass Rock'n'Roll Critic de retrouver son identité (le banal JE)... mais peut-être également considéré comme un moyen facile d'annoncer le 3).

Lorsque l'air frais vint caresser son visage, le jeune homme aux cheveux plus longs que les autres passa deux doigts distraits sur son cou et, réalisant tout à coup qu'il lui serait exquis d'écrire quelques lignes sur MAGMA, décida de localiser au plus vite sa machine à écrire. Il y parvint après plusieurs heures d'un vagabondage infructueux qu'il amena jusqu'à la lourde porte chenue de son ancestrale demeure, le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic's Territory; il entra dans le jardin, s'assit au soleil, mangea un pamplemousse et, après avoir chassé du docile instrument un couple de retraités CGT qui y avaient élu domicile, il écrivit:

« 3) (qui devrait être le 1) mais devra pourtant bien se contenter de rester le 3) puisqu'il y a eu avant le 1) et le 2).

Un après-midi du mois de juin 1970, je remontais le boulevard Saint-Germain en pensant très fort à la façon dont j'allais pouvoir me rendre à Bath assister au concert de Frank Zappa et de ses nouveaux Mothers lorsque j'aperçus Klaus Blasquiz, chanteur de MAGMA, un groupe dont le premier double-album venait juste de sortir, recueillant des critiques contradictoires de la presse spécialisée (dont j'étais alors très fier de ne pas faire partie). Klaus et moi nous arrêtâmes (ayant certains traits physiques communs, nous nous arrêtons toujours afin de vérifier si c'est bien à l'autre ou à soi-même que nous avons affaire); nous nous assimes et parlâmes de musique; la conversation tourna rapidement sur MAGMA; Klaus me demanda si je connaissais le disque du groupe et, constatant que je ne l'avais jamais écouté (je n'étais pas encore un Smart-Ass Rock'n'Roll Critic à cette époque), il me proposa de passer chez lui un soir... Lorsque je me rendis à son invitation, ce fut plus à une initiation qu'à une écoute de disque que je participai: Klaus entreprit de m'expliquer méticuleusement les différentes phases du voyage vers Kobaïa, les sentiments éprouvés par les hommes à leur arrivée sur la planète,

les réactions des occupants de ce sol, les sensations de joie et de terreur; il me parla fréquemment de VANDER, de Claude Engel aussi et je revins plusieurs fois rue Jacob pour y discuter de MAGMA...

4) La rencontre avec VANDER.

A l'automne dernier, MAGMA donna un concert à l'Olympia; il y avait peu de monde ce jour-là dans la salle; je me trouvais en coulisses et je vis arriver VANDER, dur et solitaire dans son grand manteau de cuir noir, serrant à l'occasion une main qui lui était tendue, souriant avec la bouche mais ne cessant jamais de fixer de son regard clair et incisif les gens qui l'approchaient. Un homme sur la défensive, pensai-je en le voyant passer.

Quelques semaines plus tard, un ami s'occupant d'un café-théâtre me proposa d'organiser des soirées pendant lesquelles j'inviterais une personnalité musicale de mon choix à venir se faire interviewer en public. L'image de VANDER traversant les coulisses de l'Olympia me revint aussitôt à l'esprit et j'acceptai cette offre, décidant de faire du leader de MAGMA le premier sujet de mes entretiens... Entrer en contact avec lui ne fut pas aussi difficile que je l'avais escompté; après quelques coups de téléphone infructueux, j'arrivai à le joindre un matin et lui exposai ce que j'attendais de lui: à ma grande surprise, il accepta et un rendez-vous fut pris pour que nous puissions nous rencontrer avant la soirée proprement dite...

Chez lui, le dimanche matin, il ne fut pas très loquace: je le devinai tout d'abord tendu, puis, vers la fin de notre entrevue, je sentis qu'il abaissait un peu ses défenses; cependant, quand je le quittai il me dévisagea du même air glacial que quand j'étais entré, une heure plus tôt... Le surlendemain, c'était l'interview au café-théâtre; à 8 h 45, VANDER entra, vêtu du grand manteau de cuir noir et, sans regarder personne, se dirigea vers moi; la salle s'emplissait doucement et je lui proposai de boire quelque chose: il accepta mais ne trempa pas ses lèvres dans le verre que je lui avais offert; par contre il me demanda de l'accompagner chercher des cigarettes et, quand nous eûmes trouvé un bar ouvert, s'informa de ce que je voulais prendre, m'expliquant par la même occasion qu'il se méfiait des boissons qu'on lui offrait là où il était invité.

VANDER, ce soir-là, m'étonna beaucoup. Il se livra quasi totalement, résumant les cir-

constances parfois intimes dans lesquelles il en avait été amené à adopter certaines positions vis-à-vis des relations humaines; il parla du travail qu'il avait entrepris en vue de perfectionner le kobaïen, s'installa au piano afin de mieux faire comprendre les explications strictement musicales. VANDER fut tour à tour attentif, ironique, provocateur, détaché selon que le public était sincère avec lui et que Francis Moze, le bassiste de MAGMA également présent, se chargeait de répondre ou non. Certains trouvèrent que VANDER était suffisant et prétentieux, d'autres furent touchés par celui qu'ils considéraient comme un idéaliste. Personne de toute manière ne resta indifférent... Quelques temps après, VANDER et moi eûmes nos problèmes respectifs à régler et nous nous perdîmes de vue jusqu'au début du mois de juillet.

5) L'interview de MAGMA.

Le jeudi 8 juillet à 15 h, le soleil écrasait Paris et je descendais les marches du Gibus afin de retrouver les membres de MAGMA avec lesquels j'avais rendez-vous; le Gibus, c'était leur dernier engagement jusqu'au... 11 septembre, ce qui prouve que les propriétaires de clubs capables de reconnaître un bon groupe ne sont pas légion.

Tout d'abord, pourriez-vous nous faire un rapide résumé des raisons pour lesquelles est né MAGMA?

Francis Moze: C'est très simple. En 1969, nous avons fait, Christian (VANDER) et moi, une tournée en Italie; à notre retour nous avons ressenti un besoin pressant de faire quelque chose de personnel.

VANDER: cette tournée se passait dans des boîtes à champagne où les minettes sont plus intéressées par les chaussures du bassiste que par la musique.

Comment s'est opérée la sélection des musiciens?

Teddy Lasry: en partie grâce à des rencontres d'amis, des conversations.

Que devient Univeria Zekt?

VANDER: Univeria Zekt. D'abord ce n'est pas un hasard si on l'a appelée Univeria Zekt et non pas Internationa Zekt. C'est une organisation fondée pour aider à l'épanouissement et à la propagation de créations de qualité, que ce soit dans des domaines artistiques musicaux, cinématographiques, picturaux ou bien scientifiques, voire même philosophiques. Le handicap aujourd'hui, c'est que nous n'avons pas d'argent...

François Cahen: mais la Secte de toute

manière existe déjà à notre niveau... MAGMA, c'est la Secte.

Quelles sont les raisons pour lesquelles Richard Rault, Claude Engel et Paco Charlery sont partis?

François Cahen: peut-être vaudrait-il mieux le leur demander?

Teddy Lasry: en ce qui concerne Richard, je crois que c'était purement esthétique. Pour Paco, c'est différent: il ne travaillait visiblement pas assez son instrument; chez MAGMA, on ne peut pas se contenter de donner l'impression; de plus il prenait comme des implications raciales le fait qu'on lui fasse remarquer qu'il arrivait en retard...

Francis Moze: pour Claude, je pense qu'il y avait un problème d'emploi, il sentait peut-être qu'il ne pouvait pas tellement s'exprimer au sein de MAGMA... Et puis il a eu d'autres propositions... les sessions... il fallait qu'il ait les mains libres. J'ai entendu dire qu'il préparait son premier album solo; cela sera certainement intéressant...

Avez-vous eu des problèmes pour recruter de nouveaux musiciens?

VANDER: Non, aucun.

Et leur arrivée n'a-t-elle pas créé une certaine perte d'identité, une sorte d'affaiblissement de l'image du groupe?

François Cahen: non, ils se sont très bien adaptés et on est vraiment heureux de les avoir avec nous...

Teddy Lasry: de toute façon, des musiciens, il en passera encore chez MAGMA.

Quels sont vos projets immédiats?

François Cahen: repos forcé jusqu'en septembre car nous n'avons aucun engagement d'ici là.

VANDER: nous allons enregistrer chacun un album en solo, plus commercial, pour Barclay; nous travaillerons avec Laurent Thibault; nous enregistrons pendant la première semaine d'août à Herouville.

Avez-vous quelque chose à ajouter?

VANDER: oui. J'aime tout le monde. Et plus particulièrement le nommé Gilbert Rovère, qui joue chez Martial Solal et s'est permis un jour de juger Coltrane.

Ainsi parlait VANDER, le musicien le plus violent de sa génération.

6) Le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic repose sa plume dans l'encrier et, tandis que la cendre de sa cigarette volait sans hâte vers le cendrier vieux de trois siècles, la demie d'une heure qu'il ne connaissait pas sonna au beffroi... (à suivre). — YVES ADRIEN.

Magma: Jeff Jeffer, Sarkissian, François Cahen, Klaus Blasquiz, Christian Vander, Teddy Lasry, Louis Toesca.

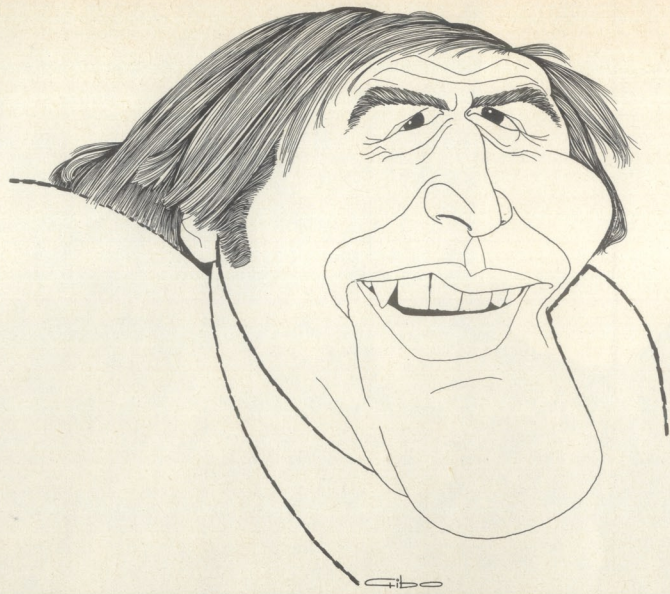


Magma
et le Smart-Ass
Rock'n'roll Critic:
première partie
en six tableaux.



AUVERS IN TEXAS

FESTIVAL
ANNULÉ



**Jean Georgakarakos :
« Pourquoi j'ai abandonné
la responsabilité du
programme à
Auvers-sur-Oise ».**

— Jean Georgakarakos, comment ça s'est passé avec Bouquin ?

— Il m'a contacté début mai pour monter un festival gratuit. Il m'a expliqué qu'il en avait envie depuis longtemps, qu'il en avait marre d'habiller les bonnes femmes pleines de fric, qu'il voulait faire quelque chose pour les jeunes. Je me suis dit que ça pouvait être bon pour mes groupes Byg et pour la pop en général qui en avait pris un coup après l'histoire du Palais des Sports. Je lui ai demandé un papier signé par les Rolling Stones stipulant qu'ils acceptaient de passer gratuitement car, sachant qu'il connaissait la femme de Mick Jagger, la chose ne me semblait pas impossible. Sur ce, j'ai rencontré Bernard de Bosson et Dominique Lamblin qui travaillaient chez Kinney, la maison qui distribue les Stones, et ils m'ont dit : « Ça nous étonnerait fort que Jagger accepte. » Mais de Bosson m'a juré de me donner un coup de main. Arrivé sur la côte, je me suis rendu compte que Bouquin ne connaissait pas Mick Jagger. C'était un ami commun à qui Jagger avait déclaré, un soir de défonce, qu'effectivement il passerait bien à un festival gratuit. Voilà, ça n'allait pas plus loin. J'ai alors discuté avec le manager des Stones, Jo Bergman, à qui l'idée a plu et qui m'a dit : « Venez me voir à Londres, on en parlera. » J'y suis allé. Elle m'a dit : « Écoutez, je ne peux rien vous promettre parce que les Stones n'ont pas répété depuis trois mois et ils n'accepteront jamais de passer quelque part sans avoir répété. Mais, s'ils ont répété, si le terrain leur convient, s'ils se sentent en forme et si ça leur plaît, ils viendront. Mais, de toute façon, il ne faut pas prononcer leur nom. » O.K. Je leur ai envoyé un mot en leur disant, en gros, venez, les Stones se sont fait huer au Palais des Sports parce que les places étaient à 5 000 balles, politiquement ça serait bien de faire un truc gratuit en France, ça serait bien pour leur cote d'amour et leurs ventes de disques. Entre-temps, j'apprends que le Bouquin avait dit lui-même à Lipsik (« Pop Music ») qu'il faisait un festival à Auvers-sur-Oise avec les Rolling Stones, avec

Pink Floyd, Country Joe, plus les meilleurs groupes français.

— Led Zeppelin aussi ?

— Non, pas à « Pop Music ». Moi je n'avais pas encore contacté un seul de ces groupes parce que je n'avais pas eu le temps et j'attendais le papier me confirmant la venue des Rolling Stones. Car, effectivement, avec en main la preuve que les Stones viendraient jouer gratuitement, j'étais sûr, là, de pouvoir convaincre d'autres groupes importants de venir également jouer gratuitement. J'ai donc téléphoné à Frank Lipsik en lui disant qu'il fallait absolument qu'il rajoute « sous réserve » à côté de ces trois noms annoncés dans « Pop Music ». D'autre part, dès le départ, j'avais demandé à Bouquin de ne pas être cité officiellement comme étant mêlé à cette affaire...

— Pourquoi ?

— Eh bien, la vraie raison, c'est que l'image de marque de Jean Bouquin est très éloignée de la mienne. Moi, je me considère comme un peu underground, lui est complètement récupéré ; moi, je ne fais pas partie de ce circuit Saint-Tropez, etc. Et puis aussi, après Biot, mes créanciers ont bien voulu patienter, ce qui m'a évité de tomber en faillite, mais s'ils avaient appris que je m'occupais encore d'un autre festival, ils étaient capables de me couper les crédits en refusant de croire que je n'avais pas mis un sou dans l'affaire. Donc, j'appelle Bouquin après le coup de « Pop Music » et je lui dis : « Si c'est comme ça, on ne peut pas travailler ensemble. » Il me répond : « C'est une erreur, c'est pas moi, etc. » Bon, je l'ai cru. Je suis parti à Londres, donc, rencontrer Jo Bergman, démarcher les autres groupes comme Kevin Ayers, téléphoné dix fois au Grateful Dead, finalement le Dead accepte de venir, les autres groupes acceptent, et j'apprends, en revenant de voyage, que Bouquin avait dit à Campus que Jean Georgakarakos s'occupait de la programmation et que j'étais en train d'obtenir le Jefferson Airplane, Grateful Dead, Led Zeppelin, enfin, carrément les plus grands groupes du monde. Alors là, moi, j'ai laissé tomber, du jour

au lendemain. Je faisais ça pour mes groupes, absolument pas dans un but de lucre immédiat, comme j'ai fait Amougies ou Biot, pour faire passer Cœur Magique avant Pink Floyd — ce qui est une promotion sur le plan disques — parce que je sais très bien, de toute façon, qu'un festival en France ne peut pas gagner de pognon. Comme un speaker de la télévision avait encore annoncé le festival la veille en prononçant mon nom, j'ai envoyé à l'Agence France Presse une dépêche de démenti en expliquant que je ne tenais pas à être responsable de l'émeute qui pouvait se produire quand le public découvrirait la vérité. A part le Grateful Dead, aucun groupe important n'était là. Il y a eu un démenti officiel de Mick Jagger vendredi après-midi à l'Agence France Presse.

De toute façon, il faut être un peu taré pour laisser un podium découvert au mois de juin alors qu'il pleut depuis quinze jours. Au début, Bouquin voulait qu'il y ait deux podiums sur le même terrain ; il disait : « Comme ça, si un groupe ne plaît pas, les gens pourront regarder l'autre. » Ce mec ne sait pas reconnaître une guitare électrique d'un accordéon. Et en plus il fait un procès en diffamation à « Pop Music » pour avoir titré « Festival Fantôme ».

— C'est quoi, cette arcade sourcilière un peu cabossée ?

— Bouquin m'avait fixé un rendez-vous chez Jean-François Bizot, le directeur d'Actuel, pour qu'on essaye de mettre au point un concert Grateful Dead. Je m'y suis rendu avec un journaliste d'Actuel, Lentin. En cherchant une place pour me garer, je vois quatre mecs. Ils n'avaient pas du tout l'air d'amateurs de pop music. Pas du tout du tout du tout. Bouquin fait déjà 1 m. 80, pas mal proportionné, les trois autres étaient comme lui avec une demi-tête en plus. Ils se sont avancés vers moi, alors là j'ai eu la trouille, j'ai passé la première et j'ai filé. Ils m'ont rattrapé en voiture et ils m'ont coincé, carrément Chicago, quoi, et très très très compétents, énergiques, sang-froid et tout. Je suis descendu de la voiture. Je ne sais pas me battre, mais dès que les gars ont commencé à cogner,

j'ai vu rouge. Ils ont essayé de me faire monter dans leur voiture et ce connard de Bouquin qui me disait : « Mais t'inquiète pas, on te fera rien ! » J'ai fini par gueuler et les voisins, alertés, sont descendus. Les types se sont barrés. J'ai donc déposé une plainte contre Jean Bouquin pour « tentative d'enlèvement et coups et blessures volontaires ».

— Pourquoi Bouquin a-t-il fait ce festival ?

— Il ne peut pas s'agir d'une intention louable. Il faut « récupérer » la jeunesse comme il l'a dit dans France-Soir. Ces petits jeunes si gentils et tout et tout, s'il les respectait, il ne les ferait pas déplacer de tous les coins de l'Europe en leur promettant les Rolling Stones sans être sûr qu'ils viendront. Il a des ambitions politiques, non pas député ou ministre, mais devenir le promoteur de maisons de jeunes pour lesquelles il recevrait des

subventions, soit du Commissariat de la Jeunesse et aux Sports, soit du Ministère des Affaires Culturelles. Donc, pour décrocher ça, ça vaut le coup de dépenser un peu d'argent au départ, pour se faire remarquer. Ça n'est pas un hasard s'il ouvre sa première maison à Marseille ; il ambitionne aussi la Gare d'Orsay à Paris pour y aménager un énorme centre de loisirs ; or il n'a aucune compétence pour ça.



**Jean Bouquin :
« Pourquoi j'ai décidé
qu'Auvers-sur-Oise resterait
malgré tout
une réussite ».**

— Jean Bouquin, comment avez-vous monté votre festival ?

— Moi, je n'y connais rien, je ne sais même pas prononcer l'anglais, donc j'ai pris quelqu'un qui me semblait compétent. J'ai demandé à Georgakarakos de s'occuper de la programmation de mon festival ; moi, j'en étais incapable. L'ennui, dans ce métier, c'est que personne n'est adulte ni compétent. Tout est basé sur l'amateurisme. Moi, je fais tout en professionnel.

— Pourquoi le podium n'était-il pas couvert ?

— Pour deux raisons. Parce que les assurances ont refusé de couvrir devant la taille du podium, 25 mètres sur 15 mètres de long. Ça faisait une trop grande surface, et on n'a pas pu utiliser la bâche. Comme tout le monde s'est attaqué à moi, les paysans pour interdire n'importe quoi, tout ce qu'on essayait, c'était d'interdire, et maintenant on vient dire : « Il a couché avec qui pour avoir les autorisations ? » Simplement, voilà, j'ai pris des vrais professionnels. J'ai demandé : « Dans le son, qui est le meilleur ? » ; on m'a dit « Max Auer ». J'ai pris Max Auer. J'ai demandé : « Dans l'éclairage, qui est le meilleur ? » ; on m'a dit « Cherix ». J'ai pris Cherix. Pour la programmation, je me suis dit : « Le meilleur, c'est celui qui a fait les deux festivals ayant existé en France, Biot et Amougies. » C'était Karakos. Je lui en ai parlé, il m'a dit : « Si tu veux, je te donnerai un coup de main. »

L'ennui, c'est que par derrière, il abattait tout ce que je faisais...

— Il abattait ?

— Il allait annoncer qu'il avait contacté untel et untel, Gomelsky pour les Pink Floyd, et il n'avait rien fait, il allait mener une vie de noceur.

— Pour en revenir au podium, en Angleterre, c'est couvert en dur...

— A Biot, ça n'était pas couvert. A Amougies, c'était une tente...

— Biot, c'est dans le midi.

— Vous êtes au mois de juin, vous pouvez quand même espérer... On me reproche aujourd'hui qu'il ait plu ! Moi, j'ai une réponse immédiate à votre histoire : vous estimez qu'il était normal de continuer pendant que tous les spectateurs crevaient de froid dans la boue ? De toute façon, j'aurais arrêté.

— Vous êtes sûr qu'ils n'auraient pas préféré que ça continue ?

— Nous, on n'a pas voulu, on est des adultes, on est responsables. Écoutez, on s'est renseigné, la météo disait que la deuxième quinzaine de juin serait chaude, avec risques d'orage le dimanche soir. J'ai dépensé 60 millions, je ne l'ai pas fait comme ça, n'importe comment, je l'ai fait pour la jeunesse. Contrairement à quatre ringards qui pensent le contraire, les jeunes étaient contents et m'ont dit qu'il fallait continuer car, pour la première fois, il y avait quelque chose de gratuit. C'est ça que les gens oublient totalement : ils mesquinent, pourquoi ceci, pourquoi cela. Mais moi, je n'ai

pas voulu couvrir ce podium au risque de faire des morts, car je n'avais pas de but commercial. Je vous signale que le Figaro a titré à propos de ce week-end : « Mauvais temps sur les routes, 80 morts à cause de la pluie. » Moi, il n'y a eu que des blessés légers et vous en avez tous les après-midi dans le métro. A neuf heures du soir, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux, il y avait des enfants, des femmes enceintes, je ne tenais pas à aider les jeunes en les rendant malades. A huit heures et demie, les micros tombaient, à neuf heures la sono tombait. Oui, c'est vrai, il y a des gosses qui sont venus me dire : « On voudrait entendre de la musique. » Mais, moi, humainement, je ne pouvais pas.

— Jusqu'au bout, vous avez annoncé les Rolling Stones...

— ...Et je prétends qu'ils seraient venus ! Ils seraient venus dimanche, comme c'était prévu. Et pourquoi les Stones ne sont pas venus vendredi et samedi ? Parce qu'ils attendaient de voir comment ça se passait...

— Il y a tout de même eu un démenti de Mick Jagger.

— Parce que Kinney, leur maison de disques, démentait : on leur téléphonait, ils répondaient : « Pas au courant. » Même chose pour le Grateful Dead. Kinney répondait : « Pas au courant ! » Et qui est-ce qui était en France ? Le Grateful Dead !

— Les Stones étaient où ?

— A Cannes. Et dimanche partait un



avion pour aller les chercher. Si vous dites à Bardot de venir, elle va vous dire : « Oui », et puis elle va attendre pour voir comment ça se passe, et si ça se passe mal, elle ne viendra pas. Les Stones ont déjà été échaudés à Altamont ; ils ne tiennent pas à se mouiller sur des coups bidons ; or, il n'y a que des coups bidons en France. Le dimanche matin, qu'est-ce qui serait venu ? Il serait venu John Lennon, il serait venu...

— Bon. Vous preniez des paris, alors. Vous annonciez comme sûrs des groupes ou des gens qui ne seraient venus que si ça leur semblait réussi.

— Non, vous ne comprenez pas ! Ils ne voulaient pas se mouiller dans un coup bidon !

— Vous aviez vous-même contacté Mick Jagger ?

— Il m'avait dit oui. Un type de Match a téléphoné à Londres à Jo Bergman, l'impresario des Stones, elle a répondu : « Oui ». Simplement, il y a eu une campagne par tous les journaux de pop music, par tous ces enfoirés de ce milieu-là, qui sont contre quelque chose de gratuit, et je pèse mes mots, une campagne de démolition parce que eux veulent prendre du fric sur tout.

— Les journaux ?

— Quand j'ai vu Paul Alessandrini entrer dans mon magasin avec sa femme et son gosse, en campeur, venir me demander : « Alors, ce festival, comment ça se présente ? », enfin quoi, il aurait pu prendre un rendez-vous, c'est la moindre des choses, peut-être qu'il travaille avec des galopins, je ne sais pas, moi...

— Il vous a coûté combien, ce festival ?

— 60 millions.

— Et vous déboursez 60 millions, comme ça, pour faire plaisir aux jeunes ?

— Non, pas comme ça. En deux fois.

— Sans arrière-pensée ?

— Si, de sauter ma concierge qui se fait prier.

— Vous semblez étonné que l'on trouve bizarre de voir quelqu'un flanquer 60 millions en l'air. On vous soupçonne de vouloir « récupérer » la jeunesse, comme vous l'avez déclaré dans France-Soir. On vous soupçonne de vouloir pousser au gouvernement que vous, vous êtes capable d'orienter les jeunes. On vous soupçonne pour cette Maison des Jeunes à Marseille. Je vous demande simplement de vous expliquer.

— Mon magasin fait un chiffre d'affaires qui me permet de vivre au-dessus des moyens de beaucoup de gens. Le premier point, c'est que j'en ai marre du système dans lequel on vit et qui m'oblige à me justifier pour une histoire comme celle-là : je n'ai pas le droit de faire un cadeau à quelqu'un ; je dois me justifier maintenant d'avoir osé dépenser 60 millions pour les jeunes ! Mon but, c'était de redonner espoir aux jeunes. En 1944, j'avais huit ans, et je me souviens très bien que des gens m'ont donné à manger comme ça, sans rien me demander ; en 68, d'autres personnes ont donné ; j'ai voulu montrer aux jeunes qu'on pouvait éviter cette décadence dans laquelle nous vivons. J'ai eu la chance de réussir par la joie de vivre qui est en moi, la

spontanéité, la bagarre, et je voulais montrer aux gosses que s'ils voulaient, ils pouvaient croire en eux. Et je voulais le faire complètement, pas comme ces gens qui donnent trois sous à la quête et ont des millions sous leur matelas. Parce que ces jeunes feront la société de demain, et moi je vais finir par jouer aux boules parce que je serai complètement vieux et fini et taré. Alors j'ai voulu faire cet immense festival pour leur montrer que les autres avaient échoué parce qu'il y avait d'abord des idées d'argent ou des idées politiques (voir le Général Clément à Aix qui espérait la mairie, ou Karakos qui voulait gagner de l'argent à Biot). Jusqu'à présent, j'ai pu réussir parce que je suis sensé et que j'ai un certain talent et j'ai mis cette expérience de la vie, car j'ai vécu et j'ai souffert, au service de cette organisation. En plus de ça me vient une maison de la culture...

— De la culture ou des jeunes ?

— Non, maison des jeunes et des loisirs. Le mot culture m'a échappé. Surtout pas de la culture, je suis complètement inculte et je pense que la culture, c'est ce qui vient après. J'ai eu l'occasion, au cours de voyages et grâce à des relations, de trouver une belle maison à Marseille, que je finance moi-même, sans l'aide de qui que ce soit, sans l'aide de Monsieur Deferre ni de Monsieur Comiti...

— Vous le connaissez ?

— Je n'ai jamais rien eu à voir avec Monsieur Comiti. Un monsieur est venu me voir de sa part, au moment du festival, en me demandant si je voulais rencontrer Monsieur Comiti ; j'ai répondu que j'avais mes propres affaires.

— Et que voulait-il, d'après vous ?

— C'est très simple ! Il savait que j'étais à Marseille en train de faire un truc ; il s'est dit : « Si c'est pas Deferre qui le récupère, autant que ce soit moi. » C'est normal, il est Secrétaire d'État aux Sports. Je n'ai jamais rencontré Monsieur Comiti, il est sans doute très sympathique ; a priori, je pense qu'il ne fait pas assez pour les jeunes parce qu'il faudrait des terrains de sports, de la verdure, beaucoup de choses que je ferais si j'étais à sa place mais je n'y serai jamais car je ne brigue aucun poste officiel. Or, cette maison de Marseille sera totalement gratuite, avec mon argent, jusqu'au moment où je n'en aurai plus.

— Qu'est-ce qu'il y aura dans cette maison ?

— Six étages ; pièces de théâtre, des exposés, des gens comme Godard, comme Truffaut, comme Malle, des gens comme César le sculpteur, et Moretti le peintre, et tous les gens de corps d'arts et de métiers. Les cinéastes viendront montrer comment on peut faire un film, et les gosses pourront s'intéresser à ce qu'ils veulent — le mot gosse n'est pas péjoratif, je m'intéresse surtout à ceux qui ont de six à quatorze ans parce que c'est encore un jeune arbre qu'on peut bien... enfin, j'ai l'impression que ma vie s'est conditionnée entre six et quatorze ans... Or ceux de dix-sept à dix-neuf ans sont à mon avis beaucoup trop politisés...

— Mais dans quelle direction voulez-vous

les diriger ?

— Qu'ils s'occupent, qu'ils se sentent responsables, qu'ils aient de la joie à faire certaines choses. Tous ceux qui étaient à Auvers-sur-Oise ont bien compris ça.

— Pourquoi votre festival a-t-il été autorisé, contrairement à ceux de l'année dernière ?

— Mais, mais, c'est fantastique, ça ! Ça alors ! On voudrait que toujours les gens soient malheureux ! Mais bravo ! Bravo ! Mais parce qu'il y a des gens intelligents et des cons ! C'est tout ! Comment j'ai fait ? J'ai montré un dossier ; c'est pour ça que dans ce métier, c'est tous des tarés et des sous-alimentés mentaux parce que véritablement, vous ne pouvez pas soutenir une conversation avec eux, donc il n'est pas étonnant que des gens de ce métier soient interdits. Vous avez déjà essayé de soutenir une conversation avec des orchestres français ? J'ai fait les choses d'une façon logique, organisée, c'est tout, et maintenant on vient me reprocher d'avoir eu une autorisation. Pourquoi il était interdit, Karakos ? Parce qu'il n'était même pas assuré, à Biot !

— Qu'est-ce que c'est, tous ces jeunes qui sont en permanence à Auvers ?

— Des types de tous les milieux, des voyous, des fuyeurs.

— Vous les recueillez ?

— Oui. Ils se sont trouvés un havre chez moi.

— Vous les nourrissez ?

— Oui, en ce moment oui.

— Ils sont combien ?

— Je ne sais pas... peut-être quatre-vingts en ce moment... On est en train d'essayer d'avoir un village, sans appui politique (je suis déjà attaqué sans avoir fait de politique, alors qu'est-ce que ça serait si j'en faisais), de faire une communauté adaptée à la France.

— Karakos a déposé contre vous une plainte pour « tentative d'enlèvement et coups et blessures volontaires » ?

— J'ai appris ça dans « Combat », et j'ai immédiatement fait paraître un rectificatif comme m'y autorise la loi de 1881. S'il y a réellement plainte, mon avocat en déposera une autre immédiatement.

— Karakos s'est quand même fait casser la figure ?

— Ça, c'est pas mon problème... Il paraît, oui... Je ne sais même pas si c'est à Paris ou à Pontoise...

— Vous ne pensez tout de même pas qu'il a inventé ça de toutes pièces ?

— Ah, il s'est peut-être fait casser la gueule, mais ça il le mérite parce qu'il y a un paquet de gens qui lui en veulent. Mais moi, je ne suis pas concerné, parce que quand j'ai besoin de casser la gueule à quelqu'un, j'y vais, je lui casse bien la gueule et je règle mes problèmes moi-même. Moi, Karakos ne m'intéresse pas, c'est un médiocre, et les médiocres j'en vois toute la journée. Quand j'ai vu Karakos, je lui ai dit « T'es un p'tit minable, t'es vraiment pas grand chose » et il est parti. Mais ça, c'est pas important, ce qui est important, c'est que les jeunes ne soient pas mal dirigés. — (Propos recueillis par PHILIPPE KOECHLIN).

la danse du dead

Ils étaient invités à Auvers-sur-Oise, ils jouèrent à Hérouville puis repartirent pour San Francisco.



Personne n'y croyait. On prétendait même que tous seraient là, excepté le Dead. Pensez-donc ! Dix-huit personnes, quatre tonnes et demi de matériel, le tout à faire venir et à faire retourner à San Francisco, pour un festival curieusement emmanché !... Ils ne sont pas fous, les Américains. Pas fous, les gens du Grateful Dead. Ils ne se déplacent pas pour rien. A côté des milliers de dollars du Fillmore, l'enthousiasme gratuit de Jean Bouquin ne devait que les faire doucement sourire... Tel est le genre de propos qui circulent, pendant une bonne semaine, dans les milieux généralement bien informés.

J'ai encore été heureusement inspiré de faire un tour dans cette boîte à la mode, le vendredi soir, à l'heure où quelques milliers d'entre vous patageaient tristement dans la boue d'Auvers-sur-Oise. Très inspiré, aussi, merci, de laisser traîner mes oreilles et entendre ainsi l'autre dire qu'il avait vu de ses yeux vu le Grateful Dead au château de Michel Magne, l'après-midi même. Curieux, cependant, de constater que les gens auxquels il s'adressait réagissaient si mollement, consentant à peine à manifester leur intérêt par un haussement de sourcils ou un commentaire. Quand on sait qu'il s'agissait en l'occurrence de musiciens français, on reste confondu de voir que pas un ne fit le moindre effort, pas un (sauf Cœur Magique et Tribu) ne fit les quarante kilomètres qui le séparait du Grateful Dead et de la bonne et profitable leçon. Peut-être ne connaissaient-ils pas le Dead, d'ailleurs ? On est bien souvent surpris par l'ignorance dont font preuve les musiciens pop en matière de musique pop... Je dois être un peu naïf en pestant que quiconque, sachant CE QU'EST LE GRATEFUL DEAD, n'hésitera pas une seconde à poser son scotch ou remettre à la hâte son pantalon pour aller voir ce groupe, l'écouter, tenter de comprendre pourquoi ces personnages aux allures tranquilles sont devenus des musiciens hors du commun. Tenter de comprendre pourquoi on dit souvent que, sur scène, le Grateful Dead est le meilleur groupe du monde.

Les gens sont curieux...

Près de la piscine

C'était bien la première fois que l'on se heurtait à une porte close au château de Michel Magne. La première fois, aussi, que des gendarmes faisaient montrer patte blanche aux visiteurs. Je me suis alors amplement félicité, encore oui, d'avoir averti de mon arrivée le maître de céans. La veille, il pleuvait ; ce jour-là, il faisait bien entendu un temps splendide. Le soleil jouait drôlement avec les galons des képis, peut-être est-ce pour cela que je n'ai pas reconnu en ces gendarmes les frères des flics qui, par

dizaines de centaines, encombrant les trottoirs des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, tous les soirs, mousqueton à l'épaule, vous flanquent tellement les moules que vous grillez un ou deux feux rouges (imaginons, un instant, le Dead donnant un concert dans ce quartier). Tout ça n'a bien entendu rien à faire dans une revue de pop music, et d'ailleurs, c'est écrit tous les matins dans le Figaro qui, comme nous, vous dit : il faut le voir pour le croire, et vous ne nous croyez pas, là-bas, qui êtes en train de lire ces lignes, qui ne venez que deux fois par an dans la splendide Capitale ! Fin de parenthèse. Le portail refermé, j'ai eu l'impression qu'une foule énorme grouillait dans la propriété ; en fait, les quelques dizaines de chevelus s'agitaient tellement en tous sens qu'ils se multipliaient par dix. Les membres de la troupe du Dead, on les repérait de loin, mais pour ce qui était de reconnaître les musiciens eux-mêmes, que l'on a bien peu vu photographiés dans les revues pop du monde entier, la tâche s'avérait ardue. Pourtant, celui qui fait passer le col de sa chemise par-dessus celui de son pull-over, vous regarde (yeux bleu-gris-acier-glacé) au travers de lunettes cerclées d'or, c'est Phil Lesh, le bassiste du Dead. Ses cheveux sont aussi courts qu'à l'armée, et personne ne l'embête, on pense qu'il est étudiant, ou habitant du château... Mais il est hors de question que ce soit vraiment LUI, assis sur ce banc, près de la piscine ! Patrice Blanc-Francard, entre deux parties de tennis, m'assure que ce type maigre, au crâne un peu dégarni, qui regarde tout, sans dire un mot, est effectivement et absolument Jerry Garcia. Pause. J'ai vu « Woodstock », moi, monsieur, et je puis vous assurer que ce mec n'est pas Jerry Garcia. Re-pause. Mais comme je suis très très conscient de la supériorité de Blanc Francard, je me convainc que ce monsieur est effectivement Garcia, l'homme aux doigts de fée et à la parole d'or... Et de tourner autour, comment l'aborder, car je suis venu pour ça, en grande partie, et je le croyais plus accueillant... « Euh ! ... je te signale que le VRAI Jerry Garcia est dans la cuisine, en train de manger un sandwich », m'avouera quelques minutes plus tard l'escogriffe n° 1 de Pop 2 (lui apprendrai-je ici que ce personnage confondu avec Garcia n'était autre que Robert Hunter, le responsable de 90 % des paroles des chansons du Dead ?). Pas de doute cette fois-ci. La barbe, les lunettes rondes, les quatre-vingt-sept kilos, les cheveux en broussaille, et ces yeux extraordinairement vifs, tout est là, y compris le large sourire accueillant. Cet homme est un véritable aimant. Il parle, ne dit que des choses passionnantes, ou qu'il rend passionnantes. Il semble tout comprendre, peut parler de

tout, tout expliquer. Une intelligence brillante, mais, surtout, un esprit clair.. Je me suis servi un saucisson sec-beurre et un verre de rouge, et j'ai écouté, incapable de m'arracher à cette cuisine. Il discute avec un Anglais de chez Kinney, sa maison de disques, et tous deux sortent (sans doute dire des choses que je n'aurais pas eu le droit d'écrire ?). D'ailleurs, les autres musiciens arrivent, tout juste éveillés, et j'ai la satisfaction de les reconnaître. Pig Pen (de son vrai nom, Ron McKernan), que j'ai toujours vu avec cet incroyable chapeau pointu, Bob Weir (qui sait très bien qu'il est beau, comme dirait Dister), Bill Kreutzman, le batteur, auquel ne manque qu'un chapeau de paille pour devenir un jardinier à succès.

Vas-y, petit !

Rien qu'à les voir, l'on sent, l'on voit que les Dead, c'est la classe au-dessus. Ce calme et cette décontraction ne trompent pas, c'est le lot des grands seigneurs ; et il aurait été bien décevant que le Dead ressemblât à cet autre groupe, anglais, hébergé au château pendant la durée présumée du festival. Les gens du Grateful Dead n'ont rien de commun avec ces musiciens en « tournée promotionnelle » qui font des sourires à tout un chacun, attendant impatiemment l'occasion de donner une interview. Ils n'aiment pas être accrochés, non plus, par un inconnu qui viendrait dans le seul et unique but de faire un papier ou une photo. Il faut être avec eux, si l'on sent que cela ne les gêne pas, faire en sorte que le contact s'effectue naturellement. Il m'a bien semblé voir Garcia — le plus abordable de tous — répondre un peu sèchement à plusieurs personnes qui lui cassaient les pieds pendant l'entracte du concert, le lundi.

Au dîner (50 personnes), les Blanc-Francard Brothers (Patrice et Dominique, ingénieur du son à Hérouville) grimaçèrent, me jetèrent des sorts ; Garcia, pas loin, mangea, rit ; Lesh goûta le gigot de chaque table. Les Anglais, eux, le nez dans leur assiette, parlaient amplis, musique, chorus, morceaux, de l'Angleterre, des mauvais groupes (les autres), du bœuf qu'ils voulaient à tout prix faire avec le Dead, tout à l'heure, là-haut dans le studio. Ces Anglais-là se nomment Busbastis et ils ont été regroupés pas Geoff Nicholson, ex-guitariste d'East of Eden. Ils avaient à peine avalé leur dernière cerise qu'ils se précipitaient sur leur matériel et le montaient, l'installaient, s'accordaient. Ils étaient fin prêts, alors que l'équipement du Dead n'avait toujours pas quitté le camion et que les intéressés se dispersaient dans la nature parfumée. Un peu plus tard, c'est tout juste si Nicholson laissait à Garcia le temps de s'accorder ou de régler son minuscule

ampli Fender Special Studio. Il sortait de son énorme Marshall des cascades de notes claironnantes qui submergeaient tout, sauf le saxophoniste « à tendance free » de Busbastis, très désireux de se faire entendre coûte que coûte. Il y parvint, hélas. Bob Weir, le guitariste rythmique du Dead, réussit tant bien que mal à placer ça et là quelques accords ; Garcia tenta plusieurs fois de jouer. Las ! Dès que son solo s'élançait, dès qu'il se dégageait de cette rythmique brinquebalante (Bill Kreutzman, entrant dans le studio et s'adressant au batteur : « Vas-y petit, continue, une-deux, une-deux. Parfait. EN RYTHME MAINTENANT ! »), l'autre arrivait, avec son boucan, et Garcia s'arrêtait, pensant que son ampli était subitement tombé en panne. Ce petit jeu dura une heure, une heure que les road managers mirent à profit pour installer petit à petit la quasi-totalité du matériel du Dead. Garcia posa sa guitare, sans doute vaincu par le bruit : nos regards se croisèrent à ce moment et sa mimique ne laissait aucune équivoque quant aux motifs de cet abandon. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'un bon musicien doit pouvoir jouer avec n'importe qui ! En bas, Kreutzman dressait ses cymbales et tendait ses peaux. Dehors, il faisait doux... Lorsqu'un peu plus tard, remontant au studio, je croisai Nicholson dans l'escalier, je pensai que cette musique que l'on entendait vaguement avait un son complètement différent de celle de l'heure d'avant. A voir la tête des deux Busbastis, je me dis que, pour eux, les réjouissances semblaient terminées, que ce son, je le connaissais bien... Garcia ne se trouvait plus à la même place. Il était là, au milieu du studio, assis, tout comme Lesh et Weir... et Kreutzman, tout à côté... et Pig Pen, sur la gauche, derrière l'orgue. Un autre coup d'œil, pour vérifier qu'aucun Busbastis ne souillait la place..., ce que j'entendais, voyais... ENFIN LE DEAD ! ENFIN IL JOUAIT ET CHANTAIT, ENFIN !!!

Blues serein

Jadis, ils se nommaient les Warlocks ; nom bien faible en regard de Jefferson Airplane ou de Quicksilver, par exemple, qui, eux, symbolisaient en un mot la magie de San Francisco. Garcia jouait alors de la guitare depuis quelques années, un instrument qu'il avait pourtant abandonné pendant deux ans au profit du banjo. Étudiant en musique, Jerry Garcia a en effet travaillé autant la musique country que le rock'n'roll, délaissant assez tard la guitare acoustique au profit de l'électrique. Depuis longtemps il connaissait Pig Pen, et tous ceux qui allaient devenir le Grateful Dead. Il avait une grande admiration envers Lesh, lequel ne jouait pas de la basse à l'époque, mais enseignait à

Jerry Garcia.



de jeunes gens l'art de se servir d'une trompette, d'un tuba ou d'un saxophone. Désirant jouer avec le Dead, Lesh décida d'apprendre la basse ; deux mois plus tard, il se produisait pour la première fois en public. Il y a des gens comme ça. Si un jour quelqu'un fait un papier sur les bassistes, j'espère que Lesh ne sera pas oublié au profit d'un Anglais falot qui swinguerait comme un fer à repasser. Lesh swingue comme personne, excepté Casady (J. A.), peut-être. Tous deux ont été influencés par les bassistes de Tamla Motown : ils jouent bien « à fond » sur les temps, relevant ainsi le rythme, lui donnant un nouvel élan, comme les crêtes des vagues qui montent, montent, et font se creuser l'eau qui roule et prend son essor. Lesh et Casady font cependant preuve de supériorité en utilisant abondamment les harmoniques ; d'où cette appellation de « bassistes solistes », employée maintenant dans un sens péjoratif, du fait de certains abus de la part d'instrumentistes qui auraient sans doute dû se contenter d'un sage tout-tout. Lesh, comme Garcia, comme le

Dead, a trouvé son style très rapidement ; comme en témoigne le premier disque du groupe, « San Francisco's Grateful Dead » (sera-t-il édité un jour en France ?). Leur musique d'aujourd'hui est très proche de celle qu'ils faisaient voici quatre ans. Le « Morning Dew » qu'ils interprétèrent le lundi, sur la pelouse, en est une preuve incontestable. Surtout que, numériquement, la formation est revenue à son point de départ, après que Tom Constanten soit parti, et que Pig Pen ait un rôle de moins en moins important : le blues est devenu plus serein, plus country, après l'époque ésotérique de « Anthem of the Sun » et « Aoxomoxoa », respectivement les second et troisième LP du groupe. Pour qui ne le connaissait pas, pour qui n'avait la possibilité de le découvrir que par la voie des disques, le Dead était, à cette époque (68-69), pratiquement inaccessible. Les oreilles habituées aux Cream du moment devaient se faire violence pour comprendre « What's become of the baby » (« Aoxomoxoa »), où la musique et les voix dérapent dans des glissades feulantes.

Musique alchimique, dont est en grande partie responsable Tom Constanten qui a la passion des bandes magnétiques et des sons trafiqués, musique spatiale à laquelle le grand public ne se fera jamais. D'autant plus que les pressages français de ces disques n'avantagent guère l'écoute. Sur ces deux albums, cependant, on devine les principales caractéristiques du Grateful Dead « live », sans bandes pré-enregistrées, surtout préoccupé par le fait de faire plaisir aux freaks et de favoriser leur défonce. Quand elle joue, la section rythmique est exubérante, et les solos

de Garcia montent doucement, très haut, très clair (« Alligator »). D'ailleurs, « Live Dead » sort bientôt, qui confirme que le groupe, en public, ressemble peu à celui qui fabrique des disques. Les morceaux dépassent volontiers les dix minutes, le son est nettement plus clair, plus pure est la guitare de Garcia. « Live Dead » est le tournant dans la carrière du Dead, qui, après s'être produit dans tous les endroits possibles, le plus souvent gratuitement, se faisant connaître et estimer, a la satisfaction de voir que sa musique se vend bien. Et puis, vient « Workingman's Dead ». Si l'on avait fait un petit « Questions 71 », à Rock & Folk, au moins deux personnes auraient cité « WD » parmi les trois meilleurs disques de l'an passé.

Les villageois dansent

Mieux ! Bien peu de disques sortis depuis lors sont aussi bons, aussi passionnants que celui-ci. Pas un, de toute façon, n'est aussi important. Merveilleux Grateful Dead, merveilleux



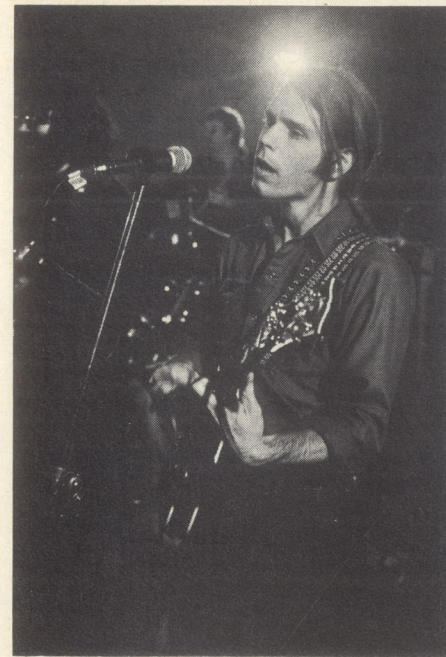
Phil Lesh.

groupe que celui qui propose pendant trente-cinq minutes une succession de miracles musicaux. Car équilibrer un tel dosage de blues, de country, de rock... et d'acid tient réellement du miracle. Avec « Workingman's Dead », le Dead est devenu un groupe capital pour les États-Unis. Il est le seul à pouvoir jouer aussi bien le blues, le rock et le Country & Western, qui sont des genres typiquement américains. Le Dead n'est pas un groupe de rock (il peut l'être) plus un groupe de blues, pas plus qu'un Jug Band. Il est tout cela à la fois, et la musique de « W.D. » est également tout cela. Écoutez la perfection de l'harmonie de ces trois ou quatre voix (Garcia, Lesh, Weir et Pig Pen), un peu étran-

glées, presque enfantines parfois, tellement ensemble (« Uncle John's Band »), en accord avec l'accompagnement, que la musique n'est qu'une vibration modulée. Écoutez, aussi, l'aisance rythmique et la spontanéité de ce chef-d'œuvre qu'est « New Speedway Boogie »... En fait, toutes les chansons de ce disque sont d'authentiques chefs-d'œuvre, et si vous ne le possédez pas, vous ne pourrez jamais comprendre ce qui s'est passé à Hérouville, au cours de ce concert gratuit donné devant et pour deux cents personnes. Deux cents personnes dont les 7/8 n'avaient jamais entendu parler du Grateful Dead... Cent soixante-quinze habitants d'un village qui doit tout au plus en compter mille.

Dès la première note, tous se sont dressés, et ont dansé. Ils dansèrent pendant environ deux heures, riant de plaisir, criant leur joie, sans se forcer le moins du monde. S'ils avaient su les paroles, ils les auraient chantées ! J'ai vu les parents de ces enfants s'étonner de prendre du plaisir à écouter, à vivre cette musique, eux qui, au départ, n'étaient peut-être venus que pour voir les hippies, faire plaisir au même, excités à la pensée de voir les gens du château, alléchés par la promesse de boire et manger à satiété. Car Michel Magne fait bien les choses. On aurait sans doute pu remplir une bonne partie de la piscine avec le champagne bu ce soir là, et faire quelques kilos de colle avec les os des poulets. L'espace d'un instant, il dut avoir un peu mal au cœur, Michel Magne, de voir que les gens se précipitaient dans sa piscine sans prendre le temps de se déshabiller. Mais il n'intervint pas, foncièrement heureux et satisfait de la fête qui prolongeait gaiement un festival avorté. Le Dead jouait. Je me souviens de « Morning Dew », d'un fabuleux « Casey Jones », avec le chorus final répété à l'infini, de « High Time », de « Black Peter », de « That's it for the other one », et d'autres, dont j'ai oublié les titres, ou surtout beaucoup de chansons que je ne connaissais pas. Le Dead a environ deux cents titres à son répertoire (Lesh dixit), lui qui joue des nuits entières sans presque jamais s'arrêter. Les morceaux sont allongés, grâce à l'improvisation collective dirigée par Garcia, lequel ne regarde que rarement où ses doigts se posent. Il sourit à la foule, et ses yeux suivent les danseurs. Mais il est si profondément au cœur de la musique qu'il ne les voit peut-être pas vraiment. Il choisit les sons, sur le manche de son instrument, que l'on ne remarque plus, lui-même semble si peu s'en soucier, objet dont le maniement ne lui pose plus aucun problème.

L'aisance, encore une fois, et une imagination ahurissante. Jamais Garcia n'ennuie, et pourtant, il joue longtemps, très longtemps, très souvent. D'autres se



Bob Weir.

feraient siffler, lui captive l'auditeur et ne le lasse jamais. Il demeure quoiqu'il arrive un modèle de goût, d'élégance et de fraîcheur... Lesh grimace, rit nerveusement, préoccupé par le son de sa basse dont les fréquences dessinent une courbe verdâtre sur un écran posé sur l'ampli (j'ai oublié le nom de cet engin). Weir place ses accords dans l'espace que lui suggèrent Lesh et Kreutzman, Pigpen pianote, disparaît, souffle dans son harmonica. Ou bien, tout à coup, la voix que l'on entend n'est plus celle de Garcia, mais la sienne, là, à gauche. Et les gens dansent toujours, dansent toujours, infatigables, impatients lorsque les musiciens s'arrêtent et prennent quelques secondes pour choisir le prochain morceau. Pop 2 et Claude Ventura filment sans arrêt, les ingénieurs du son des studios Alembic, qui suivent toujours le Dead, enregistrent, ainsi que Dominique Blanc Francard qui inaugure l'équipement 16 pistes du studio mobile du château. « Cette fois », me dit son frère « nous aurons un bon son, pour Pop 2 : nous nous sommes branchés au cul du 16 pistes ! » (et il repart gambader dans l'herbe, porté par la guitare de Garcia). Ma garden party préférée s'achève avec un autre groupe de San Francisco, lequel joue une musique « abstraite » (et si je veux dire abstraite, moi) à partir des mouvements de couleurs qu'un light-show invente devant lui. Du moins, c'est ce qu'ils prétendent, que le light-show leur est indispensable pour créer cette musique stridente, électronique à outrance, traversée de cris perçants. Certaines de ces sonorités ont failli endommager les colonnes de la sono du Dead, dont ils utilisaient l'équipement ; j'ai rarement vu des basses

fréquences faire à ce point vibrer le gazon.

Nous reviendrons

A deux heures du matin, certains cherchent désespérément une cuisse de poulet ou un verre de quelque chose. L'air se rafraîchit traîtreusement, et, à travers la vapeur que dégage l'eau chauffée de la piscine, on aperçoit les baigneurs se serrer autour d'un feu et tenter de sécher leurs vêtements trempés. Les pompiers, invités, et ravis de l'être, cessent de danser, cessent de piétiner leur képi (c'est arrivé... dans le feu de l'action). A l'intérieur, chevelus en tunique et gendarmes col ouvert discutent, verre en main.

Dehors, j'ai retrouvé Garcia qui conversait avec son sonorisateur. Causerie dans la nuit noire, la lumière du light-show perdait de son intensité.

— **Comment estimez-vous avoir joué, ce soir ? Il est très difficile, pour nous, de nous en rendre compte. Je sais que tout le monde a trouvé cela formidable, moi le premier, mais je vous ai vu, tout à l'heure, vous n'aviez pas l'air entièrement satisfait.**

— Non, en fait, je suis très heureux. J'avais quelques inquiétudes parce que nous ne jouions pas sur une vraie scène et je ne me rendais pas très bien compte du son que nous avions. Mais on m'a dit que tout était OK. Vraiment, je suis très heureux, et les autres aussi ; je crois que nous avons fait de la bonne musique. Mais je n'attendais absolument pas une réaction aussi enthousiaste de la part de gens qui ne nous connaissaient pas, qui ne connaissent même pas la rock music. Les voir danser ainsi, cela nous a fait un immense plaisir. Je crois que nous les avons rendus heureux, nous les avons surpris, je ne pouvais penser

Pig Pen.



obtenir un tel résultat. Vraiment. Ce qui me fait très plaisir, c'est de voir que la réaction des gens est partout la même, aux States comme en France. Ce qui me fait plaisir, c'est de voir que le Grateful Dead peut plaire autant ici que là-bas. Pour cela, nous reviendrons.

— **Comment se fait-il que vous ayez ainsi accepté de venir jouer gratuitement à ce festival. ?**

Eh bien, il y a très longtemps que nous avons envie de venir jouer en France, très longtemps. C'est un pays qui semble fascinant, vu de l'Amérique (non non, il ne plaisantait pas), et ce qui l'est plus, c'est de voir que c'est vrai, que Paris, la France, ici (grand geste ample en l'air), c'est réellement fantastique... On nous a donc contactés ; on nous payait le voyage, nous sommes venus. D'autant plus qu'il s'agissait d'un festival gratuit, ce que nous préférons. Je préfère en effet donner des concerts gratuits. Lorsqu'il faut payer, ça pose toujours des problèmes, et ça se termine souvent très mal. Le Grateful Dead est en ce moment en train de devenir extraordinairement populaire, aux États-Unis, c'est vrai, hein, je ne voudrais pas avoir l'air de... A chaque fois que nous jouons, dans un club, dans un endroit quelconque, il y a toujours des milliers de gens qui viennent, et beaucoup ne peuvent entrer, soit parce que les places sont toutes louées, soit parce qu'ils n'ont pas d'argent pour payer. On leur refuse donc l'entrée, les flics de l'endroit les repoussent, ce qui provoque bien souvent une bagarre et des mauvaises vibrations... et nous jouons mal, car nous sommes très sensibles au climat qui règne là où nous devons jouer.

La famille

— **Lorsque vous êtes restés des semaines entières au Fillmore, vous étiez payés ?**

— Bien sûr. Mais pas tellement. C'est nous mêmes qui avons demandé à jouer pendant des semaines entières, tous les soirs, justement pour éviter que trop de personnes se déplacent en une seule fois. Vous comprenez ce que je dis ? Le Fillmore était plein tous les soirs, mais il n'a jamais été bourré à craquer et il n'y a eu aucun incident. D'ailleurs, il n'y a pas qu'au Fillmore que nous avons ainsi procédé.

— **Si vous revenez en France, pouvez-vous me dire comment vous envisageriez vos concerts ?**

— Vous savez, nous voulons revenir. Peut-être en compagnie des New Riders (of The Purple Sage) et du Jefferson Airplane, je ne sais pas. Je pense que de toute façon, nous ferions dans ce cas une tournée en France. Des petits concerts, gratuits si possible, un peu partout. Pas de gros trucs, avec grosse (suite page 73) — JACQUES CHABIRON.

Jim Morrison
s'en est venu terminer*
son fabuleux
trip créateur/destructeur
dans le
Paris gluant
d'un mois de juillet.

WHEN THE MUSIC'S OVER



1967

« Bury my body, Lord I don't care where
they
Bury my body, Lord I don't care where
they
Cause my soul is gonna live
Live with God. »

Il souffrait du complexe du Christ. Il lui aura manqué cinq ans. L'écouter, inlassablement, durant des journées entières. Comme si l'on essayait de retenir quelque'un, d'empêcher quelque chose. C'est une expérience étrange et terriblement déprimante, car on voit défiler à l'intérieur de ses propres paupières, souvenir et imagination mêlés, la double vision de l'homme en train de chanter ses chansons et, en même temps, étendu, livide, sur quelque lit. La vie et la mort confon-

dues, et la seconde vision est étrangement plus précise que la première. Quelque chose se creuse, profond, au bout de quoi on tombe. Et la vie est changée pour quelques heures ou quelques jours peut-être, tout dépend du poids que l'on a en soi d'amitié ou d'admiration. Et puis tout redevient comme avant...

Big Jim est mort. Un autre de nos héros, et celui-là était parmi les plus grands, les plus forts, les plus fascinants. Plus que tous les autres, il paraissait indestructible, arrogant, d'une densité de pierre. Mais Jim Morrison, l'ange pervers de Californie, le plus grand chanteur de rock de sa génération, super-star s'il en fut, Jim Morrison s'en est venu terminer son fabuleux trip créateur/destructeur dans le Paris gluant d'un mois de juillet. Cela semble une bien petite mort pour un homme de cette stature, une mort de fait divers sans gloire ni extravagance. Mais son cœur éclaté ne lui a pas laissé le choix d'une fin à sa dimension.

Bien peu de gens savaient qu'il était là, à Paris, depuis un bon moment déjà. Et ceux qui le savaient avaient respecté son désir de solitude. Terré dans la ville étrangère, celui qui fut l'un des plus fascinants personnages de l'histoire du rock, adulé par une génération, haï par une autre, cherchait à pousser son expression sur d'autres chemins. Loin

de Los Angeles et de sa condition inévitable de dieu-vivant, Jim réalisait un vieux rêve. Il écrivait un livre.

Ce n'est qu'une semaine après sa mort que la nouvelle en a été rendue officielle, par Elektra, maison de disques des Doors. Et c'est ainsi que les gens de Paris l'ont appris. Parce que la lady de Jim, qui était avec lui, n'a pas voulu que l'on fasse de (à) « Jim Morrison, le célèbre chanteur pop américain », ce que l'on avait fait de (à) Jimi Hendrix ou Janis Joplin. Il lui a fallu du courage, énormément. Souvent, elle dut répondre au téléphone à tous ceux qu'une rumeur persistante avait alertés, et leur dire que Jim allait très bien, que tout était OK. Jim, déjà, était enterré au Père Lachaise. Tout est allé si vite. Mais, malgré leur désarroi extrême, les proches de Jim ont su, sept jours durant, éloigner les journalistes, les amis vrais ou faux, tous ceux que la fin d'une star allèche. Le secret ne pouvait, bien sûr, être gardé plus longtemps (une semaine, c'est déjà inimaginable), mais au moins un instant aura été préservé et ces êtres complètement désemparés, loin de chez eux, n'ont pas eu à partager ce moment, le premier, le plus atroce, avec des étrangers. Maintenant, on fera ce que l'on voudra de Jim Morrison et, soyons en sûr, on ne s'en privera pas : sa lady et ses amis n'ont pas pu effacer son souvenir, qui sera utilisé de diverses

1970

façons. Cela n'a plus guère d'importance...

« Cancel my subscription to the
[resurrection
Send my credentials to the house of
[detention
I got some friends inside
(...) We want the world
And we want it now. »

Jim Morrison, chanteur des Doors, aura eu une partie du monde et l'aura eue immédiatement. Cela n'était pas suffisant pour le satisfaire, et c'est pourquoi il était en train d'écrire un livre. Depuis toujours il savait que les possibilités d'expression offertes par la chanson sont forcément limitées, que son rôle de chanteur de rock n'était qu'un moyen parmi d'autres de se réaliser, pas le seul : le plus rapide, le plus efficace. Mais en aucun cas un achèvement. Ce qui ne veut pas dire qu'il considérait ce rôle comme négligeable ; la preuve en est que lui et les Doors furent à l'origine d'un développement nouveau de la rock music, qui lui donnèrent cette dimension nouvelle qu'est le drame. Il n'y a pas, dans l'histoire du rock, de groupe plus épique que les Doors, chacun de leurs sept albums en témoigne et particulièrement ces longues pièces (le mot peut très bien être compris dans son sens théâtral) violentes, angoissantes, que sont « The end », « When the music's over », « Celebration of the Lizard », « The soft parade » ou « Riders on the storm ». On parla, lors des débuts du groupe, de rock-théâtre. Ce n'est pas faux, encore que les raisons invoquées pour cette définition aient plus eu trait à l'aspect extérieur des choses — le jeu de scène de Jim Morrison, bien sûr — qu'à leur réalité essentielle. La théâtralité des Doors n'était (il faut bien parler au passé ; que deviendra le groupe sans lui ?) pas une simple affaire d'attitudes physiques extrêmement provocantes : elle est bien plus perceptible dans l'importance capitale accordée par le groupe à ses textes, importance qui fit de Jim Morrison ce phénoménal « récitant » du rock. Textes chargés de symboles et en fonction desquels existait la musique, alors que pour les neuf dixièmes des autres groupes c'est l'inverse qui est vrai. Et pourtant, les Doors réussissaient à être un formidable groupe de rock, l'un des deux premiers, avec tout ce que cela suppose de violence et d'impact purement physique. Leur musique mécanique, coupante, hypnotique, fut un magnifique écrin pour les fureurs de Jim et un soutien idéal pour sa voix d'une profondeur sauvage. Voix d'orage qui déclamait de sombres poèmes apocalyptiques. Khaos.

C'est grâce à lui, Jim, à son étonnant magnétisme et à l'attitude scénique provocante qu'il adopta à ses débuts que

l'art des Doors, si différent, put plaire à la masse des amateurs de rock. On adorait le personnage et la musique par voie de conséquence. Mais, bien souvent les fanatiques du groupe n'ont fait qu'entrevoir l'essentiel. Hypnotisés par cet ange pervers vêtu de cuir noir et auréolé de scandales auquel il faisait si bon s'identifier, la plupart furent incapables de comprendre ce qu'il clamait si fort, d'apprécier ce qu'il tentait de faire apprécier, de plonger dans l'univers étrange qu'il habitait. D'où son attitude d'abord de plus en plus outrée puis cet abattement soudain qui ressemblait beaucoup à du renoncement, motivé par cette pesante sensation d'échec. Plus que tous les autres, les Doors s'adressaient à un public adulte. Peut-être, sans doute, sont-ce cette incompréhension (les Doors ont toujours vendu des millions de disques, mais ce n'est pas une preuve de compréhension que d'acheter un disque), ce fossé impossible à combler qui poussèrent Jim Morrison à envisager d'autres moyens d'expression : la poésie, le roman, le cinéma. Il avait pourtant achevé, dans le strict domaine de la chanson, quelque chose de capital, le subtil et difficilement réalisable équilibre entre la rock music et la poésie (il était, au vrai sens du terme, un poète, et ses chansons peuvent aussi bien se lire que s'écouter), entre des fragments d'une expression intime et une vision large du monde. Il y a dans les chansons de Jim Morrison un accord rare entre l'homme et cette société américaine qu'il dévisage de façon très ambiguë ; ambiguïté qui se dissipe pour peu que l'on fasse l'effort de se familiariser avec l'imagerie personnelle si particulière de celui qui la fait naître. Il ne ressemblait à personne. La musique des Doors est avant tout un climat dans lequel il faut prendre la peine de se plonger, yeux fermés, pour en saisir toute la force. Force inhumaine, bien plus terrifiante que celle du plus puissant des groupes de rock parce qu'intérieure, comme une vague gigantesque qui roule dans le crâne et vient battre, lancinante, écrasante, aux rives du subconscient. Quand la voix de Morrison se fond dans les riffs aigres de l'orgue, quand la guitare glissante ponctue de phrases souples l'arrêt du temps, quand les cymbales frémissent comme si seul le vent les agitate, alors les Doors existent, pour peu qu'on veuille ouvrir son esprit au lieu de n'être disponible que des pieds. Tout est immobile et fantastique, irréel au possible, baigné dans une lumière glauque, et comme dans « L'écume des jours » une grande fleur molle, vénéneuse, pousse dans les esprits, pétrifie les corps.

Robbie Krieger, Ray Manzarek et John Densmore, les autres Doors, avaient bien aidé Jim dans sa tâche. A eux quatre, ils étaient devenus le plus grand

groupe d'Amérique. Mais Big Jim était sans nul doute pour plus d'un quart dans cette réussite américaine sans équivalent sur une aussi longue période. Il était, lui, l'homme offert soir après soir, entraîné sans rien pouvoir y faire dans un processus destructeur absolument incontrôlable. Ce n'est certainement pas un hasard si ce sont les plus doués parmi les artistes de rock qui disparaissent les premiers : ceux-là vont jusqu'au bout de leur expression et se vident littéralement l'âme et le corps. Mais nul ne peut donner plus que ce qu'il a...

« When the music's over, turn out the lights, turn out the lights, turn out the lights
For music is your only friend until the end, until the end, until the end. »

Il était, au moment où « Light my fire » fit des Doors des vedettes mondiales, un jeune homme mince et beau, sensuel, sûr de lui. Il portait des costumes de cuir noir brillant et de lourdes ceintures d'argent. Et puis il changea, lentement, grossit considérablement et cessa de provoquer, depuis les planches où il se produisait — on vous racontera certainement ailleurs ses exploits et ses scandales, mais Jim Morrison était tout de même autre chose que cela. Je me souviendrai toujours du premier jour où je l'ai vu. C'est un souvenir qui, un an plus tard, reste extrêmement vivace, impressionnant. C'était à l'île de Wight. Jim se tenait sur le devant de la scène, enveloppé dans un poncho mexicain, baigné dans une lueur d'un vert glauque et malsain. Un autre monde. Il avait les yeux clos la plupart du temps, et quand il les ouvrait il ne regardait nulle part. Son visage bouffi était mangé de barbe. Il s'est tenu là pendant plus d'une heure, figé dans une immobilité morne, le micro serré entre ses deux mains, pressé contre sa bouche. De temps à autre, il se reculait lentement en tirant sur sa cigarette. Il était là et il n'était pas là, c'était une sensation étrange, un fascinant malaise. Jim Morrison, je le reverrai toujours, indifférent, totalement détaché et pourtant extraordinairement présent par sa densité physique et la puissance de sa voix. « Before I sink into the big sleep I want to hear the ssscream of the butterfly... ». Il donna ce jour-là l'impression qu'il ne portait plus le moindre intérêt à son rôle de chanteur de rock, mais il fut, paradoxalement, le meilleur et l'une des deux plus puissantes personnalités d'un festival qui n'en manqua pourtant point. L'autre était Jimi Hendrix. — PHILIPPE PARINGAUX.

« O great creator of being grant us one more hour to perform our art
And perfect our lives. »
Jim Morrison (« An American Prayer »)



Andy Warhol.

PELICULES PLUS OU MOINS PARALLELES

Andy Warhol n'a pas abandonné la peinture pour « faire du cinéma », mais il a poursuivi une démarche naturelle, dialectique, qui l'a tout logiquement amené à entreprendre une activité filmique. Ainsi, son travail sur le langage lui fera progressivement tenir compte d'un contenu qu'il développera et que l'on peut qualifier de « subversif » bien que **dépourvu d'idéologie** (de la même façon que les films des Marx Brothers ne sont pas résolument « politiques » mais « subversifs ») Warhol tente de déterminer, par le choix des situations et des personnages qui expriment une agression, une révolte, la mort, la **Vérité** du film à travers l'image révélatrice. Le langage est celui de son propre personnage — comme dans ses peintures — mais les acteurs agissent ici directement au niveau de l'improvisation du réel. Il y a donc confrontation avec le spectateur qui est « conditionné » pour participer de manière effective à cette réalité. Les films de Warhol ne proposent pas d'hypothèses ni n'imposent de solutions

mais simplement une lecture « réflexive ».

On peut diviser l'œuvre cinématographique de Warhol en cinq périodes. En fait il poursuivra sa peinture parallèlement à la réalisation de ses films jusqu'au moment où il parviendra à introduire définitivement un contenu — c'est-à-dire vers 1967 — et à maîtriser l'écriture filmique. Cette maîtrise exclura tout naturellement un retour à une expression plastique non formulée, donc incomplète.

La première période (1963-1964) voit la réalisation de films U/G très simples, lents (16 im./s.), sans bande son et violemment éclairés : **Sleep, Eat, Kiss**. La seconde (1964-1965) est consacrée à des drames poétiques et satiriques sur des scénarios de Ronald Tavel utilisant une bande son ou le son synchronisé et filmés au rythme normal de 24 im./s. : **Vinyl, The Life of Juanita Castro, Hedy**.

La troisième période (1965) est celle des films de style réaliste « cinéma-vérité »,

Deuxième partie
en forme de
parenthèse :
portrait d'Andy
Warhol, le plus
connu des cinéastes
underground.



sur des scénarios de Chuck Wein : **My Hustler, Poor Little Rich Girl**. Avec la quatrième (1966), Warhol se lance dans **The Expanded Cinema** avec le groupe Rock-and-Roll « Velvet Underground » : il s'agit de projections avec des animations **happening**. C'est la période de **The Exploding Plastic Inevitable** : **Uptight, Velvet UG and Nico**.

A partir de 1967, Warhol réalise des films sans scénario qui reposent sur une totale improvisation des acteurs et qui sont commercialisés : **Chelsea Girls, I a Man, The Nude Restaurant, Lonesome Cow Boys... Flesh, Trash**.

L'ÉCRITURE MAÎTRISÉE

Les notions de répétitivité et de durée incluses dans les tableaux de Warhol annonçaient déjà une technique cinématographique particulièrement dans des œuvres du début comme **Base Ball** (1962). On trouve des références à cette technique avec l'utilisation d'écrans argentés vides placés à côté de certaines peintures et la démultiplication d'un personnage (**Triple Elvis** - 1962 ; **Elvis** - 1964, par exemple). Ainsi, il n'y a jamais eu de rupture à proprement parler et l'on retrouvera souvent aussi des Portraits dans ses films - **13 Most Beautiful Women, 13 Most Beautiful Boys, 50 Fantastics and 50 Personalities** et **Henry Geldzalher** (1964) - ou certains de ses thèmes privilégiés - **Suicide, Empire, Harlot** - qui datent de la même année. Mais il a réellement débuté comme cinéaste au cours d'un voyage à Hollywood, avec un film typiquement warholien - étrange phénomène de préfiguration - dans lequel la caméra était absolument statique et où les acteurs se livraient à une libre improvisation. Il s'agit de **Tarzan and Jane Regained... Sort of** (1963). Puis il continuera avec des films où le geste quotidien, les activités usuelles, seront attentivement observés. Dans **Harlot**, il abordera une de ses autres préoccupations : la **Star**, femme immatérielle, tellement féminine et tellement sophistiquée, qu'elle n'est plus femme (Liz, Marilyn, Mae West, Jean Harlow...) et Harlot sera donc le rôle joué par un homme travesti qui sera tout à fait authentique sinon moins artificiel. On retrouvera ce même thème avec le rôle de Holly Woodlawn dans **Trash** (1969). « Tous mes films sont artificiels, mais c'est que chaque chose est en quelque sorte artificielle. Je ne sais pas où s'arrête l'artificiel et où commence le réel », affirme volontiers Andy Warhol. Il faudrait analyser tous les grands thèmes warholiens et éclairer certains films de la permanence de ceux-là : les **Super Stars**, la femme, l'homosexualité, les cuisines, les chaussures, l'argent... En fait, Andy Warhol cinéaste U/G se détache très nettement du mouvement **underground** américain,

surtout par sa persévérance à vouloir dégager et représenter — quitte à se répéter — des moments de la réalité qui semblent particulièrement révélateurs. Tout ce que Warhol voit, tout ce qu'il découvre, il le montre et on ne peut être que saisi de reconnaître ses signes comme étant aussi les nôtres.

Peu importe la technique, la caméra, la publicité, le Film est avant tout ce que les acteurs en font, notamment par le dialogue que Warhol se garde bien de contester ou de réfuter. En fait, l'artiste Pop' n'intervient que dans la **sélection** préliminaire de l'objet réel ou du fait quotidien qui seront reproduits par la suite.

WARHOL ET LA RÉPÉTITIVITÉ

Mais Warhol, lui, ne se contente pas de reproduire des boîtes de soupe Campbell ou des billets de banque. Il le fait faire **par d'autres** et le plus souvent mécaniquement au moyen de la sérigraphie. Ainsi la production de masse remplit la fonction d'intermédiaire dans la réalisation de l'œuvre et permet une démultiplication de l'objet à l'infini. C'est cette notion de **répétitivité** qui distingue fondamentalement Warhol des autres artistes Pop'. Les **séries** de Warhol engendrent alors le facteur **temps-durée** qui, accentuant la portée de l'impact visuel, assimile le produit — Campbell's Soup Can, Coca-Cola, etc... — à un concept général ou déshumanise un personnage idéal — Marilyn Monroe, Liz Taylor — et dont les portraits sont subtilement modifiés par l'impression des couleurs : lèvres débordantes de Liz Taylor, paupières agrandies de Marilyn... La **star** se désincarne et devient une image de marque, impersonnelle et aussi monotone qu'une réclame de dentifrice. Warhol scrute la réalité et son époque pour en détacher les plus marquants. Il ne transforme pas, il décuple la force de ce qui est banal, parce qu'il voit dans cette banalité journalière les premiers dangers et les derniers reflets de notre société. Il utilise ainsi un **medium** populaire qui est la tragédie immobilisée — accident de voiture, émeute, suicide, mort spectaculaire — pour la projeter, démultipliée à l'infini, sur des surfaces argentées, véritables « miroirs de la Mort ». Mais le peintre Warhol reste froid — **cool** — : il ne prend pas parti, ne parle pas, n'analyse pas ; il ne donne pas son consentement ou son refus ; il ne s'expose pas. Le film de Warhol est un **film parlant**, peut-être le premier film à utiliser la **parole** directement avec toutes les modifications et variations sonores, rythmiques et phonétiques qui expriment l'inconscient. Les acteurs ne disposent d'aucun texte : ils improvisent dans une situation donnée sur un schéma, renouvelé à chaque séquence. « Ainsi peu importe qui l'écrit, qui le

photographie, qui y apparaît, qui le dirige, un film d'Andy Warhol est reconnaissable comme une évidence », déclare Sheldon Renan. Non pas l'évidence d'une nouvelle forme de marque ou d'une histoire-narration, mais celle du **choix warholien** qui ne se signifie pas dans un discours, ni dans un spectacle, mais comme Écriture.

Si Jean-Luc Godard a suivi la même démarche sur le langage-cinéma, ce sont des propos intellectuels qu'il énonce dans ses films par un discours politique, alors que Warhol n'intervient intellectuellement que dans la sélection : l'écriture warholienne est élaborée par les acteurs **en situation**. L'écriture des films de Warhol est **populaire**. Contrairement à beaucoup de réalisateurs de cinéma, Warhol ne prend pas son travail au sérieux, il ne prétend pas être un **artiste** et ne fait pas de l'Art ; pour lui c'est le **sujet** qui est **sérieux**, les acteurs qui sont **beaux**. « La lumière est mauvaise, la prise de vues est mauvaise, la projection est mauvaise, mais les gens sont beaux. Les gens sont si fantastiques que l'on ne peut pas faire de mauvaises photos ou de mauvais films », déclare-t-il toujours. Il détruit toute la magie du cinéma-fabrication et les conventions de l'industrie hollywoodienne. Warhol tourne un film en deux semaines — et parfois en moins de temps encore — avec des budgets de trois à cinq mille dollars (soit quinze à vingt-cinq millions d'anciens francs), alors qu'un film commercial coûte en moyenne environ deux cents millions d'anciens francs pour un même temps de tournage.

C'est sa façon de traiter le cinéma qui rend Warhol si important. Il entreprend ses films dans une perspective résolument révolutionnaire : il utilise en effet toutes les ressources de l'image qui devient expression de la réalité vivante, immédiate, fatale. Il détruit complètement le système cinématographique issu de la tradition littéraire du XIX^e siècle, et qui repose sur la production de films de divertissement ou de récits « préhistoriques », quand ce ne sont pas des films culturels, inefficaces et hermétiques.

LE MYTHE WARHOL ET LA RÉUSSITE

Beauties, c'est l'histoire très conformiste de deux jeunes **hippies** américaines, Donna et Jane, qui se rendent à Paris chez un mannequin, Carol La Brie, qui les transformera en **super stars** sophistiquées. Donna et Jane rencontrent un riche américain, Michael Sklar, qui vit en couple avec un jeune français, Max Delys. Michael, pour satisfaire sa famille, épouse Donna et veut marier Jane à Max afin qu'ils puissent vivre tous les quatre ensembles. Par ailleurs, Peter Greenlaw, mari de Carol, qui aime Patricia d'Arbanville,

tente de persuader celle-ci de partir vivre aux USA avec lui. Pat refuse. Elle préfère la vie luxueuse qu'elle mène à Paris avec son mari Karl Lagerfeld. Peter et Jane retournent en Amérique. La plus grande partie du tournage a lieu dans de somptueux appartements parisiens, ce qui a permis de filmer des scènes dans le plus pur style baroque hollywoodien : poursuites à travers de multiples chambres à coucher, séquences dans des salles de bains, etc... Les extérieurs étaient uniquement destinés à rendre compte du caractère « parisien » du film telle la scène de patins à roulettes sur la terrasse du Musée d'Art Moderne.

Pendant le tournage, le metteur en scène, Paul Morrissey, me dira : « C'est tellement facile de se moquer des français ! ». Max Delys, le seul acteur français de la troupe, fait d'ailleurs les frais de cette farce qu'est **Beauties**. Son personnage — tant dans le groupe que dans le film — est typiquement représentatif de l'incompréhension de l'Europe vis à vis des États-Unis.

« J'aime travailler avec Andy, j'aime l'atmosphère qu'il crée; j'aime ne pas être étranglé par un scénario, ne pas avoir à apprendre par cœur des répliques, nous déclarera Michael Sklar. Avec lui nous sommes libres de développer notre propre personnalité. Parfois nous avons eu des problèmes de tournage, soit parce que les dialogues sont justes mais que quelque chose survient techniquement qui fait que le plan est faux, soit parce que la prise de vues est bonne mais les dialogues mauvais. Pour un plan, nous ne faisons que deux ou trois prises, alors qu'à Hollywood, ils en font de quinze à trente ».

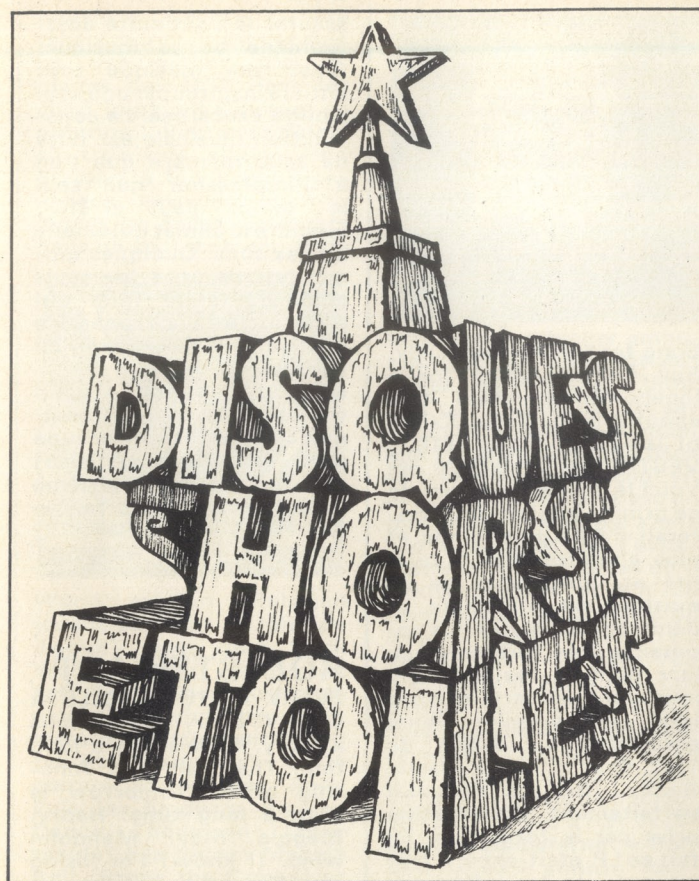
L'appartement parisien du boulevard Saint-Germain où Warhol a installé sa **factory** est envahi par les photographes et la presse; les acteurs s'agitent; des inconnus entrent et sortent bruyamment; le téléphone sonne sans arrêt. Au milieu de tout ce remue-ménage, Andy Warhol, toujours calme et tranquille, lit les journaux et tricote. Rien ne semble l'atteindre. Plus tard, il y aura une prise de vues : les étrangers seront priés de sortir. Ken Hugues — « administrateur » et attaché de presse du groupe — installe trois minuscules lampes à quartz; Jean-Jacques Flori, le directeur de la photo, « fait le diaphragme »; Paul Morrissey installe le magnétophone. La caméra est en place. On tourne : pas de **clap**, pas d'électricien, pas de décorateur, ni de script-girl, de perchman ou d'assistant. Une équipe qui travaille vite et bien. Quand il y a des problèmes, on arrête la caméra et les acteurs discutent de la façon de jouer la scène, avec Michael ou Paul ou Andy, c'est si facile de tourner un film... « Parce que Andy a vraiment un œil pour saisir ce qui est juste et

que Paul connaît psychologiquement ses acteurs et les situations », nous avoue Michael Sklar. Pendant une semaine nous sommes restés, Marc Cramer et moi-même, à écouter, à voir et à vivre dans l'univers de Warhol. Tout y paraît si simple, tout s'y élabore si aisément, sans prétention, avec beaucoup d'humour. Et pourtant, rien n'est laissé au hasard. « Je ne m'inquiète pas de l'art ou de la vie, avoue Warhol. Je veux dire... la guerre et les bombes m'inquiètent mais d'ordinaire, il n'y a pas grand'chose que l'on puisse faire contre ça. J'ai déjà parlé de ces problèmes dans certains de mes films, mais je vais essayer de faire plus ». On a dit qu'Andy Warhol était une

création de toutes pièces, qu'il n'existait pas vraiment. On a mythifié le personnage de telle manière qu'il est devenu un nom, une ombre, une énorme farce publicitaire. Et peut-être qu'Andy n'existe-t-il pas vraiment; ce qui **existe**, c'est ce **qu'il a fait**, et tout peut devenir Andy Warhol. Il s'efface totalement derrière son œuvre et son entourage; il s'efface derrière ce qu'il provoque et le détermine de façon toujours précise, juste. Il **choisit**. Tant qu'il n'a rien à montrer, il se tait. De lui, Jonas Mekas dira : « C'est précisément là que se situe l'origine d'Andy le tolérant; du fait qu'il est un artiste total et qu'il voit ce que personne d'autre ne voit vraiment ». — MICHEL MAINGOIS.



« Trash ».



TAJ MAHAL

THE REAL THING. Fishin' blues. Ain't gwine no whistle Dixie (any mo'). Sweet mama Janisse. Going up the country and paint my mailbox blue. Big kneed gal. You're going to need somebody on your bond. Tom and Sally Drake. Diving duck blues. John, ain't it hard. You're no street walker mama, honey but I do love the way you strut your stuff.

CBS S 66.288/2 x 30 cm
Taj Mahal aura toujours été un curieux personnage, une sorte de freak du blues. Ce Noir, étant depuis des années au contact des musiciens blancs californiens, a évidemment subi leur influence et sa musique s'en est ressentie, si elle a toujours conservé son identité profonde. Le Blues. Taj Mahal est un bluesman authentique et peut-être bien un bluesman très important pour cette musique qui ne se renouvelle que bien peu au sein de la communauté noire. A supposer bien sûr, qu'il faille qu'elle évolue, ce que d'aucuns nieront. Pour l'instant solitaire, Taj Mahal pour-

rait bientôt être le leader d'un nouveau style de blues. Ici, il est accompagné par une section de cuivres, dont la dominante est le ... tuba (quatre, pas moins). C'est inattendu, cela peut passer pour un gag (fanfare bluesy), mais ce parti-pris de non-conformisme se révèle du plus haut intérêt pour la musique. Enregistré en public au Fillmore East, le disque nous restitue une ambiance ultra-cool. Une petite fête entre amis, où les invités seraient au nombre de 3 ou 4.000. « Fishing Blues » résume d'entrée toute la philosophie de Mahal: la campagne, la musique, la pêche, idéal que l'on retrouvera tout au long de ces plages, soit à travers la seule esthé-



tique musicale, soit dans les mots (« Sweet Mama Janisse », « l'histoire d'une femme que j'ai connue en Louisiane. Elle habitait à la campagne, puis, un jour, elle est partie à la ville, pour voir ce qui s'y passait. Aujourd'hui, elle est revenue dans sa campagne ! »). Les tempos, généralement moyens, sont ponctués par les borborygmes des tubas — auxquels on s'habitue très rapidement. C'est que Taj Mahal, en bousculant les orchestrations traditionnelles, en constituant un orchestre aussi révolutionnaire que celui-ci, ouvre une voie qui, espérons-le, sera empruntée par d'autres bluesmen: Muddy Waters ou Howlin' Wolf auront moins de peine à s'adapter aux idées de Taj Mahal qu'à tenter de jouer le blues « comme les hippies » (cf. « Electric Mudd » et « Howlin' Wolf New Album »). Pourquoi ne verrait-on pas un jour, l'un ou l'autre de ces grands chanteurs se mettre à siffler le blues, ne s'interrompant que pour laisser sonner tubas et saxophones, comme le Taj Mahal de « Ain't gwine to whistle Dixie » ? ou bien jouer de la mandoline (déjà fait, par Yank Rachel, mais lui n'avait pas à sa gauche un tuba en train de pousser ses énormes notes) comme dans « Tom and Sally Drake »), ou encore jammer pendant dix-neuf minutes sur le thème de « Tu n'es pas une fille qui fait le trottoir, mais Bon Dieu, ce que je peux aimer la façon dont tu tortilles ton derrière » (You're no street walker, mama, honey but I do love the way you strut your stuff), en alignant cinquante mots alors qu'il y a tout juste la place d'en prononcer correctement dix ? « The Real Thing » : un événement dans le blues. — JACQUES CHABIRON.

GRAHAM NASH

SONGS FOR BEGINNERS. Military madness. Better days. Wounded bird. I used to be a king. Be yourself. Simple man. Man in the mirror. There's only one. Sleep song. Chicago. We can change the world. ATLANTIC 940.079/30 cm (dist. Barclay)

Graham Nash, c'est CET ex-Hollies devenu Superstar le jour où il décida d'associer sa destinée à celles d'un ex-Byrd et d'un ex - Buffalo Springfield. Crosby, Stills and Nash... Pour eux, la route ne fut ni longue, ni difficile: un premier disque d'or en 1969, un second l'année suivante après l'arrivée de Neil Young, et puis les albums en solo... Young en avait déjà enregistré deux lorsqu'il rejoignit le trio; il y eut ensuite « After the gold rush », le Stephen Stills (que tout le monde attendait), le David Crosby (qui en déçut beaucoup) et maintenant juste après « Four way street », c'est Graham Nash qui nous présente « his own thing » baptisée du fort joli nom de « Song for beginners ».

Cet album, quelque peu négligé par la critique américaine et surtout anglaise déjà lassées du phénomène Super-star qu'elles ont engendré, semble être la confirmation par excellence des idées que l'on pouvait se faire du personnage de Graham Nash... Né à Blackpool pendant la dernière guerre, devenu célèbre aux beaux jours de la Beat-Music (lorsqu'un groupe de Manchester, les Hollies, essayait de rivaliser avec ceux de Liverpool — Swinging Blue Jeans, Merseybeats, Fourmost, Gerry and the Pacemakers etc., — dans le but de ravir aux Beatles la première place des charts), Graham Nash, au printemps 1969 s'exila en Californie où, à la différence d'un Eric Burdon par exemple, il trouva le bonheur et parvint « to get it together »... Cette échappée d'un jeune Anglais vers le soleil californien constitue plus ou moins, d'ailleurs, la toile de fond de « Songs for beginners »; tout comme celles de Neil Young et de David Crosby, les chansons de Graham Nash sont très personnelles, voire même intimes (« Sleep song », description de l'éveil d'un couple au petit matin); cette facilité qu'ont les stars de l'In-trospective Rock à se raconter, à se DÉNUDER est certainement à l'origine de l'engouement dont sont l'objet les Van Morrison, James Taylor, Carole King, Joni Mitchell etc; ces gens SEMBLANT mener leur carrière comme s'ils constituaient un album de photo-

graphies-souvenirs destiné à être offert au public : chacun de leurs albums donne la forte impression de n'avoir été enregistré que pour témoigner d'un climat, d'une atmosphère ou d'un certain état d'esprit ayant particulièrement marqué une époque donnée de leur vie... Il devient alors évident au public qu'il lui faut posséder la discographie complète de l'artiste afin de comprendre parfaitement son évolution (c'est contre ce mécanisme que Dylan s'est élevé durant la dernière partie de sa carrière) et, du fait du relatif dépouillement consenti par la star, le public se sent quelque peu flatté d'avoir accès à l'univers mental de l'artiste, ce dernier traquant avec des mots qui font souvent défaut à celui auquel il s'adresse des situations et sentiments (drogue, désespoir, etc.), pouvant être communs... Tout ceci n'est qu'un aspect de l'omniprésente identification public - artiste et Graham Nash, qui a certainement fait il y a longtemps ce petit raisonne-



ment, n'a pas oublié d'en tirer des conclusions... « I am a simple man, so I sing a simple song » déclare-t-il dans un morceau (« Simple man ») qui pourrait, à lui seul, résumer l'album tout entier ; « I am a simple man, so I play a simple tune » et, en effet, il y a tout au long des onze morceaux qui composent ce disque un refus certain de l'artifice. GRAHAM NASH VEUT RESTER SIMPLE : les paroles de ses chansons sont fort éloignées du symbolisme quelque peu hermétique dont Neil Young fait preuve dans la magnifique « Last trip to Tulsa » ; sa vie n'est pas celle de Steve Stills, arrêté par les flics américains alors qu'il rampait dans les couloirs d'un hôtel, « stoned on acid » ; sa tristesse n'est pas comparable à la tristesse de son ami David Crosby (des

trois, celui qui l'a le plus influencé), l'ex-Byrd paranoïaque dont l'old lady, Christine Gail Hinton, mourut dans des circonstances tragiques... ET POURTANT « SONGS FOR BEGINNERS » EST UN SPLENDIDE ALBUM DANS LEQUEL GRAHAM NASH SE LIVRE TOTALEMENT, SANS HATE ET SANS HYPOCRISIE ; au détour d'une partie de piano ou d'un glissando de pedal-steel, les événements marquants de son existence nous sont contés, de sa naissance dans une chambre de Blackpool en bordure de la mer du Nord, alors que la guerre tuait son pays (« Military madness »), jusqu'à la redécouverte de son identité, en Californie où, après avoir construit sa vie sur du sable et l'avoir vue s'écrouler, il pourra enfin chanter « But it's alright, I'm okay » (« I used to be a king »). GRAHAM NASH EST ANGLAIS ET A BEAUCOUP AIMÉ LES BEATLES, cela est visible à maintes reprises dans ce disque ; écoutez les superbes chœurs à la Abbey Road de « Better days », la partie de violon de « Simple man », reminiscence d'« Eleanor Rigby ». Parmi les invités, on note la présence de David Crosby, Jerry Garcia, Phil Lesh, Dave Mason, Rita Coolidge (très efficace, la Delta Lady), Dorothy Morrison, Bobby Keyes (qu'il est pompier, ce saxophoniste), Dallas Taylor Calvin Samuels, Johnny Barbata : les Californiens sont venus nombreux au rendez-vous de leur ami anglais et l'ont aidé à réaliser cette petite merveille qu'est « Songs for beginners »... L'optimisme de « Chicago » et de « We can change the world », la délicatesse de « Wounded bird » et de « Sleep song », la lucidité de « Military madness », de « I used to be a king » et de « Simple man », la beauté majestueuse de « Better days », de « Be yourself » et de « There's only one » : des raisons suffisantes pour que vous desiriez sans plus tarder devenir l'un des « beginners » auxquels ces songs sont adressées. — YVES ADRIEN.

NUCLEUS



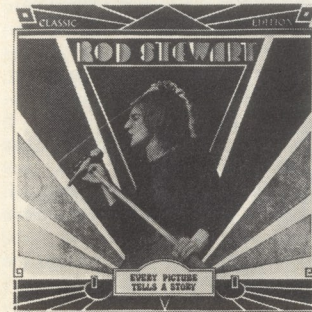
Song for the Bearded Lady. Sun Child. Lullaby for a lonely Child. We'll talk about it later. Oasis. Ballad of Joe Pimp. Easter 1916. VERTIGO 6.360-027/30 cm Voici le deuxième album de ce groupe anglais qui mériterait d'être plus connu et plus apprécié tant la qualité et l'originalité de sa musique est indéniable. La démarche de Nucleus s'apparente très fortement au jazz dont la majorité des musiciens est certainement issu. Leur premier album enregistré au début de 1970, était intitulé « Elastic Rock », titre qui résumait parfaitement l'orientation prise par la formation. En fait ce LP était encore très marqué par les influences que le jazz avait laissé dans la démarche de ces musiciens et l'album aurait mieux porté le nom de « Elastic Jazz ». Cet album qui s'intitule « We'll talk about it later » marque d'une façon évidente une coupure par rapport à la musique initiale de Nucleus, dans le sens d'une musique franchement plus rock, plus swingante, et qui évoque la démarche de Miles Davis dans « Jack Johnson », tout en conservant à la musique sa personnalité propre. Alors que dans le premier album chaque membre du groupe occupait une place que personne ne songeait à lui discuter, on voit ici apparaître les personnalités de Ian Carr à la trompette et de Chris Spedding à la guitare (celui-ci a joué avec Jack Bruce et Pete Brown). La présence des deux hommes est désormais privilégiée par rapport aux autres. La musique reste très intimiste et n'évolue que par progression des tempos, succession des temps faibles et des temps forts. Les notes sont jouées parcimonieusement, presque évoquées, et la présence constante de John Marshall à la batterie est le lien indispensable pour

assurer la continuité émotionnelle de la musique. C'est une musique tout entière inspirée par une sensibilité exacerbée. La construction musicale est faite de telle manière que l'on a l'impression que seul le temps peut arrêter éteindre le climat qui émane de ces sons. Quelques moments free sont les seuls soubresauts de folie qui arrivent à s'échapper de la structure monocorde de la musique. Nucleus fait son chemin tranquillement, on commence à parler du groupe dans la presse anglaise ; déjà il a sorti un troisième album en Angleterre. — MICHEL MARCHON.

ROD STEWART

EVERY PICTURE TELLS A STORY. Every picture tells a story. Seems like a long time. That's all right. Amazing grace. Tomorrow is such a long time. Henry. Maggie May. Mandolin wind. (I know) I'm losing you. Reason to believe. MERCURY 6.398.002/30 cm Ceux qui comme moi ont assisté, en février dernier, à l'enregistrement du Pop 2 consacré aux Faces le savent déjà, Rod « the Mod » Stewart, l'ex-chanteur du Jeff Beck Group, affectionne tout particulièrement le vin de par chez nous, les costumes de velours rose, les escarpins en cuir jaune et les « good jokes ». D'un naturel enjoué et modeste, il est considéré comme une des figures les plus saines des milieux du rock'n'roll anglais : vous le rencontrerez dans les pubs de Fleet Street plutôt qu'au Rounhouse et il vous avouera sans aucune hésitation préférer la Guinness au Yellow Sunshine... Vieil habitué des scènes londoniennes, il bénéficie de l'estime de gens comme John Peel (le disc-jockey), Richard Williams (du Melody Marker), etc., et a sauvé les Faces de l'oubli certain auquel ils semblaient promis après le départ de Steve Marriott. Depuis l'année dernière, il enregistre des albums en solo : les deux premiers, « An old raincoat won't ever let you down » (sorti ici sous le titre « The Rod Stewart Album ») et « Gasoline Alley » recueillirent

de fort bonnes critiques ; le nouveau, « Every picture tells a story », s'est vendu à un demi-million d'exemplaires aux USA dans les vingt jours qui suivirent sa parution... Pour enregistrer ce troisième album, Rod Stewart a fait appel à ses « vieux associés et collègues les Faces » présents dans un seul morceau (Ron



Wood et Ian McLagan jouant eux tout au long du disque) ainsi qu'à Mick Waller, ancien batteur du Jeff Beck Group au jeu de cymbales quelque peu envahissant ; Martin Quittenton (ex-Steamhammer) à la guitare acoustique ; Andy Pyle (ex-Blodwyn Pig) et Danny Thompson (Pentangle) à la basse ; Maggie Bell (Stone the Crows) et Madeline Bell (Blue Mink) aux vocaux ; Ray Jackson (Lindisfarne) à la mandoline, Pete Sears au piano, Dick Powell au violon et Sam Mitchell (dont le nom a été omis des notes de pochette) à la bottleneck. Tous ces gens, s'ils ne sont pas des stars, n'en constituent pas moins un line-up très appréciable, capables qu'ils sont de s'effacer afin de ne pas affecter l'image de celui sur l'album duquel ils travaillent. Dans ce troisième enregistrement dont il est (un peu naïvement parfois) le producteur, Rod Stewart s'affirme comme un compositeur de talent, les trois morceaux les plus intéressants étant certainement ceux qu'il a signés : « Every picture tells a story », « Maggie May », et « Mandolin Wind ». Le seul défaut de cet album, c'est que les deux faces sont de valeur inégale ; sur la première, hormis le morceau qui donne son titre au disque et une acceptable version du « Tomorrow is such a long time » de Dylan, rien de très passionnant : le « Seems like a long time » de Brewer and Shipley est trop long, de même que « That's alright » (morceau d'Arthur « Big Boy » Cru-

dup dont Presley fit son légendaire premier single) traité ici de manière décevante ; quant à l'« Amazing Grace » popularisé il y a quelques mois par Judy Collins, on ne s'explique même pas sa présence. Par contre la seconde face qui s'ouvre sur « Henry », une courte pièce acoustique composée par Martin Quittenton, ne présente aucun déchet... « Henry » est suivi de « Maggie May », tendre histoire d'un écolier amoureux d'une prostituée : « Wake up Maggie, I think I've got something to say to you/It's late September and I really should be back at school » ; l'adolescent vit avec la « hooker » et est un peu perdu : Maggie a stoné son cœur afin de s'éviter d'être seule ; lui pense qu'il trouvera un rock'n'roll band, but he needs a helping hand : « Maggie, I wish I'd never seen your face/You made a first-class fool out of me... But I love you anyway ». Vient ensuite « Mandolin wind », fort belle histoire d'un amour hivernal embellie par une partie de mandoline qui est due à Ray Jackson, de Lindisfarne : « Coldest wind/I almost fourteen years/Couldn't change a thing/I loved ya ». Le morceau suivant est « (I know) I'm losing you », un vieux succès des Temptations interprété de façon magistrale par Rod Stewart entouré ici des Faces au complet ; excellent exemple de ce que peut être le répertoire Tamla débarrassé de ses arrangements et accompagnements stéréotypés.

L'album se termine sur une délicate version du « Reason to believe » de Tim Hardin (un excellent compositeur trop injustement ignoré) agrémenté d'une partie de violon interprétée par Dick Powell. On peut sans se risquer affirmer que ce troisième album solo est le meilleur qu'il ait enregistré l'ancien chanteur du Jeff Beck Group, certainement aujourd'hui le plus grand vocaliste anglais. Mais, si par un hasard des plus incompréhensibles, il se trouvait que vous ne connaissiez pas encore Rod Stewart, dont la voix rauque et voilée n'a d'égale que la sensibilité, écoutez la seconde face d'« Every picture tells a story » plutôt que la première... Et puis écoutez aussi la première, après. — YVES ADRIEN.

IMPORT PATHÉ

Trois disques absolument exceptionnels, c'est le joli bilan que l'on peut tirer une fois que l'on a fait le tri des importations Pathé Marconi de ce mois-ci. Ces albums exceptionnels sont ceux de Pharoah Sanders, d'Albert Ayler et des Temptations.



« Thembi », le nouvel album de Pharoah Sanders, est peut-être le plus beau enregistré par ce musicien depuis le fabuleux « Tuhid ». Le saxophoniste, disciple de John Coltrane, lyrique et mystique comme son maître, retrouve ici une flamme un peu éteinte dans ses récents enregistrements, oubliée peut-être au cours de longues méditations religieuses, au cours d'interminables tête-à-tête avec le Créateur. L'un des attraits essentiels de l'art de Pharoah est l'étonnante énergie qu'il peut dégager, pas tant par la force sonore de la musique que par celle de l'esprit de son créateur-interprète. On retrouve cette énergie tout au long de « Thembi », cette incomparable puissance d'expression qui naît de la richesse foisonnante des rythmes et des discours sinueux du leader, parfois traversés par une longue plainte rauque qui déchire l'harmonie paisible de climats ébauchés puis retrouvés. Comme à l'habitude, Pharoah est ici entouré par la crème des jeunes jazzmen new-yorkais, impressionnants d'intelligence mélodique et de puissance rythmique : le violoniste Michael White, qui semble enfin refaire surface après des années d'oubli, le pianiste Lonnie Liston Smith, au phrasé délicat et fluide (sa composition « Astral traveling » est un chef-d'œuvre que ne renierait pas Sun Ra), le bassiste Cecil McBee, que l'on entend jouer une magnifique partie d'archet sur « Love », les batteurs Clifford Jarvis et Roy Haynes, le vieux maître qui sait et comprend tout, et puis des percussionnistes africains. Jazz d'une richesse éblouissante, partagé entre ses influences américaines et d'autres venues d'Orient, trouvant dans les premières des raisons de s'exacerber et dans les secondes des motifs d'une beauté pure et paisible (« Thembi » - Impulse AS 9.206).

L'album d'Albert Ayler n'est pas le dernier enregistré par le saxophoniste, comme le prétend la pochette. Sans doute a-t-on voulu dire « le dernier pour Impulse ». Peu importe, la musique compte plus que cela, qui est d'une beauté et d'une force foudroyantes. L'album provient des mêmes séances que « Music is the healing force of the universe », enregistré en août 69, et les musiciens qui y apparaissent sont évidemment les mêmes. « Le second est infiniment supérieur au premier », disait Henry Vestine lors de son dernier passage à Paris avec les Canned Heat ; il avait raison, et surtout en ce qui le concerne : il joue ici sur deux morceaux et son duo avec Albert Ayler (à la cornemuse) sur « Untitled duet » est l'un des meilleurs moments de l'album. Assez curieusement, on peut déceler ici une influence de Pharoah Sanders sur l'esprit de la musique d'Albert Ayler et même sur sa forme, notamment dans le jeu de saxophone du leader sur un morceau comme « Again comes the rising of the sun » : il est ici plus lyrique, harmonieux, qu'à l'accoutumée, pas très éloigné non plus de ces souffleurs de r'n'b pour lesquels il a toujours eu beaucoup d'admiration (on se souvient de « New Grass »). Certains ont cru devoir reprocher à Albert Ayler ce qu'ils considéraient comme un affadissement de sa musique sous l'influence de quelque illumination mystique. Cette musique n'a cependant pas perdu de sa force, cet album en témoigne : elle l'exprime d'une autre façon, c'est tout. Albert Ayler n'a jamais prétendu s'enfermer dans un genre bien défini ; il laissait aux autres le soin de lui coller des étiquettes sur le dos et suivait son chemin. Ses chemins (« The last album » - Impulse AS 9.208). Quant aux Temptations, ils font à leurs admirateurs



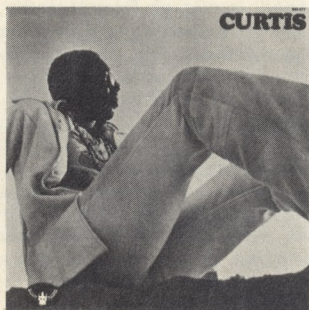
l'immense plaisir de leur offrir un disque qui, pour une fois, est sans défaut. Jusqu'à présent, les enregistrements du groupe (seconde manière) avaient cette agaçante particularité de se composer de morceaux magnifiques encadrés d'autres qui étaient bons à jeter à la poubelle. La tradition est enfin bafouée, tous les morceaux de ce nouveau disque sont de qualité, même les ballades qui étaient généralement des terrains d'essai pour gimmicks sentimentaux terrifiants. Problème: si, avec tout leur déchet, les disques des Tempts parvenaient malgré tout à être bons, que sera un disque des mêmes Tempts sans déchet? Il sera ceci qu'est « Sky's the limit », un mélange parfaitement harmonieux de ballades somptueusement arrangées et chantées et de longs morceaux (deux ici) superswinguants qui vous arrachent le derrière de votre fauteuil. Les douze minutes de « Smiling faces sometimes », les dix de « Love can be anything » comptent certainement parmi les plus belles choses qu'aient réalisées les arrangeurs de Tamla, et ils en ont pourtant fait un paquet de bonnes choses. Grandiose à tous les niveaux, y compris ceux de l'enregistrement, du mixage et du pressage (« Sky's the limit » - Gordy (Tamla) GLPS 957). — PHILIPPE PARINGAUX.

CURTIS MAYFIELD

CURTIS (Don't worry) If there is a hell below we're all gonna go. The other side of town. Wild and free. The makings of you. Miss Black America. Move on up. We the people who are darker than blue. Give it up. BUDDAH 940.077/30 cm

Ce disque est l'un des plus considérables qu'ait produit le rhythm and blues depuis plusieurs années. C'est, tout d'abord, le premier essai de Curtis Mayfield sans le groupe des Impressions, qu'il fonda en 1957 avec Sam Gooden et Fred Cash. Pour jouir d'une renommée insignifiante en Europe, Mayfield n'en est pas moins, dans son pays, un homme de poids: principal instigateur de la « chanson noire à message » dès la fin des années cinquante, il a façonné, de « We're a winner » à « This is my country », une forme d'expression qui s'est développée en épousant les accidents de parcours de l'aventure noire moderne. A la fois en appui sur la tradition du gospel et en prise sur l'actualité sociale, son style annonçait avant leur éclosion ceux de Sly Stone et même de Melvin Van Peebles. Par ailleurs, Mayfield est l'un des représentants encore assez peu nombreux du « black ownership » dans le domaine du disque: comme Berry Gordy Jr (Tamla Motown) et les Isley Brothers (T-Neck Records), il possède son propre label — Curtom — pour lequel enregistrent les nouveaux Impressions notamment.

Musicalement, « Curtis » s'inscrit à l'avant-garde du développement subi ces derniers temps par la soul music. L'emploi des violons, par exemple, procède ici d'un souci de coloration rythmique (« Don't worry »); basse et batterie conservent le rôle décisif qui est le leur depuis l'avènement de Stax et de Tamla Motown, mais on leur ajoute d'autres instruments de percussion, tels que bongos et congas (« Move on up ») qui intensifient l'allure orchestrale. La section de cuivres n'a pas disparu mais se tient à distance, ou du moins évite la répétition au premier plan de ces riffs en notes



tenues dont on a usé outrancièrement. Les arrangements appliqués aux compositions de Mayfield sont d'une sophistication parfois audacieuse, mais paraissent de toute évidence conçus afin de mettre en lumière l'aspect rythmique et vocal de chaque morceau.

La voix de Mayfield, qui se réfugie constamment dans un registre élevé, rappelle par instants celle de Smokey Robinson (leader des Miracles), encore qu'un phrasé fort précis l'en sépare quelque peu. Son timbre clair est curieusement accentué par des effets d'écho qui, bien qu'obtenus en studio, ne déforment pas les atouts naturels du chanteur. Deux chefs-d'œuvre se distinguent après quelques auditions: « We the people who are darker than blue », dont la construction habile et les variations d'intensité s'accompagnent d'une affirmation de la négritude inhabituellement poétique; « Move on up », où les divers instruments de percussion soutiennent à merveille un « encouragement à la race » qui ne manque pas d'humour: « Just move on up toward your destination, Though you may find, from town to town, complications ».

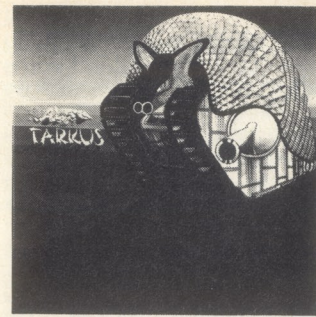
Ce qui vaut à Curtis Mayfield une dimension particulière dans le rhythm and blues contemporain, c'est notamment cette faculté de s'adresser à la communauté noire (qui reste son public le plus important) sur plusieurs tons, et non uniquement sur celui de la colère, de l'ironie amère, du désespoir ou d'une bonhomie sincère. Clairvoyance et courage sont deux des qualités les plus nettes d'un homme qui, sans jamais céder à la démagogie, refuse de prêcher les solutions raciales à sens unique. Il est musicien, dira-t-on. Mais nulle part autant qu'au sein de la société négro-américaine l'artiste n'est investi d'un rôle politique et culturel. Et Curtis Mayfield ne fait pas semblant de reconnaître le sien. — PHILIPPE BAS-RABÉRIN.

ELP

TARKUS. Eruption. Stones of years. Iconoclast. Mass. Manticore. Battlefield. Aquatarkus. Jeremy Bender. Bitches crystal. The only way. Infinite space (conclusion). A time and a place. Are you ready. ISLAND 6.396.005/30 cm (dist. Philips)

Tarkus est ce monstre mi-tatou, mi-tank (char d'assaut), qui naît du flanc éventré d'un volcan en pleine éruption et commence une marche de mort, détruisant systématiquement tout ce qui passe à portée de ses canons. Des cités, aussi bien que des monstres armés comme lui. Jusqu'à ce qu'il rencontre une sorte de lion à tête d'homme, à la crinière abondante, simplement armé d'une pique qui termine sa queue. Laquelle pique ne peut pas grand-chose contre la carapace du monstre mais s'avère on ne peut plus idéale pour lui crever l'œil et, ainsi, le défaire. C'est David et Goliath revisité, l'histoire de Tarkus que Keith Emerson prétend avoir écrite sous l'influence du climat social de l'Angleterre d'aujourd'hui. Est-ce pour cette seule raison que ce disque est nettement supérieur au précédent? L'affirmer serait sans doute exagéré, mais il est depuis longtemps prouvé que rien ne vaut une solide motivation pour créer une œuvre artistique digne d'intérêt. A preuve, la face 2, des morceaux qui ne suivent aucun thème bien précis, est bien inférieure à « Tarkus » (hormis « A time and a place », peut-être). Après avoir entendu « Tarkus », on se demande comment le groupe peut tenir une telle cadence, sur scène. Le rythme de la pièce est en effet absolument incroyable, et enlevé avec une maestria et un brio confondants. Comment fait donc Keith Emerson pour ne pas se tromper de note ou d'accord, comment Carl Palmer peut-il battre de cette façon sans confondre caisse claire et tom, par quel miracle tout cela reste-t-il d'une cohérence et d'une clarté jamais prises en défaut? Un véritable exploit à l'honneur du trio, cette frénésie qui ne dégénère pas en confusion.

Autre nouveauté (car cette rigueur en est une dans le conteste Emerson), bien plus importante, d'ailleurs: Emerson ne semble plus



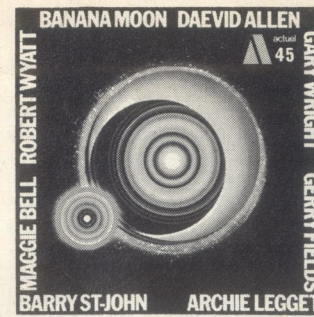
être ce bavard qui développait ses solos jusqu'à en perdre le fil conducteur, reléguant ses accompagnateurs au rang d'ombres falotes et sans rôle bien défini. Là, pressé par un Palmer qui ne lui laisse aucun répit (vraiment aucun), Emerson adopte un jeu concis qui ne peut que mettre en valeur la très grande classe de son jeu. Les idées succèdent aux idées, ceci dans chacune de ses interventions, et Dieu sait si elles sont nombreuses. Emerson restant évidemment le soliste du groupe, son âme. C'est lui la star, mais Lake et Palmer ne s'en laissent jamais conter, et parviennent aisément à dire ce qu'ils veulent dire. Lake confirme que la basse, sein d'ELP, n'est pas un élément rythmique prépondérant, mais est utilisée pour enrichir l'harmonie de l'ensemble (« Stone of years »), laquelle est on ne peut plus complète, grâce au Moog synthesizer et au piano. Lake se permet également quelques interventions à la guitare qui nous font regretter qu'il n'utilise pas plus souvent cet instrument. Ce solo de « Battlefield » évoque irrésistiblement le Peter Green des grands jours. Remarque qui en amène une autre: la musique d'ELP, a priori peut faite pour ces sortes d'incursions, se révèle parfaitement disposée à digérer ces corps étrangers, qu'ils soient bluesy ou non. Revenons à Palmer pour saluer cet extraordinaire roulement (« Manticore », je crois) qui pousse Emerson à achever ce qu'il a commencé, au plus vite, mais aura plus tard l'occasion de se laisser aller dans une petite chose curieuse, au moog, qui prend à cette occasion une sonorité liquide, qu'accentue la wâ-wâ, décidément mise à toute les sauces (et pourquoi pas, après tout). C'est un disque à écouter très fort. Il faut que les basses

fréquences disjoignent les lames du parquet de la villa louée pour les vacances, il faut que l'on puisse s'éclater à un kilomètre à la ronde sur la musique irrésistible d'ELP. — JACQUES CHABIRON.

DAEVID ALLEN

BANANA MOON. Banana moon: 1/It's the time of your life. 2/Memories. 3/All I want is out of here. 4/Fred the fish and the chip on his shoulder. 5/White neck blooze. 6/Codein coda. Stoned innocent Frankenstein and his adventures in the Land of Flip. I am a bowl. BYG 529.345/30 cm

Au début de l'hiver dernier Bert Camembert (Daavid Allen), le pataphysicien président aux destinées de la planète Gong, traversa une petite mer qui le séparait du pays dans lequel résident encore aujourd'hui ses amis de la Machine Molle! il était accompagné du Submarin Captain (Christian Tritsch, le bassiste du Gong) et se rendait à Londres pour enregistrer au Marquee le volume 45 de la série Actuel qui devait être produit par Pierre Lattès. A son arrivée, il rencontra Robert Wyatt, de la Machine, Gary Wright (l'ex-organiste de Spooky Tooth), Archie Legget (aujourd'hui bassiste de Wright), Nick Evans (ex-tromboniste de Keith Tippett, Soft Machine, Centipede, etc...), Pip Pyle (ex-batteur de Chicken Shack, il remplace désormais Rachid Houari au sein du Gong), le violoniste Gerry Fields, Maggie Bell (de Stone the Crows), Barry St-John et tous ensemble ils firent « Banana Moon », qui n'est pas un album du Gong mais de Daavid Allen. La face A (the songful half) intitulée elle aussi « Banana Moon » (c'est le nom du premier groupe de Daavid et celui de la lune lorsqu'elle n'a pas encore dépassé son premier quartier, époque à partir de laquelle la Magie Blanche peut s'opérer, ceci jusqu'à ce qu'elle soit pleine, the moon) est divisée en six parties: 1/ « It's the time of your life », composée par Christian Tritsch est la première occasion pour Pip Pyle de jouer avec les gens de la planète Gong. 2/ « Memories », de Hugh Hopper, le bassiste



de Soft Machine, remonte aux jours où Daavid, Hugh, Kevin, Mike Ratledge et Wyatt résidaient à Canterbury; Robert chante les paroles qu'il a composées et joue de la wah-wah. 3/ « All I want is out of here », le morceau le plus freaky de la face est dû, lui aussi, à Christian Tritsch: écoutez « Archibald on bass & midday grunts et Robert drumming and doing famed dolly choruses ». 4/ « Fred the fish and the chip on his shoulder »: a fine ole outback slag anthem by Earls Court aborigène Dingo virgin with the Adelaide mansions sunday chorus conducted by the australian minister of finance. 5/ « White neck blooze », écrit et chanté après évocation de l'esprit de Kevin in Ayerland est une excellente parodie de Kevin Ayers dans le style Zappa-Reuben and the Jets. 6/ « Codein coda », n'est qu'une manière de conclure une première face « mélodique »... La face B, « Stoned innocent Frankenstein and his adventures in the land of flip » est dédiée à un personnage qui fut assez proche du Gong et dont vous pouvez lire l'histoire dans les notes de pochette. 3/ « I am a bowl » nous permet d'entendre le trombone de Nick Evans et c'est là son plus grand mérite. FIN. Mais non, j'oubliais de vous dire qu'une personne de l'entourage de Daavid Allen nous a téléphoné à Rock & Folk pour nous recommander d'être attentif au contenu parodique de ce disque, c'est pourquoi nous nous sommes permis de l'ignorer, estimant que l'éventuel acheteur de l'album serait heureux de découvrir ce contenu parodique lui-même. Chronique volontairement brève d'une musique plus agréable pour tripper qu'à critiquer. Si vous voulez tripper. — YVES ADRIEN.

MIKE HERON

SMILING MEN WITH BAD REPUTATIONS. Call me diamond. Flowers of the forest. Audrey. Brindaban. Feast of Stephen. Spirit beautiful. Warm heart pasty. Beautiful stranger. No turning back. ISLAND ILPS 9.146/30 cm (import Philips)

On n'attendait pas un disque tel que celui-ci, de la part du leader d'un groupe comme l'Incredible String Band. « Call me Diamond » est presque un morceau excessif, en ce sens que Heron montre son jeu d'entrée: son disque sera complètement différent de tout ce qu'il a l'habitude de faire. Il joue donc sur la surprise que ne peut manquer d'éprouver l'auditeur à l'écoute de ce morceau qui aurait pu figurer au répertoire de n'importe quel chanteur de rhythm & blues. Rythmes puissants, partie de sax (Dudu Puckwana - ?!) trépidante: tout cela est très bien fait, très commercial, un peu trop sans doute. Deuxième surprise avec « Flowers of the forest »: ce n'est plus Heron que l'on entend, mais The Band, ou peu s'en faut... Qui donc est Mike Heron? Un nouveau Cat Stevens (« Audrey »)? Un transfuge de Radha Krishna Temple (« Spirit beautiful »)? On ne le sait trop, lorsque la dernière note de « No turning back » s'éteint, mais le disque que l'on vient d'entendre est certainement l'une des meilleures productions Island de l'année. En fait Heron a voulu enregistrer ce qui lui tenait à cœur, au moins autant que la musique de l'Incredible String Band. C'est tout à son honneur de ne pas imposer au reste de son groupe des morceaux comme « Warm heart pasty », un hard-rock du meilleur cru, avec un guitariste qui heurte ses notes d'une façon démoniaque (il s'agit de Pete Townshend et de ses Who que je n'en serais pas étonné), surtout que la guitare est, dans ce titre, très en avant des autres instruments. La voix de Heron est légèrement en retrait, scandant féroce-ment « Hey! Je suis un homme affamé, et vous savez que je ne parle pas pour ne rien dire/Regardez-vous, vous qui avez un citron aigre là où il devrait y avoir un sourire! ». Le

citron étant sans doute représenté par le violon alto de John Cale, présent dans la plupart de ces chansons, arrangeant les cuivres d'un « Beautiful Stranger » très Spooky Tooth, contribuant (harmonium, basse) à faire d'« Audrey » une merveille de délicatesse et de sensibilité. (« Et toi, tu es si mignonne, je désire tellement / Oter tes vêtements et te serrer très fort »). « Feast of Stephen » est une chanson presque enfantine rythmée par la guitare sèche de Simon Nicol et la batterie de Gerry Conway, où l'on retrouve ces excellents choristes que sont Sue and Sunny. Le seul morceau susceptible de rappeler l'Incredible String Band est « Spirit beautiful », à l'atmosphère très indienne, sorte de cantique chanté par des voix nasales et rythmé par le traditionnel arsenal des instruments exotiques. On n'y croit guère, mais Heron ne semble pas désireux de convaincre. Son approche



du genre n'est ici pas sérieuse, presque une caricature. Un disque que l'on découvre progressivement, au fil des auditions, plein d'un charme un peu mystérieux, tout comme Heron qui se dérobe dès que l'on croit le saisir, mais fait preuve de respect vis-à-vis de ses auditeurs: aucun déchet sur cette cire. Ce qui lui permettra d'en gagner d'autres, des auditeurs. C'est déjà fait, en ce qui me concerne. — JACQUES CHABIRON.

REDWING

The underground railway. Please doctor please. Bonnie Bones. Dark thursday. Sweetwalkin' lady. I'm your lover man. Shorty go home. I'm coutin' on you. Oh

Maggie. Why you been gone so long. California blues. FANTASY AMERICA AM 6.038/30 cm Et voilà quatre petits jeunes gens blonds et à l'air d'étudiants bien sages qui débarquent et qui ont tout compris de ce qu'est le rock and roll, comme le démontre de façon éclatante leur premier album. On dirait que, comme Creedence auquel ils font parfois penser par leur esprit, ils ont dix années de travail en commun derrière eux, tant ils jouent ensemble et, manifestement, pensent la musique de la même façon. Redwing est exactement ce que devrait être un groupe (c'est-à-dire cela: un groupe), uni comme les doigts de la main, serré comme un poing. Aucune individualité n'émerge une seconde de l'ensemble, aucun acrobate de la guitare, aucun gymnaste vocal, et sa musique n'est jamais monotone pourtant. Redwing possède toute la puissance et la densité des grands groupes de rock US, cette manière qui n'appartient qu'à eux de ne dire que l'essentiel, en peu de notes/mots mais cependant sans la moindre précipitation. Musique serrée, drue, excitante sans urgence.

Dieu que tout cela est relax, épuré, d'une totale efficacité. On pense, en écoutant Redwing, à deux très grands groupes, Creedence et The Band, non pas tant parce que la musique des premiers ressemble à celle des seconds mais parce qu'elle possède les mêmes qualités de simplicité, la même science de la chose à faire au moment où il faut, la même décontraction puissante. Trois morceaux absolument exceptionnels illustrent le talent de Redwing, les trois meilleurs d'un album qui ne comporte pas le moindre déchet: ce sont « Please doctor please », « I'm your lover man » et « California blues » (les deux premiers sont des compositions du groupe, le troisième est de Jimmy Rogers). Tous présentent les mêmes caractéristiques: des mélodies simples étoffées par le travail des voix à l'unisson, l'accompagnement sous-jacent des deux lead-guitares en parfaite communion, un beat profond, implacable mais pas inhumain, des paroles parfaitement adaptées à ce genre de musique,



jamais très éloignées du quotidien, ni simplistes ni ésotériques, et des interventions en solo des guitaristes, très brèves, solides, sensées. Le bon sens est d'ailleurs la grande qualité de Redwing, qui sait ne jamais faire durer ses morceaux plus qu'il n'est nécessaire et ne jamais avantager les individualités au détriment de la communauté. On reste un peu sidéré en écoutant cet album et en se disant que c'est le premier de musiciens qui n'ont pas vingt ans. Ils expriment ici un potentiel musical tout à fait exceptionnel (il ne s'agit pas de technique, encore qu'ils n'en manquent pas, qu'ils en aient suffisamment pour ne pas la montrer), une force et une rigueur dans l'expression qui n'appartient qu'aux très grands. Ce n'est pas se prendre pour un visionnaire que de dire que Redwing sera un très grand groupe demain: il en est déjà un aujourd'hui. Les musiciens sont: Ron Floegel (rhythm, guitar, vocals), George Hullin (drums, vocals), Tom Phillips (guitar, piano) et Andrew Samuels (lead guitar, bass, vocals); surveillez-les de près. — PHILIPPE PARINGAUX.

DASHIELL HEDAYAT OBSOLETE

Eh, mushroom, wil you mush my room. Chrysler. Fille de l'ombre. Long song for Zelda. Cello drive. SHANDAR 10.009/30 cm Changer de pseudonyme (Dashiell Hedayat) c'est pour celui qui s'est appelé un temps Melmoth, du nom d'un des personnages de l'œuvre de Mathurin, d'une certaine manière, vouloir rompre avec son jeune passé, définir ainsi un nouveau chemin. Contrairement à « la devanture des ivresses », son premier dis-

que, il a bénéficié ici de conditions de travail idéales: nombreuses heures de studio, liberté totale de mixage, mais aussi et surtout la présence des musiciens du Gong. Les constantes de sa production (livres, disques) expriment cette passion exacerbée: recherche nostalgique de l'enfance, du beau, du fantastique, mais aussi du sublimement désuet. Un monde onirique qui plonge lascivement dans la paranoïa d'un rêve drogué; une jouissance qui se nourrit de la décadence, de tous les signes et de tous les gestes de la perdition, du culte de son moi. Ainsi de « Chrysler rose »... « elle est salement défoncée »... « on est tous défoncés ». — L'évanescence des formes de cette musique revendique continuellement cette idée du voyage au fond de ses obsessions: l'argent, le luxe, — être une pop star. Référence continue à Jagger, mais aussi à Syd Barrett. Rappel constant d'une famille d'initiés (« Soft power », Soft Mother) mais aussi du monde de Ginsberg, du « horse power » (héroïne) — la voix de Burroughs —, des paradis artificiels. Célébration passée (« un vieux jazz », « un vieux bar », « papier de soie »). Donc, un disque rempli de ce qu'il est réellement, un disque de poète de la décadence. La voix qui chante, qui raconte, qui parle, qui se caresse, soutenue par les sonorités à la wah wah de Daavid Allen ou à la basse de Christian Trish, ou les rythmes rigides du nouveau batteur du Gong, Pip Pyke.

« Une fille de l'ombre » est un motif constamment répété, inlassablement, sur une profusion de cris déchirés de la voix de Gilli Smyth. (« Entre ses seins et ses cuisses je sombre ».) Cello Drive voit défiler toutes les images, toutes les obsessions d'une paranoïa: angoisse, chats « qui ne nous laisseront jamais passer », jusqu'à l'explosion, l'éclair: les cris, les chœurs, les sons perçants de Gilli Smyth, la ballade, référence à l'Atom Heart Mother du Pink Floyd. Un disque en marge de la musique pop, puisque d'une poésie obsessionnelle, érotique, avec l'idée de la mort et la nostalgie constante de la mère; mais un disque qui se



referme sur lui-même, qui ne s'offre pas, uniquement narcissique. Le contraire d'une musique de groupe, mais un disque de « poète ». Est-ce bien là la fonction de la pop? — PAUL ALESSANDRINI.

CRAZY HORSE

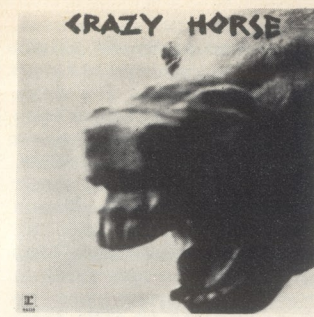
Crazy horse. Gone dead train. Dance, dance, dance. Look at all the things Beggars day. I don't want to talk about it. Downtown. Carolay. Dirty, dirty. Nobody. I'll get by. Crow Jane Lady.

REPRISE 44.114/30 cm (Kinney)

C'est merveilleux, de voir que des choses aussi simples peuvent être aussi belles, seulement parce que certains artistes ont du talent, alors que d'autres, interprétant les chansons de ce disque seraient incapables d'en faire émaner ce charme, cette beauté tranquille et naturelle. Car c'est un beau disque que le premier LP de Crazy Horse, ce groupe qui se rendit célèbre en accompagnant Neil Young lorsque ce dernier enregistra « Everybody knows this is nowhere ». Ils n'étaient que trois musiciens à l'époque. Jack Nitzsche les a rejoints, lui qui a été depuis des années dans l'ombre des plus grands. Avec les Rolling Stones, dans « After math », avec Neil Young encore (premier album), avec de nombreux autres. Il est pianiste, producteur et surtout Cerveau, homme qui connaît parfaitement le métier et sait, fruit de l'expérience, comment on fait un disque, comment il peut être gâché. Surtout lorsque les musiciens concernés ont du talent. Crazy Horse a été aidé par Young et par Nils Logfren (guitare), un ami de la bande

que Crazy Horse voudrait bien conserver en son sein, mais Logfren, compositeur remarquable (du calibre de Neil Young, dit-on) a formé un groupe, Grin, qui a un LP dans les tiroirs de Columbia Records. Logfren a donc participé à ces sessions et est parti retrouver Grin (Sourire). Sa contribution au groupe aura été très importante, si l'on en juge par le rôle que tiennent les guitares dans la musique de Crazy Horse. Ce sont elles qui donnent le rythme de morceaux tels que « Gone dead train » ou « Dirty, Dirty ». L'une moulue des accords profonds l'autre sculpte l'harmonie, un ton en dessus ou un ton en dessous. Le balancement, déjà fort net, est encore accentué par les claquements de la batterie de Ralph Molina. « Cinna-mon Girl », la chanson de Neil Young qui débute « Everybody knows... » est typique de ce qu'est maintenant Crazy Horse. Cependant, le groupe apporte à ces bases une dimension spatiale du temps passé avec Young. Ces voix en harmonie (rarement un chanteur isolé), les sons très liés entre eux des divers instruments, le piano de l'omniprésent Nitzsche, tout cela fait le charme et la nouveauté de ce groupe, au demeurant très marqué par la country music, voire le pur et simple « traditionnel »: « Dance, Dance, Dance » est une authentique square dance dans laquelle un violoniste intervient, le temps de dessiner une jolie ligne ondulante. Dans « Look at all the things », les voix sont enregistrées en canon, donnant un effet tourbillonnant des plus insolites, encore plus net dans « Beggars day » où voix et instruments bénéficient de l'effet de phasing, devenant ainsi de véritables sons musicaux...

Seule, la cloche du batteur, imperturbable, marque le tempo. Ry Cooder, le « spécialiste » de la slide-guitar fait de très belles choses dans trois morceaux, et l'on commence à le croire lorsqu'il prétend que les Stones ont piqué tous ses plans. Dany Whitten (guitare) et Billy Talbot (basse), pas plus que les autres Crazy Horse, ne deviendront d'énormes vedettes, cela, on peut le parier. Leur musique n'est pas assez tapa-

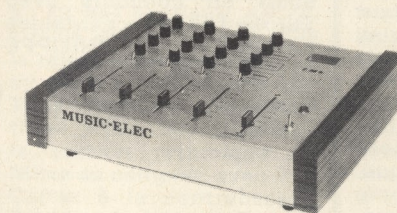


geuse, trop discrète, trop fine. Personne ne se détache du groupe, personne ne tire la couverture à soi. C'est une autre qualité de ce Cheval Fou qui, espérons-le, ne sombrera pas dans la démence totale, afin de nous offrir encore quelques disques aussi plaisants que celui-ci. — JACQUES CHABIRON.

TAMLA MOTOWN

On appelle cela une « opération », comme dans l'armée. Cela consiste à faire tout d'un coup, pour des raisons plus ou moins évidentes, un maximum de promotion pour un produit quelconque. Pathé Marconi lance une « opération Tamla » cet été, et ce n'est pas une mauvaise idée puisqu'il y a de merveilleux artistes qui enregistrent pour cette marque et sont pratiquement inconnus en France. Il faudra un jour écrire un grand article sur Tamla Motown, son irrésistible ascension, son importance considérable dans l'industrie du disque américaine; parler de cette ville dans une autre ville qu'est le complexe Tamla Motown dans Detroit; parler des rapports qui existent entre

la « vraie » musique noire américaine et cette autre forme de musique noire américaine qu'est le Tamla Sound; parler du fabuleux travail de studio réalisé par les musiciens et surtout les arrangeurs qui travaillent pour cette marque; expliquer les raisons du succès extraordinaire (regardez n'importe quel hit parade américain, vous y verrez toujours dix disques Tamla au minimum) d'une musique qui n'est ni vraiment noire ni tout à fait blanche, que certains considèrent comme un fond sonore pour grandes surfaces et que d'autres estiment être un événement artistique très considérable dans l'histoire musicale US. Pour mieux faire connaître (donc mieux vendre) ce Tamla Sound en France, où il ne semble guère accrocher, Pathé vient de sortir une série de sept albums qui se veulent représentatifs du genre; ce choix a cependant été dicté par l'actualité et ces disques ne sont évidemment pas les meilleurs de l'histoire de la firme de Detroit. Selon ce que l'on aime ou n'aime pas, on pourra regretter la présence ou l'absence de certains artistes dans cette série. Elle regroupe tous ceux qui vendent le plus aux USA et l'on sait bien que grosse vente n'est pas forcément synonyme de grand talent (encore que cela soit moins vrai pour les productions Tamla que pour les autres, les premières descendant rarement au-dessous d'un niveau de qualité assez élevé). Moi, par exemple, je regrette amèrement l'absence d'un chanteur comme Marvin Gaye ici, et aussi celle de Smokey Robinson & The Miracles. Les meilleurs disques de la



Pupitres de Mixage

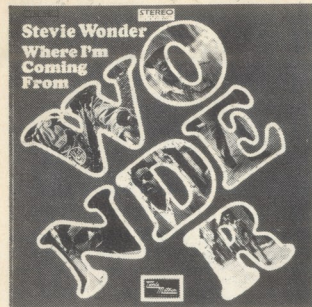
Amplificateurs

Sonorisations

Jeux de Lumière

Documentation et prix sur demande

MUSIC-ELEC 90 R. de la Roquette
PARIS XIe - 355-94-55



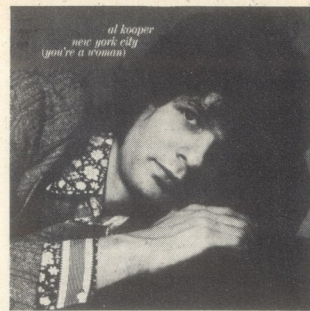
série sont incontestablement celui de Stevie Wonder (« Where I'm coming from » CO 62-92.429) et celui des Temptations (« Psychedelic Shack » CO 62 91332). Stevie Wonder n'est plus un enfant prodige mais il reste l'un des plus grands chanteurs noirs de l'époque. Trop de tubes l'avaient fait oublier, cet album le rappelle de belle manière. A l'intérieur des impératifs musicaux qui sont ceux de toute production Tamla, le petit Stevie prend de plus en plus ses aises, allonge les morceaux, cherche des sonorités nouvelles, proches de celles des groupes de rock, voire d'un Miles Davis. Et il swingue. Beaucoup des admirateurs des Temptations première manière se sont détournés de ce groupe depuis qu'il a, lui aussi, décidé de s'orienter vers le sound de l'époque, de se psychédéliser après le départ de son lead singer David Ruffin, et sa prise en main par le tandem d'auteurs - compositeurs - arrangeurs Norman Whitfield-Berry Strong. Le groupe a cependant réalisé depuis quelques albums assez exceptionnels, sans doute les plus originaux de toute la production Tamla. « Psychedelic Shack » est un bon exemple de ce que le groupe est aujourd'hui : très longs morceaux étirés à l'extrême, travail des sonorités renversant (il faut dire avec quel soin et quel talent les albums Tamla sont enregistrés et mixés ; fascinant), parfaites harmonies des voix. Et une bonne dose de blues souvent ; un blues sophistiqué, bien sûr, mais qui conserve une certaine force d'expression. L'ennui, comme toujours avec Tamla, c'est qu'à côté d'un morceau fabuleux et swingant comme « Take a stroll thru your mind » se répand un flot de guimauve intitulé « It's summer » ; grotesque. C'est le seul ici, par chance.

Parmi les autres albums, il y a une sorte de « Best of Tamla », comme la firme en sort un tous les deux mois, et qui regroupe tous ses tubes récents. Il n'y a pas grand chose à en dire, sinon que cela peut servir d'introduction au Tamla Sound pour tous ceux qui ne le connaissent pas. Tous les grands noms de la marque figurent sur ce disque (CO 48-91.457). Il y a aussi un album de Diana Ross, son premier album solo depuis qu'elle a quitté les Supremes (« Diana Ross » CO 62-91.576). Pour flirter. Un autre album des Supremes avec les Four Tops (on est friand chez Tamla de ces rencontres au sommet), pas mal du tout et qui contient une version superbe de « River deep... » (« The magnificent 7 » CO 62-91.930). Un autre d'Edwin Starr (« The best of » CO 62 92376), qui n'a certainement pas enregistré assez de bonnes choses pour qu'on en fasse une sélection sur tout un disque. Ce qui ne veut pas dire que le disque est mauvais : Edwin Starr est le chanteur Tamla qui se rapproche le plus des grands artistes de R'n'B du genre Wilson Pickett, comme son super-tube « War » le démontrait ; et grâce à lui on peut entendre les extraordinaires sections rythmiques de la firme tourner à plein régime. Le dernier album est celui des Jackson Five (« Maybe Tomorrow » CO 62-92.403), le nouveau groupe prodige, cinq enfants qui vendent des millions de disques. Perfection un peu froide, production d'une qualité tout à fait hors du commun. Mais justement, on préférerait un peu plus de spontanéité. Ces disques sont de couleur orange et coûtent 16,90 F. Il y a aussi un concours avec Europe 1 et des « centaines de prix ». — PHILIPPE PARINGAUX.

AL KOOPER
NEW YORK CITY (YOU'RE A WOMAN). New York City (you're a woman). John the Baptist. Can you hear it now. The ballad of the hard-rock kid. Going quietly mad. Oo wee baby

I love you/Love is a man's best friend. Back on my feet. Come down in time. Dearest darling. Nightmare. The warning.
CBS S 64.340/30 cm

Au su des ventes américaines, on a bien l'impression que Kooper (tentation de dire « ce pauvre Kooper ») est encore une fois en train de manquer son coup. Son disque, celui-ci, navigue dans les deux centièmes meilleures ventes. Et le nouveau BST grimpe à toute vitesse dans ces mêmes classements. Kooper, qui est finalement venu en Angleterre, au festival de Reading, où il a obtenu un gros succès, a récemment déclaré qu'il était las de ces critiques qui le démolissent systématiquement, lui et son œuvre (nous ne sommes pas visés, ayant toujours été pro-Kooper). Il considère que ces gens lui font du mal, lui donnent des complexes qui l'empêchent de travailler en toute tranquillité d'esprit, en ce sens qu'ils ne le comprennent pas, lui prêtent des intentions qu'il n'a jamais eues. Le personnage est en effet de ceux qui irritent ou attirent, de ceux que l'on déteste ou que l'on accepte sans conditions. Je suis de la seconde catégorie, autant le dire, et, en conséquence, j'aime ce disque qui emmènera peut-être nombre d'entre vous. « New York City » est un beau disque, comme le sont à ce jour tous les enregistrements d'Al Kooper. Pourtant, rien ne me fera jamais autant vibrer que le Kooper instrumentiste avant tout, celui des super sessions, celui qui accompagne Dylan, qui entraînait les Blues Project dans le fabuleux délire de « Wake me, shake me ». « Easy does it », de tous ses disques en solitaire, demeure sans doute celui qui était le plus proche de ces sessions hors du commun, mais « New York City », répétons-le, est un excellent album d'un Kooper chef d'orchestre, arrangeur, musicien, interprète et compositeur. Et producteur, certainement, encore que ce ne soit indiqué nulle part. Comme toujours, le versatile Kooper aborde tous les genres, et y excelle, tellement il connaît son affaire. Du rock'n'roll façon 71, du « Ballad of a hard-rock kid », très inspiré de « Highway 61 revisited » de



Bob Dylan (rappelons que Kooper participa à ces sessions) au « Come down in time » d'Elton John, tous les morceaux ont cette marque de fabrique, ce son très classique, parfois, que les détracteurs attaquent en disant que la musique de Kooper n'est que de la variété, voire de la « musak », ce que l'on entend en fond sonore dans les magasins. Il faut bien avouer qu'un morceau comme « Goin' quietly mad » est un franc désastre, sorte de sucrerie fadasse et mièvre. Heureusement, on peut le sauter, il se trouve en fin de face... voyez comme nous sommes, lorsque nous aimons quelque chose!!! Mieux vaut donc s'étendre un peu plus sur des choses telles

CAMBON MUSIQUE

49, rue Cambon
PARIS-1^{er}
(Face à l'Olympia)
Tél. : 742-93-57

INSTRUMENTS
TOUTES MARQUES :

Guitares
Amplis
Batteries
Orgues
Sonos
Effets spéciaux

Neufs et d'occasion
Réparations
et Révisions

(LOCATION
SUR RÉFÉRENCES)

que « Oo wee baby I love you », que les choristes de service (Rita Coolidge et toute la bande) sussurent, joliment, relancées par deux accords d'orgue qui dérapent d'une façon insolite en fin de parcours, avant que les instruments fassent tous leur entrée et que « Oo baby » devienne tout naturellement « Love is a man's best friend ». Super-swing. « Back on my feet » est cette fois la petite chose amusante et toute simple que Kooper place toujours dans ses disques, sans jamais avouer franchement le rôle distrayant de ce morceau. Des fois qu'un critiquaillon n'aurait pas envie de rire... Dans « Easy does it », c'était une chanson intitulée « I bought you the shoes » qui détendait l'atmosphère. Ici, ce sont les tubas-fanfares, de fracassantes descentes d'accords. Tout y est, joué dans une ambiance très Leon Russell, gospelisante à souhait. Mais c'est Kooper qui tient le piano. Lorsqu'il parle à la première personne, lorsqu'il raconte sa vie, laissant libre cours à sa sensibilité, c'est alors qu'il est le plus à son avantage, « Nightmare n° 5 » en est le magnifique témoin, superbe chanson scandée par les guitares acoustiques, dans laquelle le mellotron relaie un délicat solo de piano, emporte dans un bruit de tempête les mots vers le « Dead » final. C'est bien autre chose que ce honteux « Goin' quietly mad » ! Quel dommage que Kooper ne se décide pas à se laisser diriger par un producteur qui, le comprenant, le guiderait, exploitant à leur maximum ces idées qui foisonnent, éliminant ses défauts. Quelqu'un qui serait soucieux de faire faire à Kooper le disque magistral dont il est capable, tellement capable. Cela commence à devenir urgent. Patientez avec celui-ci, qui ne contient, de toutes façons que de la très bonne musique. — JACQUES CHABIRON.

LIBERTY/UNITED
ARTISTS

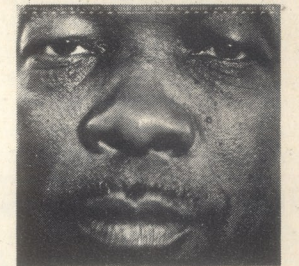
Les deux double-albums Blue Note offerts par Liberty/UA ce mois-ci ont un intérêt particulier pour les lecteurs d'une revue comme R & F, qui proposent un jazz très facilement accessible aux amateurs de rock music (à tous les amateurs de rock music, pas seulement aux fans des Soft), jazz moderne placé à mi-chemin entre la tradition du bop et les recherches de ceux qui ont tenté de dépasser cette tradition, jazz, surtout, fortement imprégné de soul. Et le soul, s'il s'exprime de mille manières différentes, se reconnaît bien vite là où il est, où qu'il soit. Lee Morgan est, on le sait depuis qu'adolescent doué il faisait partie des Jazz Messengers (58), un trompettiste plein de flamme et de sensibilité. S'il ne figure pas parmi les très grands de l'instrument, ce n'est que parce qu'il lui a manqué un peu de ce génie créateur, de cette audace qui fait la différence. Les chemins qu'il suit depuis qu'il joue avec ses propres formations ne sont sans doute pas tout à fait neufs, mais la promenade est malgré tout extrêmement plaisante, tout au long de ces quatre morceaux, un par face, enregistrés en direct au Lighthouse d'Hermosa Beach.

Lee Morgan et ses amis ont une façon d'envisager leur art qui n'est pas bête du tout, en ce sens qu'ils ne créent pas les courants mais les suivent de près et retirent ce qu'il y a pu y avoir de meilleur dans les recherches des autres. On les sent ici osciller parfois entre la liberté totale et la tradition rythmique et mélodique établie. Hésitation qui n'est pas un instant gênante tant on sent le leader et ses compagnons assurés de leur maîtrise instrumentale, tant les influences diverses se balancent harmonieusement au sein du groupe, parfaitement assimilées. Lee Morgan a su s'entourer de très bons musiciens, particulièrement le saxophoniste Bennie Maupin, swingant, rageur, aventureux, et dont la composition « Neophilia », lente, majestueuse, assez dans la lignée du Miles Davis d'il y a quelques mois, est le plus beau moment du disque (« Lee Morgan live at the Lighthouse » - Blue Note BST 89.906). Herbie Hancock est, on le sait depuis son long pas-

sage au sein du groupe de Miles, l'un des pianistes les plus intéressants de sa génération, compositeur de très grand talent et instrumentiste d'une élégance assez stupéfiante. Chercheur aussi, ouvert à toutes les influences sonores ou rythmiques, comme en témoignent sa récente évolution et son second album pour Warner que l'on verra peut-être sortir un jour ici.

Ce disque-ci propose une sélection de morceaux extraits des albums que le pianiste enregistra sous son nom pour Blue Note entre 62 et 69. Période qui correspond sensiblement à celle de son séjour chez Miles, puisqu'il entra dans ce groupe (qu'il allait d'ailleurs profondément influencer et à l'évolution actuelle duquel il n'est pas étranger ; mais, d'un autre côté, Miles n'est pas étranger non plus à l'évolution actuelle de Herbie...) en 1963 pour le quitter cinq ans plus tard. Tout ce que contient ce double-album est d'une qualité musicale impressionnante ; la sélection n'était d'ailleurs pas trop difficile puisqu'il n'y a aucun déchet dans les albums à partir desquels elle a été faite. Ceci est un bon résumé de l'évolution du pianiste, depuis sa période gospel-soul, illustrée par une composition comme « Watermelon man » (dont Mongo Santamaria devait faire un hit), jusqu'à sa période post-davisienne immédiate, illustrée par le merveilleux « I have a dream » qui montre un Herbie Hancock totalement maître de son art, à tous les niveaux, et ayant assez bien assimilé ses diverses influences premières pour se forger un langage parfaitement original et devenir une influence à son tour. Aux côtés de Hancock, au fil des sessions, on retrouve des musiciens dont le talent n'est pas inférieur au sien, à commencer par Tony Williams (plusieurs titres présentent d'ailleurs la section rythmique de Miles au complet, avec Ron Carter à la contrebasse), Freddie Hubbard, Donald Byrd, Hank Mobley, Dexter Gordon, Joe Henderson, Mickey Roker et bien d'autres. Ce disque est beau, harmonieux, délicatement coloré, une parfaite introduction à l'art de l'un des musiciens (toutes catégories) qui comptent au-

jourd'hui (« The best of Herbie Hancock » - Blue Note BST 89.907).



Il y a un autre musicien, qui exprime son soul d'une façon toute différente, qui comptait hier et qui compte encore beaucoup aujourd'hui. Il se nomme John Lee Hooker, et voici commercialisés des enregistrements de lui réalisés entre 48 et 52 et jamais édités encore. C'est si bon qu'on se demande bien pourquoi. Seul la plupart du temps (juste un second guitariste sur un ou deux morceaux et un harmoniciste quelque part) avec sa vieille guitare au son reconnaissable entre mille et sa planche en bois, John Lee se montre ici en super-forme, frais comme l'œil, aussi volubile et swingant qu'il peut l'être. Pas un blues freak ne peut rater ça (« Coast to Coast Blues Band » - United Artists UAS 5.512). — PHILIPPE PARINGAUX.

STEVE REICH
FOUR ORGANS - PHASE PATTERNS.
SHANDAR 10.005/30 cm
Steve Reich substitue, avec Four Organs et Phase Patterns, une exécution instrumentale, suivant le même mode de répétition étirée, à la réalisation du même principe, effectuée sur bandes magnétiques, qui constituait ses premières œuvres : It's gonna rain, Come out and show them. Son système simple s'impose dans sa rigidité implacable, c'est-à-dire des motifs répétés inlassablement, mais décalés subtilement dans la durée, au point de se désintégrer totalement et ainsi d'en laisser percevoir tous les détails. Comme le précise Daniel Caux dans le texte de pochette, cette musique

nécessite une écoute « radicalement différente ». Il faut vouloir ou savoir se laisser submerger par cette érosion sonore. — PAUL ALESSANDRINI.

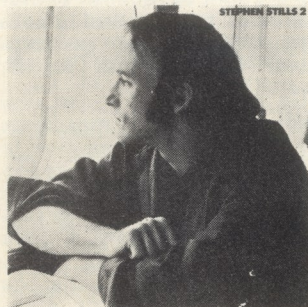
IMPORTATIONS GIVAUDAN

C'est, en comptant « Preflyte » (également disponible), leur dixième album. A peine deux par an, cela n'a rien d'excessif et permet une production de qualité. Quand on a autant de talent on est certain de durer longtemps et il n'y a aucune urgence à sortir des albums à la pelle. Eux, les Byrds proposent aujourd'hui un nouveau disque, bon comme savent l'être les disques des Byrds et d'eux seuls. Rock au parfum de campagne, paisible, sophistiqué, clair et tendre. Roger McGuinn a trouvé trois partenaires à sa mesure et leur laisse le loisir de s'exprimer, permettant ainsi à la musique du groupe de changer sans cesse tout en conservant son identité profonde



et sa couleur lumineuse, immédiatement reconnaissable (« Byrdsmanix » Columbia KC 30.640). Un album tout bleu, celui de Joni Mitchell, considérée par beaucoup comme la première chanteuse d'Amérique. Ce disque-ci est sans aucun doute l'un de ses plus réussis, au bord d'une perfection formelle que réchauffe la voix extraordinairement pure de Joni. Accompagnée par des gens comme Steve Stills ou James Taylor (ses anciens amis parmi d'autres) ou tout simplement par elle-même, qui joue si bien du piano, du dulcimer ou de la guitare, elle offre une merveilleuse image d'elle-même, pure comme un diamant bleu (« Blue » - Reprise MS 2.038). Steve

« appelez-moi Stephen » Stills, on le retrouve justement dans son second album solo. Il faut avouer que ce disque est une petite déception dans la mesure où il ne marque aucun progrès par rapport au précédent, au contraire même. Steve Stills a choisi d'être



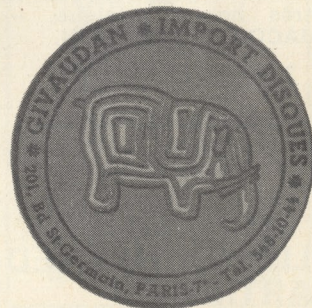
une superstar, on le comprend après toutes ces années de non-reconnaissance, mais il tombe dans les pièges qu'implique toujours ce statut particulier, à commencer par une trop grande auto-satisfaction et une vision un peu faussée du monde. Cet album (ou en tout cas une partie) fut enregistré en même temps que le précédent, il a donc attendu près d'un an dans la boîte avant de sortir et Stills entre-temps en a probablement enregistré trois autres qui attendront encore plus longtemps. Ce n'est pas le bon moyen, la musique ne se fabrique pas selon des plans d'ordinateurs. Ceci ne veut pas dire que l'album est mauvais. Stills est, on le sait un musicien remarquable, mais on attendait beaucoup mieux, simplement. Certains morceaux sont excellents, d'autres très moyens. Ils auraient dû être tous excellents (« Stephen Stills 2 » - Atlantic SD 7.206). C'est tout le contraire qui se produit avec Blood, Sweat & Tears, dont le quatrième album est infiniment supérieur au précédent. Ce n'était pas difficile, certes, alors il est préférable d'indiquer que le numéro quatre vaut le numéro deux, qui n'était pas mal du tout. Le groupe est revenu à une musique plus directe, laissant de côté ces pompes symphoniques si irritantes. Dès le premier morceau, funky en diable, on pense au Chicago des grands jours, dur, puissant, méchant. Et le chanteur se met même à prendre des solos de guitare saturés... A noter que le tromboniste Jerry Hyman a été remplacé par

Dave Bargerion, et que les cheveux commencent à pousser. Bon signe. Bon disque (« B, S & T 4 » - Columbia KC 30.590). Bon disque aussi, excellent même, le premier album de Larry Coryell pour la marque Flying Dutchman. On se croirait revenu au bon temps des séances Vortex qui produisirent le très beau « Count's Rock Band ». On retrouve d'ailleurs le saxophoniste Steve Marcus en compagnie de Larry sur ce disque-ci, ainsi que des musiciens du calibre de Roy Haynes, batteur d'exception, de Mike Mandel (piano). Trois longs morceaux, les deux premiers étant très orientés vers le rock, le troisième plus jazzy. C'est du grand Larry Coryell qui nous est offert ici, tour à tour explorateur frénétique des sonorités électro-acoustiques et improvisateur presque classique. A sa technique effarante, Larry ajoute une bonne dose de punch et une curiosité insatiable (« Barefoot Boy » - Flying Dutchman FD 10.139). Aussi le nouvel album de Country Joe, magnifique, très simple et émouvant. Seul avec sa guitare, Joe chante des poèmes



de Robert Service traitant de la première guerre mondiale. Il faut être un grand artiste pour réussir ce que Country Joe réussit là, qui semble si facile mais qui est le plus difficile. Magnifique album (« War, War, War » - Vanguard SD 79.315). Quoi d'autre? Ah, le dernier album de Tim Hardin, chanteur bien méconnu par ici et qui ne le mérite pas. Artiste extrêmement intimiste, Tim Hardin se chante lui-même, sensibilité à fleur de peau, accompagné par des musiques délicates et mouvantes qui essaient de suivre les écarts de sa voix errante et sensuelle. Un disque en forme de confession, comme tous ceux de Tim Hardin (« Bird on the wire » - Columbia C 30.551). Quant à Harvey Mandel, il a

réuni dans un studio de Chicago quelques musiciens du coin (il est de là-bas) et a produit l'album qui contient leur musique. Mi-rock, mi-jazz, ça n'est pas mal du tout, même si un peu hétéroclite et vocalement moyen. C'est finalement Harvey lui-même qui est l'élément le plus intéressant de l'album (« Get off in Chicago » - Ovation OV 14-15); pour un truc enregistré en trois nuits, c'est plus que correct. Il y a aussi de nouveaux groupes intéressants: The Dobbie Brothers, d'Amérique, au très beau son, rock acoustique et aéré (« The Dobbie Brothers » - Warner Bros - K 46.090) et surtout Quiver, anglais lui, qui possède sensiblement les mêmes qualités de fraîcheur mais plus d'électricité dans les doigts et, paradoxalement, plus de grâce. L'album de Quiver est aimable, et le groupe à suivre de très près (« Quiver » - Warner Bros K 46.089): aucune chance pour qu'on n'en reparle pas. Tout comme Mike Corbett and Jay Hirsh, très beau, très dans la façon CSN & Y, dont le premier album, enregistré avec l'aide du guitariste dont on parle, Hugh McCracken, est une réussite. Rock acoustique et élégant, superbes harmonies vocales (Mike Corbett and Jay Hirsh) - Atco SD 33.361). Et puis un album du Grateful Dead, un vieux (le manager du groupe: « J'ai voulu faire écouter ça à Garcia, il l'a cassé sur son genou... ») pas bon du tout et qui n'aurait jamais dû sortir. Mais le groupe n'y est pour rien. Pour collectionneurs seulement (« Historic Dead » - Sunflower SNF 5.004). Voilà, c'est tout. Ah, il y a aussi tous les albums des Stones et de Dylan. Plus Velvet U., Byrds, Yardbirds, Terry Riley, La Monte Young, Neil Young, Buffalo Springfield, Jimi Hendrix, et patati et patata.



COMPLÉTEZ A BON COMPTE VOTRE COLLECTION DE ROCK & FOLK

Nous sommes heureux de vous proposer un **tarif exceptionnel** pour l'achat d'anciens numéros de Rock & Folk par année complète.

ANNÉE 1968

(11 n^{os})

20 f au lieu de 30 f 50

ANNÉE 1969

(12 n^{os})

25 f au lieu de 36 f

ANNÉE 1970

(12 n^{os})

25 f au lieu de 36 f

BON DE COMMANDE

(à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :

l'année 1968 ;

l'année 1969 ;

l'année 1970.

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom :

Prénom :

Adresse :

(1) Rayez les mentions inutiles.

COURRIER

(suite de la page 18)

n'allez pas voir, ni écouter ») 30 000 personnes se sont battues pour les voir/entendre au Madison Square Garden, des milliers à Paris-Olympia, 100 000 prévues à Londres, idem à Tokyo, etc... (N° 53). En résumé, brûlant son étiquette « mouton », la foule rejette papa-maman les critiques et n'en fait qu'à sa tête, allant voir ce qui lui plaît et non ce qui leur plaît, à tous ces faiseurs de mode. « Grand Funk, ce n'est pas intéressant ! ». Dans ce cas, pourquoi tant en parler? Trois colonnes dans le N° 49 sur le « Live Album » ; 4 sur « Pourquoi Grand Funk » dans le N° 53 ; 1 autre dans ce même numéro sur « Survival » ; sans compter les chroniques des disques « Grand Funk » et « Closer to home » ; tout cela fait beaucoup pour un groupe pas-intéressant-donc-rien-à-dire... « Grand Funk, c'est glacé ! ». Tiens ! à l'Olympia, le 28 juin, aussi bien qu'à Atlanta (« Live Album »), personne ne semble avoir senti ce refroidissement. On avait au contraire bien chaud et la salle aussi. « Grand Funk, ça se répète ! ». Beaucoup de groupes préfèrent se dissoudre plutôt que de se répéter. L'œuvre de G.F.R. plaît. Pourquoi en priver des milliers de jeunes pour la seule raison que « ça se répète » ? Est-ce une attitude conservatrice? Non. Le conservateur est celui qui veut garder le vieux, mais, et surtout, quand ça ne plaît plus. « Grand Funk, pas d'âme ! ». Alors comment appeler ce qu'insufflé le GFR au public, provoquant « folie et déchainement incroyable » ? (N° 53). Paringaux met cela sur le compte notamment des « torsos nus et solos sur les genoux » (N° 49). Le 28 juin, un seul solo sur les genoux, et la foule était debout une demi-heure avant, déjà ! Quant au « torse nu », n'en parlons pas, ce serait prendre tous les fans masculins du GFR pour ce qu'ils ne sont pas ! Au N° 53, vous parlez de « magie impénétrable ». Ne la voilà-t-elle pas cette « âme », âme de l'imagination et du rêve donnée aux enfants, le rêve n'étant pas symbole de douceur, détrompez-vous ! « Grand Funk, objet visant à faire oublier contestation, subversion et révolution aux jeunes ! ». Et qu'est-ce que vous faites de leur « violence extraordinaire »

(N° 49) de leur violence sauvage, symbole révolutionnaire? (Voir grèves du même nom). Grand Funk sait entretenir le désir de violence révolutionnaire des jeunes, et la meilleure preuve qu'il n'endort pas les jeunes, c'est que, craignant leurs réactions après 1 h 30 de défonce, le directeur de l'Olympia a demandé la protection de la police: cinq cars mobilisés, dont deux face à l'entrée, deux contre le trottoir, et des renforts tout prêts à venir sur ordre d'un talky tenu par un gradé. Et les fans du GFR sont « mignons tout plein/gentils » ? Qu'est-ce que ce serait dans le cas contraire? L'armée autour de l'Olympia ! Finalement, Grand Funk, qu'est-ce que c'est?

Grand Funk, ce sont les milliers de jeunes de Paris qui attaqueront la police en juin 1968 parce qu'elle a tué l'un des leurs à Flins ! Grand Funk, ce sont les milliers de jeunes de Sasebo qui attaqueront l'Enterprise en 1968, symbole d'Hiroshima ! Grand Funk, ce sont ces milliers, millions de gens qui traduisent « Assez de cette vie de chien » en un langage compris de tous: la violence sauvage, celle des opprimés, celle des révoltés !

Grand Funk, c'est la jeunesse qui, comme les Weathermen, est sûre de vaincre, mais « d'en prendre plein la gueule » avant. (R. Deshayes en est le cas le plus flagrant en France). Grand Funk, c'est la puissance du Peuple en marche, la spontanéité et la vitalité de sa jeunesse.

Pour conclure, Grand Funk, c'est un groupe qui fait son chemin sans trop grosse publicité, sans interviews, sans pistonnage. Contre lui, les critiques. Pour lui, le public de plus en plus grand. Et Grand Funk gagne sa renommée à la sueur de son front, car GFR est un groupe qui déménage sur scène ! (Mark bondit d'un bout à l'autre de la scène, Don se tue à la batterie).

Enfin, vous parlez de Grand Funk comme esclave de ses amplis. Le 28 juin, nous n'en avons pas eu l'impression. A un moment, Mark rampa pour ainsi dire vers l'une des colonnes d'amplis. Avec ses longs cheveux et son pas souple, on aurait dit un indien. Soudain, il bondit et braque sa guitare comme un fusil. Rugissement des machines. Par deux fois, Mark blessa à mort la Bête. Ce sera un combat qui prouvera bien que ni l'un, ni l'autre n'est esclave du voisin. A part ça, longue vie à Grand Funk et... à Rock and Folk ! On vous pardonne. Si tout le monde encensait GFR, ce serait moins amusant ! J'espère voir un bon reportage sur la soirée du 28 juin, en août, comme vous avez l'habitude de nous en offrir.

Un membre de la Grand Funk Mania, Jean-Louis Delorme.

Paris (X^e).

Gare de l'Est.

Pierre Henry

C'est un scandale !... Rock'n Folk, revue soi-disant progressiste et ouverte à l'Art Musical sous toutes ses formes, a sciemment passé sous silence le concert Pierre Henry du 23 juin...

Eh oui, petits admirateurs du Grand Jimmy Page, Pierre Henry est aussi un musicien ! Cette manifestation avait pour cadre l'église de Saint-Germain-des-Prés. L'un des meilleurs musiciens contemporains français nous offrait l'Apocalypse de Saint-Jean. Afin de parfaire votre éducation, apprenez que l'Apocalypse est une œuvre contemplative et même mystique. L'élève de Messiaen et de Schaeffer sut une fois de plus envoûter son auditoire. Nous sommes près de la « symphonie pour un homme seul ». Chacun sait que c'est l'instinct de la puissance qui guide son génie. La « Messe pour le temps présent » illustre d'ailleurs cette affirmation...

Je tiens à vous dire que ce qui m'affole le plus, zonards chevelus ou freaks en puissance, c'est que je me paye le même aspect extérieur que vous. Non, je ne suis pas un pauvre ! J'ai été un des derniers à décamper du festival d'Auvers. Pour en revenir au concert, j'admets que le lieu était infesté de snobs. On associe trop souvent la musique contemporaine avec ses faux intellectuels pleins de fric. Ne crachez pas systématiquement sur les musiciens contemporains ! Salut... Vous ferez preuve de LIBÉRALISME en publiant ma lettre... Mes camarades et moi, allons enfin pouvoir juger de la bonne foi de votre journal ! Patrice Jocelyn... de Domont - 95.

Loudéac

J'ai besoin d'écrire pour dénoncer le festival pop bidon, le carnaval des bourgeois, l'idiotie de Loudéac. Non, je n'en reviens pas encore... Avoir tant espéré pour tant désespérer aujourd'hui... Et si c'était vrai que la jeunesse est pourrie... De toute façon pas de problèmes, celle que j'ai vu à Loudéac était récupérée d'avance.

Il y a si peu de mecs qui y croient... croire à quoi? me diront ceux qui n'y croient pas... Si peu de types sincères, mais à Loudéac où étaient-ils ceux venus des chemins boueux pour boire un peu de musique, un peu de liberté (respect de la liberté des autres...) un peu d'amour (pas seulement dans le sexe...) un peu de nature (il faut savoir l'aimer et la respecter...) un peu de paix (un signe ça ne veut rien dire... la paix n'est pas qu'un signe...). Pourtant la musique était excellente (Martin Circus s'est surpassé... Moving Bamp: il faut en reparler... Présence était présent... Enfin il n'y avait pas de vraiment mauvais groupes...). C'était tout simplement de la confiture donnée à des cochons...

Loudéac? Pas d'amitié! mais de la merde, du pinard... Loudéac? pas du vrai mais du « tape à l'œil », du folklore, des minets déguisés en hippies pour les besoins de la cause... Mardi ils reprendront le travail en costard... C'est dégueulasse... et des Bretons qui gueulent pour un lopin de terre... et on est en 1971... C'est ça la jeunesse?... C'est ça un festival? Massacre de la pop par les habitués des bals publics et des petits bistrots... qu'avez-vous fait assassins?...

Vous avez sali le festival de votre merde, Monique.

P.S. Ne vous y trompez surtout pas. Loudéac ce n'était pas un festival mais une grosse farce bien regrettable...

West Coast Sound

Ça y est, je l'ai eu mon article sur Love ! et Quicksilver + Spirit en plus, quelle aubaine... J'ignore si c'est dû aux deux précédentes lettres que je vous avais adressées récemment, c'est même peu probable mais cela me fait plaisir de le croire, de penser que je n'ai pas écrit en vain. En tous cas, un grand bravo pour Yves Adrien pour ses excellents articles. On voit au premier coup d'œil que vous savez de quoi vous parlez, vous connaissez Love et Quicksilver (Spirit) comme les connaissent ceux qui les aiment et vos critiques de disques le prouvent. De plus, vos biographies sont très précises et fournies et on sent que vous avez pris du plaisir à pondre ces articles. J'aime votre style Monsieur Adrien, il est clair et précis, votre phrasé est excellent (ce qui n'est pas le cas de tout le monde, n'est-ce pas Monsieur Alessandrini, mais nous y revenons...)

Monsieur Adrien, je n'ai pas vos qualités de narration et je voudrais pouvoir vous traduire toute la joie et l'amour que j'ai éprouvé en lisant vos articles... Il était malaisé d'écouter des disques de groupes dont on ne connaissait rien ou peu. Cette lacune est maintenant comblée. Puissent tous les fous du West Coast Sound vous prouver leur sympathie.

Mais votre tâche n'est pas finie, il en reste (malheureusement) encore des mal-aimés du R'n'R californien. Alors j'attends (nous attendons?) de nouveaux et merveilleux articles sur Moby Grape (réformé, chouette alors), Flying Burrito Bros etc... Merci d'avance.

La deuxième partie de cette lettre est consacrée à Monsieur Alessandrini-le-magnifique.

Monsieur Alessandrini, vos articles ne sont pas clairs, loin s'en faut... Ignorez-vous encore que Rock & Folk n'est pas exclusivement lu par des étudiants en lettres mais aussi par des ouvriers dont

la culture n'est pas poussée au plus haut degré.

Monsieur Alessandrini, je me permets (peut-être suis-je présomptueux) de prendre la parole pour tous ceux qui ne comprennent strictement rien à vos articles (j'en suis, malheureusement) et vous demande (si ce n'est pas trop vous demander) de simplifier votre style. Pour reprendre les termes d'un lecteur « vous comprenez-vous vous-même »? Nous en doutons (ceci dit sans méchanceté aucune). Anonyme.

Textes

Si je vous envoie ce petit mot, ce n'est pas pour vous dire que votre canard est le meilleur, (à la limite, il serait le moins mauvais) je ne suis pas là pour vous passer la pommade, mais je vous écris pour vous soumettre une proposition une suggestion qui m'est venue en lisant ce que disait je ne sais plus qui sur le dernier Cohen (R & F de mai). Au sujet des textes anglais que nous autres français on aimerait bien comprendre. J'ai fait 7 ans d'anglais au lycée et j'en fais encore en Fac, et pourtant je suis incapable de comprendre totalement les textes anglais, sauf si je peux les lire, suivre les paroles des yeux tout en écoutant.

Vous comprenez que ce n'est pas follement drôle de piger une phrase sur deux, surtout chez les chanteurs dits « à textes ». J'entends par « chanteurs à textes » ceux dont les susdits textes se composent d'autres choses que de « I - love - You - oh - my - babe - come - back - or I'll - feel - sad and - I'll - cry » & lots of other fucky shits like that. Je pense à ceux dont les chansons existent autant plus par les textes que par les mélodies: essentiellement Dylan, Cohen, Baez, Ste Marie, Stones et Beatles ou ex-Beatles parfois souvent et tant d'autres.

Pourquoi ne joint-on pas les paroles aux disques?

Ben voyons, que fait un type qui veut comprendre les paroles?... il achète un « song book » qu'il paie deux ou trois sacs... et je ne parle pas des droits de reproduction papier; ... simple hypothèse, me direz-vous.

Les marchands de soupe savent où ils vont, les marchands de soupe (quelle que soit la soupe, bonne ou mauvaise) savent ce qu'ils font.

Alors, à vous de voir... je crois que beaucoup de vos lecteurs (dont je suis) aimeraient trouver quelques pages de textes anglais dans R & F, et même, pourquoi pas une tentative de traduction, pour les non anglicistes.

Frédéric Fillion, La cerisaie, Ab, Villiers-le-Bel - 95.

Melody
Maker

POP 30

Melody
Maker

SINGLES

- (1) CHIRPY CHIRPY CHEEP CHEEP Middle of the Road, RCA
- (2) BANNER MAN Blue Mink, Regal Zonophone
- (7) DON'T LET IT DIE Hurricane Smith, Columbia
- (4) CO-CO Sweet, RCA
- (3) HE'S GONNA STEP ON YOU AGAIN John Kongos, Fly
- (8) I'M GONNA RUN AWAY FROM YOU Tami Lynn, Mojo
- (6) LADY ROSE Mungo Jerry, Dawn
- (9) JUST MY IMAGINATION Temptations, Motown
- (11) I DON'T BLAME YOU AT ALL Smokey Robinson & the Miracles, Motown
- (5) I DID WHAT I DID FOR MARIA Tony Christie, MCA
- (15) PIED PIPER Bob and Marcia, Trojan
- (21) BLACK AND WHITE Greyhound, Trojan
- (20) ME AND YOU AND A DOG NAMED BOO Lobo, Philips
- (17) WHEN YOU ARE A KING White Plains, Deram
- (—) MONKEY SPANNER Dave and Ansel Collins, Technique
- (10) KNOCK THREE TIMES Dawn, Bell
- (29) RIVER DEEP — MOUNTAIN HIGH Supremes/Four Tops, Motown
- (24) PICTURES IN THE SKY Medicine Head, Dandelion
- (—) TOM TOM TURNAROUND New World, RAK
- (12) I AM . . . I SAID Neil Diamond, Uni
- (14) OH YOU PRETTY THING Peter Noone, RAK
- (13) HEAVEN MUST HAVE SENT YOU ELGINS, Motown
- (19) RAGS TO RICHES Elvis Presley, RCA
- (—) TONIGHT Move, Harvest
- (—) LEAP UP AND DOWN (WAVE YOUR KNICKERS IN THE AIR) St. Cecilia, Polydor
- (—) STREET FIGHTING MAN Rolling Stones, Decca
- (16) MY BROTHER JAKE Free, Island
- (26) IF YOU COULD READ MY MIND Gordon Lightfoot, Reprise
- (25) JOY TO THE WORLD Three Dog Night, Probe
- (18) INDIANA WANTS ME R. Dean Taylor, Motown

PUBLISHERS/COMPOSERS

1 Fleming (Spot and Cassia); 2 In Music (Herbie Flowers/Roger Cook/Roger Greenaway); 3 RAK (Norman Smith); 4 Chinnichap/RAK (Nicky Chinn/Mike Chapman); 5 Essex International (John Kongos/Chris Demetriou); 6 Shapiro/Bernstein (Bert Berns); 7 Our Music (Ray Dorset); 8 Jobete/Carlin (Norman Whitfield/Barrett Strong); 9 Jobete/Carlin (Smokey Robinson); 10 Intune Ltd (Mitch Murray/Peter Callander); 11 Robbins (Paul Ramsier); 12 Durham/Essex International (Arkin/Robinson); 13 Carlin (K. Lavoie); 14 AIR (Hill/Hill); 15 B & C (Winston Riley); 16 Carlin (Hank Madress/Mitch Margo/Phil Spector/Barry/Greenwich); 17 Carlin (Phil Spector/Barry/Greenwich); 18 Biscuit Music (John Fiddler); 19 Chinnichap/RAK (Nicky Chinn/Mike Chapman); 20 KPM (Neil Diamond); 21 Titanic/Chrysalis (David Bowie); 22 Jobete/Carlin (Eddie Holland/Lamont Dozier/Erian Holland); 23 Frank Music (Adler/Ross); 24 R. Wood/Carlin (Roy Wood); 25 Jonjo (Keith Hancock); 26 Mirage (Mick Jagger/Keith Richards); 27 Blue Mountain (Andy Fraser/Paul Rodgers); 28 ATV Kirshner (Gordon Lightfoot); 29 Rondor (Hoyt Axton); 30 Jobete/Carlin (R. Dean Taylor).

AMERICA'S TOP 10

- (1) IT'S TOO LATE Carole King, Ode
- (3) INDIAN RESERVATION Raiders, Columbia
- (2) TREAT HER LIKE A LADY Cornelius Brothers and Sister Rose, United Artists
- (6) DON'T PULL YOUR LOVE Hamilton, Joe Frank, and Reynolds, Dunhill
- (8) MR. BIG STUFF Jean Knight, Stax
- (12) YOU'VE GOT A FRIEND James Taylor, Warner Bros
- (4) RAINY DAYS AND MONDAYS Carpenters, A & M
- (10) SHE'S NOT JUST ANOTHER WOMAN 8th Day, Invictus
- (9) WHEN YOU'RE HOT YOU'RE HOT Jerry Reed, RCA
- (15) THAT'S THE WAY I'VE ALWAYS HEARD IT SHOULD BE Carly Simon, Elektra

FROM "CASHBOX"

ALBUMS

- (3) TARKUS Emerson, Lake and Palmer, Island
- (2) RAM Paul and Linda McCartney, Apple
- (1) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- (5) BRIDGE OVER TROUBLED WATER Simon and Garfunkel, CBS
- (4) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 5 Various Artists, Tamla Motown
- (13) LIVE FREE Island
- (9) HOME LOVIN' MAN Andy Williams, CBS
- (8) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON James Taylor, Warner Brothers
- (6) SPLIT Groundhogs, Liberty
- (10) RELICS OF THE PINK FLOYD Starline
- (7) 4 WAY STREET Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic
- (12) SYMPHONIES FOR THE SEVENTIES
- (22) SINATRA AND COMPANY Waldo De Los Rios, A & M
- (16) COLOSSEUM LIVE Frank Sinatra, Reprise
- (18) SONGS FOR BEGINNERS Bronze
- (20) ANDY WILLIAMS GREATEST HITS Graham Nash, Atlantic
- (11) OSIBISA CBS
- (17) THIS IS MANUEL Manuel, Studio Two
- (—) WORLD OF YOUR 100 BEST TUNES Various Artists, Decca
- (15) THE YES ALBUM Atlantic
- (18) SONGS OF LOVE AND HATE Leonard Cohen, CBS
- (—) TAPESTRY Carole King, A & M
- (—) THE GOOD BOOK Melanie, Buddah
- (—) LOVE STORY Soundtrack, Paramount
- (13) EL PEA Various Artists, Island
- (26) ANGEL DELIGHT Fairport Convention, Island
- (—) BROKEN BARRICADES Procol Harum, Island
- (20) IT'S IMPOSSIBLE Perry Como, RCA
- (—) ABRAXAS Santana, CBS
- (27) AQUALUNG Jethro Tull, Chrysalis
- (—) JIM REEVES GOLDEN RECORDS RCA

Two titles tied for 25th and 30th positions.

America's Top 30 LPs

- (1) TAPESTRY Carole King, Ode
- (2) CARPENTERS A & M
- (4) JESUS CHRIST SUPERSTAR Decca
- (3) RAM Paul and Linda McCartney, Apple
- (5) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- (6) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON James Taylor, Warner Bros.
- (8) ARETHA LIVE AT FILLMORE WEST Aretha Franklin, Atlantic
- (9) 4 WAY STREET Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic
- (7) AQUALUNG Jethro Tull, Reprise
- (12) SURVIVAL Grand Funk, Capitol
- (10) UP TO DATE Partridge Family, Bell
- (16) 17:11:70 Elton John, Uni
- (13) SONGS FOR BEGINNERS Graham Nash, Atlantic
- (20) EVERY PICTURE TELLS A STORY Rod Stewart, Mercury
- (15) GOLDEN BISCUITS Three Dog Night, Dunhill
- (29) BURT BACHARACH A & M
- (25) WHAT'S GOING ON Marvin Gaye, Tamla Motown
- (11) SHE'S A LADY Tom Jones, Parrot
- (—) CHASE Epic
- (—) TARKUS Emerson, Lake and Palmer, Cotillion
- (23) LEON RUSSELL AND THE SHELTER PEOPLE Shelter
- (22) CARLY SIMON Elektra
- (30) POEMS, PRAYERS AND PROMISES John Denver, RCA
- (—) BLUE Joni Mitchell, Reprise
- (18) SKY'S THE LIMIT Temptations, Gordy
- (15) L.A. WOMAN Doors, Elektra
- (36) LOVE LETTERS FROM ELVIS Elvis Presley, RCA
- (14) TEA FOR THE TILLERMAN Cat Stevens, A & M
- (17) THE BEST OF GUESS WHO RCA
- (—) SUMMER SIDE OF LIFE Gordon Lightfoot, Reprise

FROM "CASHBOX"

Rock & Folk publie désormais, chaque mois, le nouveau Pop 30 du Melody Maker dans son intégralité. Ce classement, très complet, indique les meilleures ventes de disques, simples et albums, en Angleterre et aux U.S.A. (grâce aux hit-parades de Cashbox pour ce dernier pays). Il est à noter que les références, voire les marques des disques classés ci-dessus ne sont pas valables pour les éditions françaises de ces disques.

télégrammes

FRANCE

Jim Morrison, mort le 3 juillet à Paris, deux ans, jour pour jour, après Brian Jones ■ **Important gala** (presque un festival) au **Canet-Plage**, le 3 août, avec Colosseum, Martin Circus, Zoo, Triangle, Total Issue ■ **Grand amateur de concerts pop**, Herbert Léonard a enregistré un LP en collaboration avec Gérard Manset ■ **Soixante-dix disc-jockeys français** présents à la Convention Nationale des disc-jockeys, organisée par CBS; artistes plébiscités: T. Rex, Titanic, Janis Joplin, Arrival ■ **Claude Villers**, du Pop Club, anime tous les après-midis une émission consacrée aux États-Unis (il était jadis le correspondant de R & F aux States) ■ **Triangle** le samedi 14 août au festival de Beussent (62) ■ **Heaven Road** groupe pop Manceau (je crois) a enregistré une émission sur la pop pour la télévision scolaire ■ Deux excellents singles « Won't get fooled again » des **Who** (Polydor 2.121.057) et « Don't try to lay no boogie-woogie on the king of rock'n'roll » de **Long John Baldry** (Warner Bros 16.099/Kinney), produit par Rod Stewart ■ **Le Général Clément**, à abandonné son projet de Festival, sous la menace latente d'une interdiction de dernière minute ■ Les **Rolling Stones** ayant beaucoup enregistré ces dernières semaines, on peut espérer un single avant la fin de l'été et un LP, bientôt ■ **4^e Festival Pop de Seloncourt**: un concours d'orchestre est ouvert aux amateurs français ou étrangers, concours doté de prix, et des groupes professionnels se produiront les 17, 18 et 19 septembre (liste définitive dans n° de septembre); renseignements pour inscriptions: J. C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt ■ « Wild beauty of sadness », groupe français à **tendance folk**, donnera plusieurs concerts en août, et les **Moonlights** seront du 2 au 30 à Carnac (56), aux « Chandelles » ■ Du 24 au 29 août, le centre de Rencontre de **Chateaufvallon** servira de cadre à un festival de jazz dont les vedettes en exclusivité seront le trio de Jimmy Smith, le quartette Stan Getz et Eddy Louiss, Gerry Mulligan et Phil Woods, Dizzy Gillespie et Johnny Griffin. Places à 10, 15 et 20 F. Renseignements au centre culturel de Chateaufvallon (93.53.17 à Ollioules, Var) ■ Alain Armand nous fait part de la venue prochaine à Paris du groupe anglais **Ann In The Moon** dont le chanteur, surnommé « Tone Generator », serait paraît-il un véritable phénomène vocal. Pour tous renseignements: 843.32.35 ■ **Magma** qui est, chose inouïe, sans engagement jusqu'au 11 septembre prochain, cherche désespérément un local de répétition disponible de manière PERMANENTE. Prière de téléphoner à François Cahen au 551.64.10.

ANGLETERRE

L'endroit à la mode pour donner des concerts en plein air: le Crystal Palace Bowl, à Londres ■ On parle d'un LP enregistré

par **Bernie Taupin** (nière), disque qui contiendrait des poèmes lus sur un fond musical improvisé ■ Aux dernières nouvelles, **Richard Roscoe** insisterait pour faire son Festival Pop à Wight ■ Pochette en forme de croix pour le groupe Heaven ■ Projets pour les **Who**: un LP fin juillet (« The Who's Next »), un concert gratuit fin août/début septembre, et une tournée anglaise en octobre ■ **Leon Russel** s'est fait pirater, comme les copains; un disque, intitulé « Watercross » ■ **Ginger Baker** jouerait avec **Dave Mason** ■ Ont participé à l'enregistrement du prochain LP de **Joe Cocker**: B. J. Wilson (Procol Harum), Ringo Starr, Mick Wayne (Junior's Eyes), et Stevie Winwood. Joe chante et joue de la batterie dans ce disque, à paraître en octobre ■ **Mike Giles** s'est joint à un groupe nommé Continuum, mais vraisemblablement pour une courte période d'essai ■ On annonce la sortie d'un double-album « live » enregistré par **Humble Pie** ■ **Jon Weider** quitte Family, mais si le groupe ne trouve personne pour remplacer le guitariste-violoniste-bassiste, Weider acceptera de rester encore quelques temps; Family, d'autre part, a refusé de jouer au Royal Albert Hall, à cause de l'«acoustique désastreuse» ■ **Norman Smith**, qui enregistra les **Beatles**, de « Love me do » à « Rubber soul », a déclaré que le premier LP avait été fait en une seule prise, et que « les Beatles avaient été signés par EMI sans que personne soit persuadé de leur génie musical; seulement, ils étaient si fascinants » ■ **Led Zeppelin** venait à peine de commencer à jouer, à Milan, devant dix-huit mille personnes, que les flics ont chargé et on fait tant et si bien avec les gaz que le concert n'a pu se poursuivre ■ **Chicken Shack** signé chez Decca ■ **Canned Heat** & John Lee Hooker débiteront par l'Angleterre leur tournée européenne prévue pour octobre ■ Le conseil municipal de Blackpool, en interdisant à Edgar Broughton le droit de jouer dans cette ville, en a profité pour interdire « tout concert gratuit ou assimilé pour une durée de vingt-cinq ans!!! » ■ Sortie imminente du second LP de **Wishbone Ash**: le verrons-nous en France? ■ **Mike Vernon**, le fondateur des disques Blue Horizon, vient d'enregistrer son propre disque, dans lequel il chante, joue de la guitare, accompagné par des gens comme John Mayall, Duster Bennett... ■ **Tony Joe White** pourrait bien venir swamper en septembre ■ Festival à **Clacton-On-Sea** (fin août) avec les Faces, Rory Gallagher, Quintessence, Argent, Grease Band et, peut-être, Jeff Beck ■ Keith Moon et George Harrison accompagneraient les Beach Boys! en tournée (le batteur, Dennis Wilson s'étant blessé) ■ **King Crimson** commence à enregistrer son quatrième LP ■ **Creedence** arrive en septembre ■ Finalement, **Al Kooper** est venu, a joué cinq ou six fois en public,

accompagné par Hookfoot: ce qui a donné aux uns l'occasion de le descendre, et aux autres (la foule, surtout), l'occasion de le louer; on (il) ne s'en sortira jamais!!!

ÉTATS-UNIS

Louis Armstrong, mort le 6 juillet à New York ■ **Grosses bagarres** au Festival de Jazz de Newport, qui a dû de ce fait être écourté; du coup, le Festival de Folk, qui devait se tenir au même endroit le 18/7 a été annulé ■ Après dix-huit mois de pourparlers et de vagues hésitations, **Commander Cody & His Lost Planet** (groupe de la West Coast) s'est enfin décidé à signer un contrat avec une compagnie phonographique: Paramount ■ Nouveau LP pour **The Band** en septembre ■ **Gros succès** pour le concert organisé par United Artists à Hollywood; pour 99 cents (5,30 F), dix-huit mille personnes ont pu voir et entendre Sugarloaf, Nitty Gritty Dirt Band, War et Canned Heat + Hooker et une gigantesque jam-session ■ **Kantner** a vu son disque « Jefferson Starship » choisi pour se faire décerner un prix nommé en septembre par le Congrès de Science Fiction ■ **Robin Trower**, guitariste, a quitté Procol Harum, il est faux que Matthew Fisher (org) lui, reviendrait ■ **Jeremy Spencer**, qui avait quitté Fleetwood Mac d'une façon peu usuelle, est revenu sur la route, accompagné par un groupe dont les musiciens sont des membres de cette secte religieuse qui avait kidnappé Spencer ■ On parle d'une tournée de **six semaines pour les Stones!** on dit d'ores et déjà que cette tournée sera d'un genre tout à fait différent de tout ce qui a pu être fait jusqu'à présent ■ Le Fillmore East a fermé ses portes après un concert au cours duquel se sont produits Albert King, J. Geils Band, Allman Brothers, Edgar Winter' White Trash, Country Joe, Mountain et les Beach Boys (très à la mode en ce moment) ■ Le disque qu'enregistra **Howlin'Wolf** avec Clapton, Winwood, Watts et Wyman, vient de sortir, chez Chess ■ **Sam & Dave** sont réconciliés et ont reformé leur duo ■ **Bagarres** lors d'un concert de Jethro Tull — qui obtient des critiques mitigées au cours de sa tournée, ce qui n'a pas empêché Ian Anderson et ses musiciens de recevoir un disque d'or pour les ventes d'Aqualung ■ Un chanteur qui va faire beaucoup-beaucoup parler de lui: **Shawn Phillips** ■ **Crosby** et **Nash** partent en tournée en septembre avec, pour tous bagages, leur guitare sèche ■ **Bukka White**, bluesman méconnu, est mort ■ **Seatrains** enregistrent son second LP ■ **Gram Parsons** quitte les Flying Burrito Brothers dont le récent LP, « Fourth » marche très bien ■ Les musiciens de **Big Brother & The Holding Company** se sont séparés, Nick Gravenites se consacre à Brewer & Shipley et à Otis Rush ■ Les **Mamas & Papas**, reformés, seraient en train de préparer une tournée européenne. — **JACQUES CHABIRON.**

PARIS EST

MUSIC

Soldes d'Août toutes catégories d'instruments

Pour mieux vous servir
MÊMES HEURES D'OUVERTURE

le Super-Marché de L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000 m² d'exposition



Un seul but, toujours mieux vous servir:

- Un choix toujours plus important.
- Une équipe de spécialistes soucieux de vous conseiller.
- Un service après-vente rapide et efficace.
- Des ateliers de réparations dans toutes les spécialités.
- Une assurance gratuite "Tous Risques" pour professionnels.

OUVERT EN AOÛT

Tous les jours ouvrables
de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 h 30

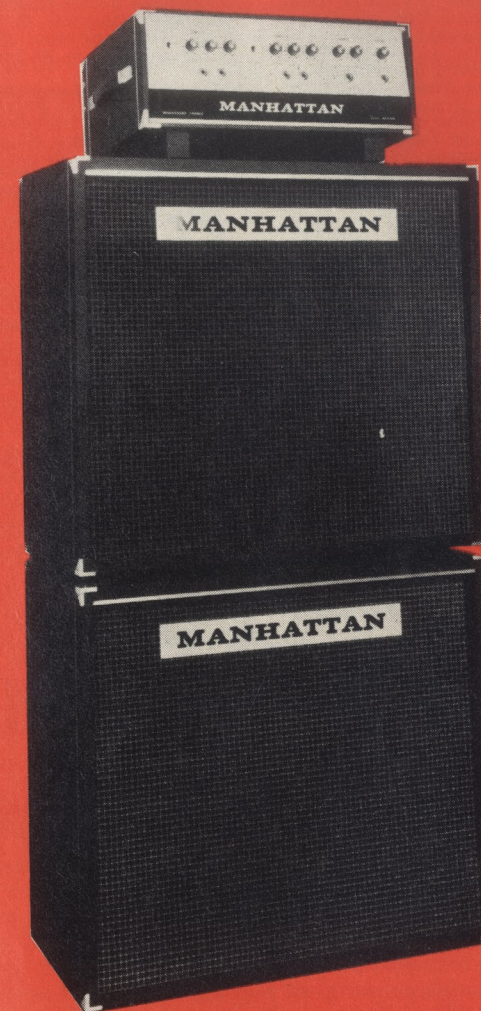
NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

26, rue Robespierre - MONTREUIL

Tél. : 808.18.50

Métro Robespierre

manhattan
for the
Peppest Popsound



100 W. RMS (130 en crête)

LIGNE AMÉRICAINE COMPACTE
SON POP SUPER PUISSANT

GARANTIE TOTALE

3 CORPS SUPER SOLO REVERB 3490 F
3 CORPS SUPER BASSE 3290 F

Documentation complète ainsi que liste de nos dépositaires régionaux envoyée gracieusement sur demande.

MUSIKENGRO IMPORTATEUR NATIONAL :
29, rue Tissot, 69 - LYON-9^e - Tél. : 83.61.40

VENTES

● Vds Fender Bassman 60 W. Solo FBT 50 W. bass. Tél. VII. 88.58.

● V. Ampli Fender + baffles modernes. Guit. basse Hofner. Tél. 345.10.09. Bernard.

● Batterie Rogers double tom, cymb. Zildjian Dynasonic. Ampli Dual Showman + baffle Dual Showman. Tête Dual Showman + baffle Bassman, sono Marshall 100 W. Ensemble Marshall Lead 100 W. Ensemble bass Carlsboro ampli 100 W. + 2 baffles de 200 W. (4 HP 39 cm). Orgue Thomas style Hammond double clavier, verber., Leslie incorporé. Tout en état neuf. Dois absolument vendre. Tél. 033.31.51, appt 18 (matin) ou écrivez G. Cornélius, 4 rue Guillaume-Tell. Paris-17^e.

● V. Ampli Eko 80 W. bon état, prix à débattre, écrire à M. Deletraz, 8 rue de la Pointe-d'Ivry, Paris-13^e.

● Vds Orgue Parie à roues phoniques, 2 clav. pédalier, prise Leslie, tirettes harm. percuss. verber. portable en 2 valises. B. ét. Tél. 076.45.88 de 19 à 22 h.

● V. Ampli 45 W. Sound guitare. Ampli 45 W. Sound basse et orgue. S'adresser à Birabent Jean, 3 rue Parmentier, 93-Rosny-sous-bois.

● V. Ampli bass FBT 50 W. 1 100 F. Guit. Fender bass précision 2 000 F. Tél. 951.12.23 après 18 h.

● V. Ampli Fender 60 W. année 69. Tél. 287.28.09.

● V. Tête Stevens 80 W. état neuf 1 an. Tél. Guy, 843.28.23.

● V. Baffle 70 W. nf. 900 F. Charbonnel, 13 rue des Francs-Bourgeois, Paris.

● V. Disques neufs et occasions Rock, Pop, Folk. G. Dosser, 24 rue E.-Bonté, 91-Ris-Orangis.

● Vendons Cabine PR 40 Hammond 2 000 F./Guitare Vox avec distorsion neuve 1 100 F./Sono Semprini 100 W. avec ch. échos 2 colonnes 6 000 F./Leslie PRO 900 CBS 8 500 F. / Remorque orchestre 4 000 F./Sono Davoli ch. échos 2 colonnes 3 500 F./Clarinette Selmer 400 F./Magnéto G. 36 Revox 1 500 F. Ecrire Jean Thurisset, 3 rue de Verdun, 69-Tarare. Tél. 4.73.

● Les Amplis et Sonos WEM sont exposés et vendus par Cambon-Musique, 49, rue Cambon, Paris-1^{er}. Tél. 742.93.57.

● V. Ampli bss. Faylon 200 W. 3 500 F. + bss. Fender télécaster 1 500 F. ét. nf. Bulgarelli, 18 r. L.-Coudry, 89-St-Florentin.

ACHATS

● Ach. Hammond + Leslie, ensemble ou sépar. bon état int. état ext. indifférent, même ébénist. pourrie acceptée. Tél. h. de bur. Duguet, 325.44.62 poste 2422.

● Achète très cher tous disques « The Ventures ». Faire offre, Claude Cavalier, 54 - Choley/Toul.

OFFRES D'EMPLOI

● Cher. org. pour orch. pop et variétés avec ou sans mat. Ecr. à N. Terrones, 38 rue du Douet-Garnier, 44-Nantes.

● Ch. Saxo + Tromb. + Tromp. pour pop, R'n'B, variétés. W. Lockwood. Tél. 588.43.76.

DEMANDES D'EMPLOI

● Ch. place sonorisateur-chauffeur au cachet ou au mois. Possède car

Mercédès 508 équipé transport matériel et personnel. Sono Semprini 8 colonnes 400 W. 2 chambres d'écho. Eclairages jeu d'orgue sur demande. Ecrire Rock & Folk.

● Guit. rythmique bon mat. Cher. orch. variétés semi-prof. région Versailles. Charly, 946.96.80 poste 361.

● CHERC. ORCH. VARIÉTÉS OU POP. GALAS, TOURNÉES. ÉCR. FOULER, 144, rue R.-Salengro. 93 - Drancy.

DIVERS

● Votre photo géante pour 21 F. seulement. Faites agrandir en 60 x 40 cm vos meilleurs photos, négatifs, dessin et même extraits de journaux. Envoyer l'épreuve avec chèque ou mandat de 21 F. et dans 4 jours vous recevrez votre Super Photo Géante noir et blanc (original retourné), port Gratuit. Photo Poster, 101 Av. 1^{er}-mai, 10-Troyes.

● Parolier cherche interprète ou compositeur interprète. Tél. 951.76.02. Claude Marchais ou écr. 9 rue des Frères-Robin, 78-Buc.

● MAGIC - MUSIC Disquaire Spécialisé Folk - Blues - Pop - Jazz Importation USA - GB Vente - Achat - neuf - occasion Tél. (78) 37.16.37, 69 - Lyon 14, rue Auguste-Comte 2^e

● GALAS PARIS-BANLIEUE Débuts rapides. Form. début. (tes). Ecrire : GALAS BEAUNE, 4, Villa Montcalm, Paris-18^e.

CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27-15.

● Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie - Répétitions de groupes - Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes. Préparation chanteurs p^r disques et maquettes. Francis Vetti, B. P. 29, Saint-Mandé - 94. Tél. 328.81.24.

Devenez un vrai batteur. Leçons de batterie. Percussion. Technique adaptée variétés et jazz. Etudes de solos. Tarussio. Tél. CAR. 99.29.

● Pour vos RÉUNIONS... pour vos BESOINS... **PUB-DISK VEND LOUE DISQUES TOUS PAYS** Danse/Rock/Blues/Jazz/Slow Sud-Américains/Disques rares etc... Liste et rens. c/4 timb. Écrire à R. POPESCA, Bte Ple 363-02 à 75 - Paris-R.P.

ELECTRONIC-MUSIC Au service des musiciens professionnels et amateurs, 18, bd Marx-Dormoy, LIVRY - GARGAN, Tél. 927.29.42. Amplis GUITARES, ORGUE. Percussions toutes MARQUES. Occasions révisées - Garantie. STATION SERVICE - DEPANNAGE - AMPLIFICATEURS - Toutes marques. Ouvert du mardi au DIMANCHE MATIN - PARKING ASSURE - 10 min. de PARIS par autoroute A 3 Ouvert en AOUT.

la danse du dead

suite de la page 49.

publicité, etc... Non. Des petits concerts, ça et là. Nous voulons aller voir les gens, leur rendre visite, faire leur connaissance.

— **Quand? Avant la fin de cette année?**

— Peut-être, je le voudrais bien. Sinon, au début de l'année prochaine, je ne peux vraiment pas m'avancer sur ce point. Pas déjà.

— **On disait qu'Hot Tuna et Jefferson Airplane seraient là?**

— Non, ils ne pouvaient pas venir. Ils sont vraiment tous très occupés, en ce moment. Paul (Kantner) enregistre un nouveau Jefferson Starship, Hot Tuna joue beaucoup, et l'Airplane, lui-même, termine son prochain album.

— **Et Grace Slick a eu un accident de voiture.**

— Oui, ça va beaucoup mieux maintenant. Pendant quelque temps, on a cru que ce serait très sérieux, mais tout s'arrange, il paraît qu'elle n'en gardera aucune trace. Elle revenait d'une séance d'enregistrement et elle a perdu le contrôle de sa voiture, elle devait être « fatiguée ».

— **Que se passe-t-il, avec Marty Balin? Quitte-t-il réellement l'Airplane?**

— Oui... il voulait faire ses propres trucs. Il travaille avec un groupe extraordinaire appelé Grootna. Vous connaissez?... Non, non, il ne fait pas partie de Grootna, il le produit.

— **En France, nous avons pris l'habitude de vous surnommer « La Famille »; vous, Airplane, Quicksilver, Crosby Stills Nash & Young. Tous vos disques sont faits en commun, vous allez même jusqu'à jouer ensemble sur scène. Cela correspond-il à la réalité? Peut-on dire que les groupes de San Francisco forment une réelle famille?**

— Mais oui, c'est très vrai. Nous nous voyons tout le temps, nous jouons ensemble le plus souvent possible, et il a des années que c'est ainsi. A San Francisco, nous avons toujours été très unis, très ensemble (very together), depuis toujours. S.F. est une petite ville et les gens y sont beaucoup plus dévoués qu'ailleurs, L.A. par exemple, où il faut faire des dizaines de kilomètres pour voir ses amis. Les musiciens de L.A. n'ont jamais aimé se produire sur

scène. Ce qu'ils aiment, par contre, c'est aller dans un studio et faire un truc qui sera classé dans les hit parades. Ils n'aiment pas le contact avec le public. Nous, nous ne sommes jamais aussi bons qu'en face de notre public. C'est pour lui que nous jouons, nous ne voulons pas lui vendre notre musique, nous voulons la lui donner. D'ailleurs, ce business m'écœure un peu, quand je pense à la façon dont on tire profit de la musique, par le truchement du disque. Mon vieux, quand je vois ce que coûte un disque, à l'achat, et quand je sais combien il en a coûté à la compagnie pour le fabriquer, je me dis qu'il y a réellement quelque chose d'anormal et de scandaleux. On pourrait diminuer le prix d'achat d'un disque de plus de cinquante pour cent. Le Grateful Dead étudie actuellement un service de vente par correspondance. Ce n'est pas cher, beaucoup moins en tout cas, que toutes les commissions que prennent au passage les intermédiaires. Il faut tout d'abord en arriver au stade où la compagnie n'interviendrait que pour la distribution. C'est-à-dire que nous lui donnerions le disque tout prêt, elle n'aurait strictement rien à voir avec l'enregistrement, la production et même les pochettes. Nos pochettes, par exemple, nous les faisons faire nous-mêmes, le design provenant de nos amis du Mouse Studio. Les disques seraient glissés dans ces pochettes par des hippies, auxquels nous donnerions ainsi du travail. D'autres pourraient fort bien se charger des expéditions. Je suis certain que nous pouvons parvenir à une solution.

Nouveaux groupes

— **Quand sort votre prochain disque?**

— Oh, très bientôt, je crois. Il s'agit d'un double-album enregistré lors de différents concerts aux États-Unis par les techniciens de l'Alembic Studio. Ce sont nos amis, ils travaillent merveilleusement bien. D'ailleurs, ils ne s'occupent pas seulement d'enregistrements, ils fabriquent aussi des sonos et des instruments de musique. Notre P.A., c'est eux qui l'ont construit, spécialement pour nous, et ils sont en train de faire une basse pour Phil et une basse pour Jack (Casady). Des basses sur mesure, exactement comme ils les

veulent... La guitare que j'ai, là, (Fender Stratocaster), c'est Graham Nash qui me l'a offerte... Dis, il commence à faire froid, eh? si on rentrait boire un café?

— **Que devient Quicksilver?**

— Il n'existe plus, j'en ai peur. Du moins, il n'existera plus sous le nom de Quicksilver... John Cipollina est parti, Nicky Hopkins aussi...

— **Dino Valenti a fait un drôle de remue-ménage...**

— C'est vrai, mais je ne dirai pas de mal de lui, parce que c'est un garçon que j'aime beaucoup, il a énormément de talent, vraiment. Seulement, quand il est revenu, avec Gary Duncan, il a tout de suite pris, ou voulu prendre, les choses en mains... Non, ce n'est pas qu'il soit réellement très autoritaire, mais il avait des idées, il voulait faire des choses, il avait écrit des chansons... Cipollina est un personnage très sensible, et il n'a pas pu rester; Nicky, lui est très timide, discret. Tout allait bien, et, tout à coup, plus rien n'allait! Alors, il a quitté le groupe, lui aussi. C'est vraiment dommage! Mon vieux, quel groupe c'était Quicksilver! Tu ne les as jamais vus? Quand tout se passait bien, il n'y avait personne qui pouvait prétendre être meilleur qu'eux! Je les ai vus faire des trucs absolument incroyables, des choses que personne n'a jamais faites. Quel dommage! Il reste Elmore, Freiberg et Valenti, bien sûr, mais ce ne sera jamais plus le vrai Quicksilver.

— **Est-il vrai, comme l'a prétendu Bill Graham, qu'il n'y a plus de « nouveaux talents » aux États-Unis? De fait, si l'on prend San Francisco, en exemple, peu de groupes du calibre du Dead, de l'Airplane ou Quicksilver se sont révélés ces dernières années...**

— Ce n'est pas exact. Bill avait ses raisons pour dire ça, ça devait l'arranger, de faire une telle déclaration. Moi, je crois qu'il se retire parce qu'il est fatigué tout simplement. D'un autre côté, il est certain que les groupes demandent des cachets de plus en plus élevés. Mais pour ce qui est des nouveaux groupes, il y en a quelques uns qui vont faire parler d'eux. Phil et moi avons récemment enregistré avec un duo formidable; Grootna est un très très bon groupe, et surtout, Dan Hicks & His Hot Licks vont faire énormément parler d'eux. C'est l'un des meilleurs groupes scéniques que je connaisse, et leur prochain disque est fantastique (vient de sortir aux USA chez Blue Thumb). Et puis, des groupes comme Hot Tuna ou les New Riders sont malgré tout de nouveaux noms...

— **Et la pedal steel guitar?**

— C'est un instrument incroyablement difficile, et je ne suis pas assez bon pour en jouer avec le Dead...

See you soon Jerry. — JACQUES CHABIRON.

BULLETIN DE COMMANDE

RELIURES

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 14 F prise à nos bureaux. Joindre 3 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veuillez m'envoyer..... reliures.

COLLECTIONS

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 10 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F.F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 - le n° 35 - le n° 36 - le n° 37 - le n° 38 - le n° 39 - le n° 40 - le n° 41 - le n° 42 - le n° 43 - le n° 44 - le n° 45 - le n° 46 - le n° 47 - le n° 48 - le n° 49 - le n° 50 - le n° 51 et le n° 52 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F.F. pour l'étranger).

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom :

Prénom :

Adresse :



12^e ANNÉE

Tous les vendredis en soirée au « GOLF DROUOT », 2, rue Drouot, Paris-9^e, le célèbre Tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels, parrainé par « ROCK & FOLK », OFFRE au vainqueur, en plus des contrats obtenus sur place :

- Une séance d'enregistrement (trois heures) ;
- Un disque promotion ;
- 50.000 anciens Francs.

« DYNACORD » remet à chaque formation un diplôme-souvenir de leur passage au « GOLF DROUOT ».

Nous mettons à votre disposition : la sonorisation chant (4 micros) Dynacord et 3 amplis Sound City.

ROCK & FOLK publiera la photo et la biographie du groupe « révélation du mois », afin d'intéresser un public plus large.

Inscription des orchestres : HENRI LEPROUX.

ACTUALITÉS

(suite de la page 15)

l'impact. Le « film-tract », cher à Godard. J'en arriverais presque à applaudir des mauvais films uniquement parce que j'ai été troublé par l'intention : « Biribi » de Daniel Moosmann et les « Hommes contre » de Francesco Rossi, tous deux antimilitaristes (un dessin de Pilote illustre la contradiction des jeunes spectateurs qui s'habillent tous cet été en « marines » ou en officiers de l'US Air Force et qui font la queue pour voir ces films). Et paradoxalement, j'en arrive à ne plus aimer les grands films qui n'apportent plus rien de nouveau. Ainsi le dernier Hataway, « Shoot out » (Quand siffle la dernière balle) qui est pourtant aussi bon que les vieux westerns classiques, me laisse froid. Aussi je préfère revoir

« Le chagrin et la pitié » d'Ophüls, Harris et Sedouy (ceux du défunt « 16 millions de jeunes » à la télé) qui nous rappellent par le document que la France, contrairement à ce que nous a fait croire pendant vingt-cinq ans la propagande gaulliste, n'était pas peuplée de dizaines de millions de résistants mais bien d'autant de lâches et d'imbéciles. En revanche, il faut se méfier de l'image et du reportage, qui grâce à un montage facile, peut nous faire avaler n'importe quoi (ici nous rendent sympathique un Français Waffen SS). Dans « Des insectes et des hommes » (Hellstrom Chronicle), on enfourche le cheval de bataille de la pollution et de l'écologie pour nous faire peur (et gagner des sous avec notre frayeur) en avançant que l'insecte, né bien avant l'homo-sapiens, finira par le bouffer. Les dernières trouvailles techniques nous aident à découvrir, par le biais de la science-fiction, du rêve ou du surréel, comment vivent, se reproduisent et meurent les abeilles, araignées et autres bêtes effrayantes. Le monde des termites est suffisamment passionnant pour nous faire oublier, un moment le cinéma souterrain. — FRANÇOIS JOUFFA.

LA SAISON DU LARD FREE

GOLF DROUOT. Outre cette chronique régulière, d'autres articles ont, ce mois-ci, été consacrés à divers événements s'étant produits au Golf : Le Super Tremplin R & F/Philips/Le Métier d'une part, et passage-surprise de cet extraordinaire groupe anglais qu'est Caravan, d'autre part. Une erreur, dans le dernier numéro : le 21 mai, le groupe Aéroplane ne participant pas au Super Tremplin ne pouvait donc pas le perdre... Quelques mots sur les malchanceux de ce Super Tremplin, particulièrement ceux de cette fameuse journée du 18 juin (tiens, 18 juin !), à l'issue de laquelle furent déclarés vainqueurs quatre groupes, pas moins ! L'Arbre, s'il fut retenu pour la finale, n'était en effet pas vraiment supérieur à un groupe comme Lard Free ou même Introversion. La musique d'Introversion s'est simplifiée, a gagné en impact et, de ce fait, elle est nettement plus plaisante. Claude Demet est plus que jamais l'un des meilleurs guitaristes français, ses interprétations de morceaux de Larry Coryell le prouvent sans discussion. Espérons que son prochain séjour sous les dra-

peaux ne lui sera pas néfaste. Lard Free est un groupe absolument sans égal en France, qui laisse à des kilomètres tous ceux qui essaient laborieusement dans des synthèses jazz-rock-pop-free. Avec une aisance stupéfiante, Lard Free propose une musique difficile à jouer, difficile à écrire, mais elle recueille des ovations qui prouvent que ces musiciens ont trouvé le truc, mélodique ou rythmique, qui les rapproche du public au lieu de s'en couper. C'est un groupe très important, que Lard Free ; il pourrait bien devenir notre Soft Machine à nous. Undead, Tears of Happiness, CQFD et même Chrysaïs Idominée (le 4^e vainqueur), ne pouvaient en aucun cas prendre le meilleur sur Lard Free, L'Arbre ou Introversion. Absent pour le Tremplin du 25, je n'ai pu assister au succès de Kiss et de Déluge sur Golgotha (Nord), l'Araignée (Haut-Rhin) et Galopin Village (I-Courbevoie). Le Golf est fermé depuis le 12 juillet, et ce jusqu'au vendredi 3 septembre, et c'est Choc qui fera l'ouverture. Le Golf Drouot parrainera cependant diverses manifestations estivales : tel le Tremplin Cinzano, qui se déroulera dans le midi, du 4 au 15 août. — JACQUES CHABIRON.

SOCARO Importateur exclusif pour la France

VOUS PROPOSE UNE GAMME COMPLÈTE D'EXCELLENTE BATTERIES

Série

Star

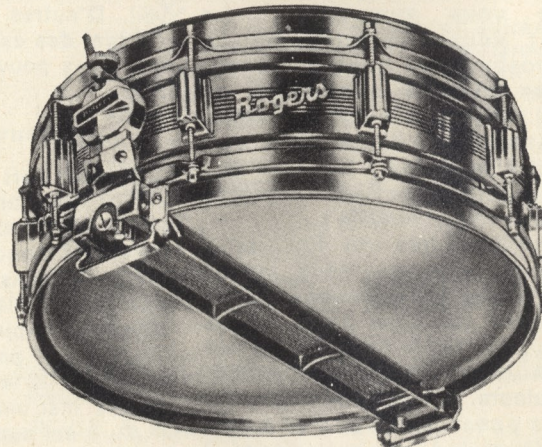
de 760 à 2.825 F départ Paris



Série

ROGERS
U.S.A.

de 3.100 à 8.590 F départ Paris



SOCARO, 18, rue La Vieuville, PARIS-18^e Téléphone : 606-68-06

Catalogues (Star) SR8 et (Rogers) RR8 gratuits et adresse de nos revendeurs sur demande



18, 20, Passage du Grand Cerf
PARIS-2^e — GUT. 88-77 et 78